

Chapitre Trois

LE MOT CONTRE L'OBJET

I

Ce qui suit est personnel et, je l'ai déjà dit, entaché de pointillisme. Ce qui n'est peut-être pas entièrement négatif. Il y a encore beaucoup à dire sur la question de savoir s'il existe une vraie science du langage. Le concept même d'une linguistique à caractère scientifique repose sur une analogie très lâche et rarement mise en question. On a emprunté la terminologie et la tournure d'esprit propres aux sciences exactes — en l'occurrence les mathématiques, la psychologie clinique, la logique mathématique — et on les a appliquées au monde sensible, à une phénoménologie qui se place hors du champ habituel de l'hypothèse et de la preuve scientifiques. Les arguments à l'appui d'une linguistique scientifique se fondent sur un parallélisme implicite avec la logique formelle et les recherches de psychologie expérimentale et de statistique qui se prêtent, elles, à des mesures précises. Rien ne prouve que le langage soit de cet ordre. Les problèmes posés par les liens indissolubles entre les modalités et l'objet de l'analyse, les approximations en chaîne nées de l'obligation d'utiliser le langage pour l'étudier interdisent sans doute toute systématisation rigoureuse et sans faille. C'est là le dilemme qui conditionne l'épistémologie. Et qui n'a rien à voir ni avec la technique ni avec la convention. Chaque fois qu'on réfléchit sur le langage, que le langage contemple sa propre réflexion, on est confronté à un autisme ontologique inévitable, on tourne en rond au milieu de miroirs.

Toute pensée réfractée sur le langage est une tentative par l'homme de se dégager de l'épiderme de sa conscience, cet étui protecteur plus étroit, plus profondément attaché à l'identité de chacun de nous que la peau de notre corps. Ce n'est pas aller très loin que de dire que la linguistique contemporaine s'exprime sous forme de « métalangage ». Une fois encore on se fie à une image d'emprunt : celle de la logique mathématique par rapport aux mathématiques. Tout décoré qu'il soit de symboles logiques et d'éléments venus de la théorie des fonctions circulaires, le métalangan-

gage de la linguistique scientifique ne peut se passer de la syntaxe puérile et honnête et des mots de tout le monde. Il ne jouit d'aucune immunité spéciale. Ce n'est pas à partir d'une zone extérieure, neutre, qu'il poursuit sa recherche. Il reste prisonnier de la langue ou de la famille de langues qu'il s'attache à analyser. *Was sich in der Sprache spiegelt*, écrivait Wittgenstein dans son journal en 1915, *kann ich nicht mit ihr ausdrücken*. L'influence réciproque de l'observateur et de l'observé est la source d'une obscurité méthodologique et psychologique considérable. Cet aspect essentiel s'entoure de beaucoup de confusion. Les structures élémentaires, en arbre, auxquelles on parvient par l'application de règles transformationnelles à une phrase anglaise, ne sont pas des clichés radiographiques. On ne passe pas de la surface à la profondeur par une exploration empiriquement contrôlable. Les rayons X sont issus d'une source tangible, visiblement extérieure et révèlent ce qu'on ne peut voir sans eux et qui risque d'aller à l'encontre de postulats théoriques ou de résultats escomptés. Une analyse transformationnelle si abstraite soit-elle, si étroitement calquée sur la démarche de la logique pure, n'en demeure pas moins une manifestation linguistique, un processus qui s'imbrique à tout moment dans l'objet de son étude. Le linguiste ne se soustrait pas plus à la trame mouvante de la langue concrète, la sienne, les quelques autres qu'il parle, qu'un homme ne s'arrache à son ombre. Ou comme le dit Merleau-Ponty : « Il nous faut penser la conscience dans les hasards du langage et impossible sans son contraire ! » Ces « hasards » constituent la fibre de connaissance de notre être. On n'acquiert assez de recul pour les observer de l'extérieur que par un bond irrémédiable hors du langage qui est la mort.

Les dispositifs formels et les métalangages ont sans contexte leur utilité. Ils permettent d'isoler de façon fictive et d'étudier certains facteurs phonologiques, grammaticaux ou sémantiques. Exploités avec la rigueur qu'on trouve par exemple dans l'article classique de Chomsky, « The Structure of Language and its Mathematical Aspects » (1961), ils favorisent la mise au point de modèles vigoureux. Mais il faut préciser la nature de ces derniers. Chacun d'entre eux recouvre une gamme plus ou moins étendue et intéressante de phénomènes linguistiques. Pour des raisons plus philosophiques encore que statistiques, on ne les y trouve jamais tous. S'il en était ainsi, le modèle serait le monde. Ceux qui existent ordonnent leurs composantes selon un jeu de rapports plus ou moins cohérents, économiques, intellectuellement satisfaisants. De là à affirmer qu'un schéma donné épouse intégralement « la réalité sous-jacente » et justifie ainsi normes et prédictions, il y a tout un monde semé d'embûches philosophiques. C'est précisément à ce

point que la comparaison implicite aux mathématiques est décisive et trompeuse. L'aspect de révélation, de « progression sûre » du raisonnement et de la preuve mathématique est déjà un sujet ardu, ouvert à discussion (qu'est-ce qui « progresse », qu'est-ce qu'on « découvre » ?). Mais la difficulté, les explications apportées, principalement du caractère arbitraire, non contradictoire, peut-être tautologique du fait mathématique. C'est ce qui rend le modèle mathématique vérifiable. Il en va tout autrement des faits de langue. Aucune coupe instantanée, aucun prélèvement effectué sur l'ensemble du processus linguistique ne peut prétendre représenter ou répertorier toutes les formes à venir, le potentiel global. Un modèle linguistique n'est jamais qu'un modèle. C'est un relevé topographique idéal, pas un tout vivant.

Merleau-Ponty met le doigt sur la cause psychologique de la tendance contemporaine à assimiler modèles linguistiques formels et totalité phénoménologique du langage concret : « L'algorithme, le projet d'une langue universelle, c'est la révolution contre le langage donné ? » Cette « révolution », je le répète, est féconde au niveau de l'analyse et de la recherche. Elle évite que la linguistique ne se noie dans le détail du devenir. Elle souligne, rend pour ainsi dire visibles certaines anomalies des langues ainsi que leur richesse et leur économie profonde. Elle montre « comment les choses pourraient se passer ». Ou comment elles se passeraient dans des conditions idéales de réalité homogène, sans heurt, parfaitement mesurable qui est le monde de la physique des manuels scolaires. Mais c'est dans le langage donné que nous vivons en tant qu'êtres humains ou en tant que linguistes. Nous n'en connaissons pas d'autre. Et il existe un danger que les modèles linguistiques et leur analogie avec la structure axiomatique des mathématiques, démontrée sans grande rigueur ne paralysent l'intuition. Les phénomènes marginaux, les singularités anarchiques, les ratés que les grammair-es génératives et transformationnelles laissent de côté ou essaient d'intégrer à l'aide de règles *ad hoc* sont peut-être le moteur même

2. *Ibid.*, p. 10. Il ne manque pas de textes qui traitent de la théorie des modèles linguistiques et des distinctions à établir entre langues naturelles et formelles. Cf. *Models of Language* de I.I. Revzin (Londres, 1966), pp. 4-14 ; « Communication and Argumentation in Pragmatic Languages » de Y. Bar-Hillel in *Linguaggi nella società e nella tecnica* (Milan 1970), et « Linguistic Models as Artificial Languages Simulating Natural Languages » de S.K. Saarnjan dans le même volume. Comme l'affirme Saarnjan (p. 285) « un modèle linguistique n'est rien d'autre qu'un système artificiel de symboles, une langue artificielle qui imite une langue naturelle ». Il conclut ensuite : « Une langue naturelle est un système incroyablement complexe, mélange de rationnel et d'irrational, qui défie la description mathématique. Or, si une langue naturelle n'est pas un objet mathématique défini avec précision... on ne peut établir la formule qui engendrera les énoncés d'une langue naturelle (pp. 287-288). Richard B. Noss apporte des exemples pratiques, avec toutes les conséquences que cela implique pour la théorie de Chomsky dans « The Ungrounded Transformer » (*Language Sciences*, XXIII, 1972).

de l'évolution linguistique tout comme les « trous noirs » de notre galaxie sont, on le sait maintenant, le lieu confus où se forment les étoiles. Il est tout à fait plausible que, dans le domaine du langage, l'induction systématique de formes complexes, proches de la réalité, à partir d'unités simples, élémentaires, n'ait pas lieu d'être. La dimension, les fluctuations du contexte, car après tout, au-dessus du phonème chaque élément linguistique est déterminé par le contexte, pourraient bien rendre impossible, sauf de façon abstraite et métalinguistique, le passage de « proto-verbs », « noyaux », « structures profondes » à la langue parlée. C'est éluder l'écueil philosophique majeur que de dire que les caractéristiques de surface n'ont pas à « être comme » les structures profondes sous-jacentes. Une fois encore, il ne faut pas invoquer sans rime ni raison le précédent séduisant de la géométrie euclidienne et de la démonstration algébrique classique qui s'élèvent d'axiomes élémentaires à un haut degré de complexité. Les « éléments » du langage n'ont rien d'élémentaire au sens mathématique du terme. On ne les aborde pas de l'extérieur, sans idée préconçue ou selon un postulat. Le concept même d'élémentaire en linguistique dissimule une stratégie pragmatique discutabile et révoicable. Je reviendrai sur ce point.

Il se peut que la linguistique formelle contemporaine et l'élaboration de modèles transformationnels préparent une authentique science du langage, défrichent le terrain tout en simplifiant et en appauvrissant de façon inévitable. On pourrait même aller jusqu'à préciser le point de départ concret de cette future science. Elle consisterait à aller chercher au niveau neurochimique ou neurophysiologique les structures mentales ou réseaux d'empreintes grâce auxquels les êtres humains intériorisent une grammaire et ses règles de transformation. On peut avancer qu'une meilleure connaissance de la neurochimie et de l'électrophysiologie du cerveau éclairera d'un jour indiscutable les mécanismes innés de la compétence linguistique. Chomsky, pas cartésien pour deux sous en l'occurrence, réfute de tels espoirs : « La biologie moléculaire, l'éthologie, la théorie de l'évolution n'ont rien à dire à ce sujet qui aille au-delà des observations les plus banales. Et la linguistique non plus n'apporte rien sur la question ? » Tous les linguistes et les psycho-linguistes sont loin d'être d'accord. Pour certains, des particularités dynamiques du travail mental, une fois tirées au clair, se révéleront les contreparties physiologiques de ces structures linguistiques privilégiées ou persistantes que la grammaire transformationnelle considère comme innées et universelles. Des travaux menés par Lorenz et Piaget laissent supposer que les structures logico-mathématiques et le type de séquence relationnelle qui sous-tend la formation des phrases ont des racines biologiques dans l'agencement et le fonctionnement du

système nerveux. S'il en est ainsi, la neurophysiologie et la biologie moléculaire auront leur mot à dire dans l'analyse du comportement humain au niveau conscient de ses aspects symboliques et linguistiques⁴. De plus, l'étude maintenant bien reconnue des troubles du langage, de l'aphasie et des inhibitions verbales fournit des preuves nombreuses des rapports directs, souvent hautement spécifiques, entre physiologie et langage. Néanmoins, on n'en est pas encore à une théorie physique de la production et de l'évolution du langage. Pour l'instant, et dans les limites d'un futur raisonnable, la linguistique doit s'appuyer sur des métalangages en partie arbitraires et s'en tenir à des hypothèses formelles et des modèles analytiques qu'on ne peut qualifier de scientifiques qu'au sens large ou métaphorique du terme. L'application du concept de science exacte à la recherche linguistique relève d'une rhétorique idéale.

Ce n'est pas là une condamnation. C'est une tentative d'énoncer les critères d'exactitude, de prévision et de démonstration que peuvent raisonnablement retenir la linguistique et l'étude de la traduction. Le XVI^e et le XVII^e siècle avaient leur « science de la rhétorique ». La « science de l'esthétique » oriente en grande partie la pensée analytique du XIX^e siècle. Dans ces deux cas, le choix du mot « science » est ambigu et comporte une part d'analogie et une part d'ambition. Plusieurs disciplines humanistes se sont voulues « sciences » à une étape particulièrement féconde de leur croissance ou de leur controverse interne. La linguistique en est à ce stade d'activité intense et de hardiesse. Ce qui dissimule le fait que, par bien des aspects essentiels, philosophiques et phénoménologiques, elle s'apparente moins aux sciences exactes ou mathématiques qu'à la littérature, à l'histoire et aux arts. Les attributs de la linguistique quand elle s'affirme le plus nettement « méta-science » atteignent un degré extrême de généralisation et d'abstraction. Je maintiens que cette généralisation et cette abstraction vont à contre-courant d'autres éléments, peut-être aussi importants, de la structure du langage. C'est de l'intérieur que je peux espérer apporter une preuve concrète.

Mon père est né au nord de Prague, a fait ses études à Vienne. Le nom de jeune fille de ma mère, Franzos, suggère des origines alsaciennes, mais les générations les plus proches viennent sans doute de Galicie. Karl Emil Franzos, romancier et premier commentateur du *Wozzeck* de Büchner, était mon grand-oncle. Je suis né à Paris et j'y ai grandi, ainsi qu'à New York.

Je n'ai pas le moindre souvenir d'une première langue. Autant que je puisse m'en rendre compte, je suis aussi à l'aise en anglais qu'en français ou en allemand. Les autres langues que je possède,

qu'il s'agisse de les parler, de les lire ou de les écrire sont venues par la suite et sont marquées par cet apprentissage conscient. Mais je ressens mes trois premières langues comme des centres parfaitement équivalents de moi-même. Je les parle et je les écris avec la même facilité. On a évalué la vitesse à laquelle je compte de tête dans chacune d'elles sans déceler de variations significatives quant à la rapidité et à l'exactitude. Mes rêves ont la même densité verbale et le même relief symbolico-linguistique dans les trois. La seule différence est que le rêve adopte le plus souvent la langue que j'ai pratiquée dans la journée (mais j'ai cependant maintes fois rêvé en français ou en anglais alors que je me trouvais dans un milieu allemand, ou l'inverse). L'emploi de l'hypnose pour essayer d'isoler une « première langue » a conduit à des échecs. On a tout bêtement découvert que je répondais dans la langue de l'hypnotiseur. Lors d'un accident de la route, tandis que ma voiture était projetée au milieu de la file roulant en sens inverse, on me dit que j'ai crié une phrase assez longue. Ma femme ne se souvient plus en quelle langue. Il n'est d'ailleurs pas évident qu'un test aussi brutal prouve quoi que ce soit quant à une primauté linguistique. L'hypothèse selon laquelle un choc brutal déclenche le parler fondamental, le plus profondément enraciné, part du principe qu'un tel parler existe dans les situations multilingues. J'ai très bien pu crier dans la langue que je venais de parler, ou encore en anglais, qui est celle que j'ai en commun avec ma femme.

Ma situation était celle de polyglotte, comme c'est aussi le cas des enfants du val d'Aoste, du Pays Basque, de certaines parties des Flandres, et de ceux qui parlent espagnol et guarani au Paraguay. Il était tout à fait courant que ma mère commence une phrase dans une langue pour la terminer dans une autre, et per-sonne n'y prêtait attention. A la maison, les conversations se poursuivaient en plusieurs langues, non seulement au long des phrases ou expressions, mais d'un interlocuteur à l'autre. Il me fallait buter sur une interruption, être pris d'un sursaut de conscience, avant de me rendre compte que j'étais en train de répondre en français à une question posée en allemand ou en anglais, ou vice-versa. D'ailleurs ces trois « langues maternelles » ne recouvrent qu'une partie de l'éventail linguistique de mes jeunes années. Des fragments considérables de tchéque et de yiddish autrichien flottaient dans le parler de mon père. Et derrière tout cela, comme l'écho familier d'une voix éloignée, l'hébreu.

Cette matrice polyglotte était bien autre chose que les hasards d'une situation familiale. Elle a orienté mon sentiment d'une identité personnelle, l'a marqué du paysage affectif touffu et intensément riche de l'humanisme juif d'Europe centrale. La langue était, de façon tangible, option, choix entre des exigences et des supports de la conscience individuelle diversifiés mais aussi essentiels les uns

4. Cf. *Beyond Reductionism, New Perspectives in the Life Sciences*, éd. Arthur Koestler et J.R. Smythies (New York, 1970), p. 302.

que les autres. En même temps, l'absence d'une langue maternelle unique creusait un certain fossé vis-à-vis des autres écoliers français, me valait un statut d'immunité au sein de la collectivité sociale et historique. A ceux qui ont plusieurs centres, le concept même de « milieu », d'enracinement unique et privilégié est suspect. Personne ne vient du « royaume médian », chacun de nous est l'invité des autres. La sensation que le marronnier sur le quai devant la maison était tout autant *chestnut tree* que *Kastanienbaum*, que les trois schèmes coexistaient, bien qu'à des degrés divers d'équivalence et de présence concrète au moment où je prononçais le mot, s'avérait indispensable au sentiment que j'avais d'un monde aux éléments solidaires. Aussi loin que remontent mes souvenirs, j'ai avancé dans la vie en sachant d'instinct que *ein Pferd*, *a horse* et « un cheval » étaient identiques et différents, ou situés en des points divers d'une gamme qui allait de l'équivalence parfaite à la disparité la plus totale. L'idée qu'une de ces réalisations phonétiques puisse précéder les autres ou l'emporter par une plus grande profondeur ne m'effleurait pas. Par la suite, j'ai acquis à peu près les mêmes réactions, pas tout à fait cependant, devant un *cavallo* et un *albero castagno*.

Quand j'ai commencé à réfléchir sur le langage, à enjamber ma propre ombre pour essayer d'en scruter l'épiderme du dedans et du dehors, démarche particulière s'il en fût et à laquelle fort peu de cultures se complaisent, des questions élémentaires ont commencé à se poser. Questions inévitables étant donné ma situation mais non dépourvues d'intérêt théorique.

Est-ce que je disposais, malgré mon incapacité à l'« éprouver physiquement », d'une langue première, d'une *Muttersprache* située à une profondeur supérieure à celle des deux autres ? Ou bien était-ce à juste titre que je ressentais une parité et une simultanéité absolues ? Les deux réponses donnaient lieu à des modèles peu convaincants. Une disposition verticale implique une succession continues de strates. Dans ce cas quelle langue est en seconde position, en troisième ? Si, par contre, mes trois langues sont, au même degré, maternelles et originelles, dans quel espace multiple cohabitent-elles ? Peut-on les imaginer en continuité sur un quelconque anneau de Moebius qui se recoupe sans rompre l'unité et la topographie spécifique de sa surface ? Ou vaut-il mieux concevoir les replis mouvants et enchevêtrés de couches géologiques dans un terrain modelé par des séismes répétés ? Les langues que je parle, après s'être ramifiées en entités distinctes à partir d'un seul centre qui les pousse vers le haut, se feuilletent-elles en épaisseurs combinées, chacune d'elles pour ainsi dire, en contact horizontal avec les autres et pourtant continue et homogène ? Cet ondoisement se poursuivrait alors sans interruption. Au moment où je m'exprime, pense, rêve en français, j'irais rechercher pour la condenser, l'anti-

mer d'énergie de réserve et d'apports de l'instant, la couche ou la faille « la plus proche » de la composante française de ma conscience et de mon inconscient. Cette strate, sous l'effet des processus de création et de réaction (puisque le français vient aussi de l'extérieur), se « déploierait en boucle » et deviendrait la surface temporaire, le profil visible du terrain psychique. Un phénomène semblable se produirait si je revenais à l'anglais ou à l'allemand. Mais chaque changement de langue, chaque « nouveau pli » a en partie modifié les couches sous-jacentes. Chaque fois qu'un courant d'énergie atteint la surface intelligible, la nappe de langue la plus récemment mise à contribution doit être transcendée ou enveloppée et la « croûte » la plus récente brisée.

Et s'il existe un centre unique, quelle image géologique ou topographique en fournira le modèle ? Quand j'avais entre dix-huit et vingt-six mois, le français, l'anglais et l'allemand constituaient-ils un magma sémantique, une masse indifférenciée de compétence linguistique ? En est-il toujours ainsi à un niveau éloigné d'un conscient ou plutôt d'un pré-conscient actif ? Est-ce que le plasma linguistique, pour poursuivre la métaphore, demeure « en fusion » et que les trois tracés de langue se perdent complètement l'un dans l'autre avant de se cristalliser en formations distinctes « plus près de la surface » ? Dans mon cas, le magma se composerait de trois éléments. Il en est de même pour tous les individus trilingues (allemand, italien, frioulan) de la célèbre Sauris, enclave linguistique allemande des Alpes vénitiennes de l'Italie du Nord-Est. Peut-on voir plus grand ? Peut-on rencontrer des êtres humains totalement et sans hésitation quadrilingues ? A-t-on l'exemple d'un seul homme dont les réflexes linguistiques élémentaires s'étendent à cinq langues ? Sur le plan de la maîtrise consciente et acquise, il a été prouvé à maintes reprises que des spécimens doués possèdent à fond jusqu'à douze langues. Ou bien faut-il se défier de toute organisation originelle supérieure au bilinguisme, tant et si bien, qu'à en croire certains psycho-linguistes, ma propre expérience de « triplé identique » résulterait, sans que je puisse expliquer comment, d'un stade antérieur de bicentrisme linguistique ? Et que penser de l'agrégat initial ? Est-il spécifique à l'individu ou, pour en revenir à mon cas personnel, le même échantillonnage dynamique de matériau linguistique condensé se retrouve-t-il chez tous ceux qui déboulent avec ces trois langues ? Tous les enfants qui, en grandissant, deviennent absolument bilingues en anglais et malais, par exemple, sont-ils porteurs d'un foyer générateur unique (en d'autres termes la matrice d'une compétence linguistique à l'état naissant), ou les proportions des éléments en présence varient-elles selon les individus, tout comme des lingots d'acier, issus d'une même coulée, à quelques instants d'écart, ont une structure moléculaire différente ?

L'esprit polyglotte fonctionne-t-il autrement que celui qui n'a

qu'une seule langue à sa disposition ou dont les autres langues sont le fruit d'un apprentissage plus tardif ? Quand le multilingue de naissance s'exprime, les langues momentanément au repos exercent-elles une poussée sur l'ensemble linguistique en jeu à cet instant ? Peut-on analyser ou même mesurer comment les choix que j'opère tandis que je prononce des mots et des phrases en anglais sont répétées et compliqués par la « présence ambiante ou l'action » du français et de l'anglais ? Si cette action est effective, son attaque de biais gauchit mon anglais, le rend moins assuré, plus fugace, légèrement excentrique. Une telle éventualité est peut-être à l'origine de l'adage pseudo-scientifique que les multilingues ou les enfants élevés au milieu de trop de langues (quel serait le nombre critique ?) sont sujets à la schizophrénie et aux troubles de la personnalité. A moins que l'« intrusion » d'autres langues n'enrichisse ma pratique de chacune d'elles d'une conscience plus aiguë de ses richesses et de sa spécificité. Quand d'autres outils sont à portée de la main, les formes verbales employées sont sans doute mues par des exigences et une sûreté plus poussées. En deux mots cet « *intertraffique of the mind* » que Samuel Daniel louait en John Florio, le grand traducteur, paralyse-t-il ou exacerbe-t-il la faculté d'expression pittoresque ? Il n'est pas douteux qu'il influe sur elle.

Comment une sensibilité multilingue vit-elle la traduction, le passage concret d'une de ses langues originelles à une autre ? Certains spécialistes de la traduction simultanée soutiennent qu'un individu bilingue n'a pas l'étroffe d'un interprète de classe. Le meilleur traducteur est quelqu'un qui a consciemment appris à parler couramment une seconde langue⁵. Quand on est bilingue on « ne voit pas les difficultés », la frontière entre les deux langues n'est pas assez nette dans l'esprit. Ou, comme le dit Quine avec une bonne dose de scepticisme dans *Word and Object*, il se peut « que le bilingue ait son propre agencement sémantique — en fait son système privé implicite d'hypothèses analytiques — localisé en quelque sorte dans ses nerfs ». Si cela se vérifie, la personne bilingue ou trilingue ne traduit pas en empruntant une démarche latérale. L'esprit polyglotte prend un raccourci entre les lignes de partage linguistiques en puisant directement dans le noyau symbolique. Dans une matrice authentiquement multilingue, l'approche intellectuelle qui guide un choix bipolaire — ou traduction — se schématise par une parabole plutôt que par une horizontale. La traduction est un discours tourné vers l'intérieur, une descente, au moins partielle, de « l'escalier en colimaçon du moi ». De quelle lumière ce mouvement éclaire-t-il la question primordiale de l'orien-

tation originelle du langage, ou du but qu'il vise ? Les mécanismes du discours à soi-même, du dialogue intérieur entre la syntaxe et l'identité sont-ils distincts chez le polyglotte et le non-polyglotte ? Il n'est pas exclu, et c'est l'une des thèses que je défendrai, que la communication avec l'extérieur n'est qu'une étape secondaire, voulue par la société, de l'acquisition du langage. La fonction de base serait de se parler à soi-même (L.S. Vygotsky, au début des années 30 a envisagé cette hypothèse hautement stimulante qui n'a pas été reprise sérieusement depuis). Tout être humain équipé de plusieurs langues maternelles et d'un sens de l'identité personnelle élaboré à partir d'un monologue intérieur multilingue concevrait l'ouverture vers l'extérieur, l'affrontement du langage, des autres hommes et du monde, selon des modalités nécessairement différentes, métaphysiquement et psychologiquement, de celles que connaît l'individu à langue maternelle unique. Mais sait-on formuler et mesurer cette différence ? Existe-t-il des degrés de monisme linguistique, la condition de paria des langues peut-elle être décrite et étalonnée ?

Dans quelle langue suis-je, am I, bin ich au tréfonds de moi-même ? Quelle est la tonalité du moi ?

Tout ce qui a été publié n'apporte guère de réponses⁶. Il faut

6. Les publications techniques sont, cela va de soi, considérables et se sont multipliées depuis 1960 grâce à l'ethno-linguistique et à la psycho-linguistique. *Multilingualism* de V. Vildoméc (Leyde, 1963) fait le tour de la question et comporte une vaste bibliographie. L'article de Charles Ferguson « Diglossia » (*Word*, XV, 1959) introduit le vocabulaire des études postérieures. Ces dernières se divisent en deux catégories principales : l'examen théorique du multi- et du pluri-linguisme par rapport à une vue générale du langage, et l'étude des cas particuliers dans des collectivités polyglottes. Voir *Languages in Contact* d'Uriel Weinreich (La Haye, 1962) ; « Enseignement et apprentissage d'une langue seconde », de Jean-Paul Vinay dans *Le Langage*, éd. A. Martinet ; « Problems of Description in Multilingual Communities » de R. B. Le Page (*Transactions of the Philological Society*, 1968) ; « Communication in Multilingual Communities » de John J. Gumperz in *Cognitive Anthropology*, éd. S. Tyler (New York, 1969) ; *Studies in Multilingualism*, éd. Neils Anderson (Leyde, 1969) ; *The Language of a Bilingual Community* de J.R. Rayfield (La Haye, 1970) ; *Pidginization and Creolization of Languages*, éd. Dell Hymes (Cambridge University Press, 1971) ; *The Psychology of Second Language Learning*, éd. Paul Pimsleur et Terence Quinn (Cambridge University Press, 1971) ; *The Ethnography of Communication*, éd. J.J. Gumperz et D. Hymes, fourmillé de renseignements importants sur les sociétés plurilinguales. Consulter également *Language Conflict and Language Planning* d'Einar Hagen (Harvard, 1966) et *Modern Greek and American English in Contact* de P. David Saman (La Haye, 1972). L'article de J.A. Fishman « Who Speaks What Language to Whom and When ? » (*Linguistics*, II, 1965) attaque le multilinguisme par le biais des niveaux « pluralistes » que sont la coutume sociale et l'idiome conditionné par le contexte et qui existent de façon tout aussi déterminante quand une seule langue est en jeu. Cette démarche est reprise dans « A Trilingual Community in Diatypic Perspective » de N. Denson (*Man*, III, 1968) et « Sociolinguistics and Plurilingualism » (*Acts of the Xth International Congress of Linguistics*, 1969). Voir aussi *Language Use and Social Change*, éd. W.H. Whiteley, et les articles rassemblés par Edwin Ardener in *Social Anthropology and Language* (Londres, 1971), en particulier : « Some observations on Language Variety and Plurilingualism » de N. Denson ; « Some Coastal Pidgins of West Africa » d'Elizabeth Tonkin ; « A Note on multilingualism » de W.H. Whiteley. On s'est également efforcé d'établir des modèles statisti-

5. Ce problème a été soulevé dans les actes du Congrès international des traducteurs qui s'est tenu à Hambourg, en 1965, actes publiés dans *Uebersetzen*, éd. R. Haandler (Frankfort, 1965).

dire que les questions sont rarement posées. Les recherches théoriques et psycho-linguistiques sur les situations multilingues naturelles sont encore rares. Le gros des travaux menés jusqu'à ce jour a trait aux caractéristiques historiques et anthropologiques des contrées bilingues. Et même dans ce secteur, l'attention tend à se concentrer sur les rapports entre dialectes locaux et langues nationales. Les relations détaillées du passage à l'âge adulte ou de la prise de conscience d'un individu dans un environnement naturellement polyglotte sont quasi inexistantes. Ce qu'on sait des gens qui évoluent avec la même aisance fondamentale dans deux ou plusieurs langues est disséminé dans les écrits de poètes, romanciers, individus détachés. Textes qui n'ont jamais été soumis à une analyse systématique. (*Autres Rivages*, de Nabokov, et la veine ironique incrustée dans *Ada* sont de la plus haute importance.)

Cette lacune n'a rien d'accidentel. Mis à part les cercles linguistiques de Prague et de Moscou dont on connaît les liens explicites avec la littérature et les poètes contemporains, on peut dire sans risque de se tromper que bien des tenants de l'analyse linguistique moderne n'ont qu'une sympathie mitigée pour le langage. On compte sur les doigts d'une main, et c'est surtout vrai des membres de l'école américaine de « linguistique mathématique », ceux qui se sentent chez eux dans plus d'une langue. Les renvois à plusieurs langues, dès qu'il ne s'agit plus d'universalité structurelle absolue, leur rappellent les habitudes honnêtes de la philologie comparée du XIX^e siècle. Tout comme on rencontre dans certaines branches de la critique littéraire contemporaine un dégoût caché pour la littérature, une quête de critères « objectifs » et vérifiables de l'exègèse poétique, bien que de tels critères n'aient rien à voir avec la dynamique de la littérature, on discerne dans la linguistique scientifique une irritation subtile mais reconnaissable devant le foisonnement mouvant et peut-être anarchique des formes naturelles.

ques et des mesures exactes « d'effets d'interférence » parmi les collectivité et les individus bilingues. Cf. « Incipient Bilingualism » de A.R. Diebold (*Language*, XXXVII, 1961) ; « The Measurement of Bilingual Behavior » de W.F. Mackey (*Canadian Psychologist*, VII, 1966) ; « On the Linguistic Markers of Bilingual Communication » de J.J. Gumpert (*The Journal of Social Issues*, XXIII, 1967) ; « Decoding in a Second Language » de Susan Kador et Ruth Snell (*Linguistics*, LXXXVIII, 1972). On n'a pas jusqu'à présent atteint de résultats définitifs. *The Poet's Tongues : Multilingualism in Literature* de Leonard Forster (Cambridge University Press, 1970) ouvre un vaste champ encore inexploré.

Malgré le volume des écrits techniques, on ne sait que peu de chose sur la psychologie du polyglotte et rien de décisif n'a été découvert quant aux types d'espaces mentaux et de transformations selon plusieurs axes qui sont peut-être en jeu. On trouvera une introduction aux problèmes soulevés par la question dans « Psychological Studies of the Interdependence of the Bilingual's two Languages » de W.E. Lambert in *Substance and Structure of Language*, éd. J. Puhvel (University of California Press, 1969).

Il y a aussi une raison plus convaincante. Le multilinguisme représente un cas particulier. Et qui de plus est loin d'être simple. Au moment où la phonologie pure et les grammairistes transformationnelles parviennent à établir une science du langage autonome et de niveau respectable, il serait absurde, nous dit-on, d'aller au-delà de l'analyse des structures profondes d'une seule langue ou, ce qui revient au même, du langage lui-même. Ce n'est que quand toutes ces structures auront été décortiquées, quand on pourra rendre compte, dans le détail le plus absolu, afin de satisfaire aux présumptions d'une grammaire transformationnelle, des séquences, des règles transformationnelles de première et de seconde catégorie, et de la topographie de surface qui décrit à fond la compétence du « locuteur indigène idéal » que la linguistique pourra aborder la classe des « possédant plus d'une langue maternelle ». Tout esprit sain commence par des équations simples avant de s'attaquer à la topologie des espaces de Banach.

Sans essayer de trancher la question de la validité du modèle génératif et transformationnel, ou de l'existence possible d'une description complète et contrôlable de l'intériorisation des grammairistes par l'esprit humain, il ne faut pas oublier qu'on se trompe peut-être à affirmer que « plusieurs langues » ne représente qu'une variante complexe « d'une seule langue ». Qui sait si ce n'est pas tenir le problème pour résolu. A un niveau qui dépasse celui de l'abstraction totale et métamathématique, qui dira si le multilinguisme ne se révèle pas comme irréductible à toute autre situation, régi par ses seules lois. Si une quelconque matrice bilingue ou polyglotte sous-tend bien les tout premiers pas de la compétence linguistique innée à la performance, chez l'enfant ou dans la collectivité multilingue, alors ceux-ci se différencieront de ceux que franchit « le locuteur indigène idéal » d'une seule langue. Dans la mesure où toutes les phrases sont des actions, des énoncés englobés dans une situation linguistique donnée, la nature de celle-ci ne peut pas ne pas influencer les débuts de l'acquisition du langage. Comment refuser d'envisager que le multilinguisme, dans les cas où le sujet parlant n'a pas souvent d'une situation individuelle autre, constitue une situation déterminante.

Une fois encore on aborde une thèse essentielle du réductionnisme, la croyance, élevée au rang d'axiome par la linguistique scientifique moderne depuis Bloomfield et Harris en particulier, que l'analyse formelle de séquences tenues pour élémentaires conduit, par enchaînement progressif, à comprendre les structures complexes du langage naturel. Comme je l'ai fait remarquer précédemment, cette croyance a pour parallèle rigoureux le mécanisme inductif qui gouverne les sciences logiques, mathématiques et physiques. Il est bien vrai que dans ces domaines on passe, de façon caractéristique, de faits ponctuels ou de définitions élémentaires à des formes de

plus en plus complexes et « réelles ». Mais cette progression analytique s'applique-t-elle au langage humain ?

2

La position médiane du langage est un poncif de l'épistémologie. De même que le fait que toute remarque valable de caractère général faite à son sujet appelle une remarque contraire, antithétique. De par sa structure formelle et son double objectif, interne et externe, le raisonnement sur le langage est branlant, dialectique. Ce qu'on en dit est vrai dans l'instant. Dans un cadre idéal où l'énergie structurante ne subirait pas de déperdition, selon le rêve de Rabelais pour qui toutes les phrases sont conservées intactes « quelle part », la somme totale des énoncés n'en serait pas moins modifiée, aussi légèrement soit-il, chaque fois que s'ajouterait quelque chose de nouveau. Modification qui, en retour, rentrerait sur la gamme des possibilités linguistiques futures. Les paroles prononcées, les conventions qui gouvernent notre exploitation de la signification et des réactions, orientent les formes à venir. Le sujet parlant ressemble au voyageur de Cyrano qui explore la lune en projetant devant lui l'aimant de sa course. C'est pourquoi je maintiens que les généralisations sur le langage ne peuvent jamais être prouvées à cent pour cent. Leur vérité s'apparente à une action passagère, à l'hypothèse d'un équilibre. Toute affirmation digne du moindre intérêt est une autre manière d'interroger. La façon dont on aborde la mort présente un parallèle, ontologique et grammatical. On peut considérer le langage et la mort comme les deux seconds de la signification, les deux constantes de la connaissance pour lesquels grammataire et ontologie se déterminent l'une l'autre. Quand on essaie d'en parler, ou plus précisément de les parler, on n'en énonce pas valablement la substance, on ne fait que tester, c'est-à-dire éprouver leur réalité. D'après la Cabale médiévale, quand Dieu créa Adam, il lui inscrivit le mot *emeth*, vérité, sur le front. Cette identification constituait l'originalité vitale de l'espèce humaine, son pouvoir de s'adresser au Créateur et à elle-même. Qu'on efface l'*aleph* qui, selon certains adeptes de la Cabale, renferme le mystère entier du nom secret de Dieu et de la parole par laquelle il créa l'univers, et il ne reste que *meth*, « il est mort ? » Sur le langage, comme sur la mort, ce qu'on affirme de plus probant, est en quelque sorte une vérité tout juste hors de portée.

Dès avant Platon, on sait que le langage a des aspects matériels et d'autres qui ne le sont pas, que le système linguistique n'est

qu'en partie physique. Les recherches récentes soulignent le degré de finesse et la souplesse d'adaptation de l'appareil articulaire humain. Elles mettent en relief la différence avec les organes des primates les plus évolués. Le langage, tel que nous le connaissons, n'est possible que grâce au progrès complexe, indissociable de l'évolution, du larynx et du contrôle des organes vocaux par le système nerveux central. L'étude anatomique et neurophysiologique de la production des signaux oraux, du jeu des muscles qui mettent l'air en mouvement, révèle une coordination infiniment précise, à degrés minuscules, entre larynx, palais, langue et phénomènes du pharynx des seuls êtres humains. On se souviendra de l'explication ingénieuse que donne Roman Jakobson du fait que tant de langues connaissent les mots « Mama » et « Papa ». En ce qui concerne la position de la bouche de l'enfant et la projection du son, « p » et « m » sont les consonnes et « a » la voyelle privilégiées. Tout organisme humain à la recherche des paires minimales contrastées les plus simples y trouvera un point de départ naturel⁸. Notre appareil auditif est tout aussi raffiné. Mais la spécialisation y est moins poussée. L'audition et la transmission des vibrations n'est qu'une des fonctions multiples de l'oreille. Elle en accomplit d'autres aussi bien ou mieux. En fait, on n'est pas éloigné de penser que la réception du sens est autant, et peut-être plus, qu'une question d'audition directe, un processus de mimésis interiorisée, de décodage synthétique. En tout état de cause, biologistes et linguistes sont fermement convaincus qu'aucun autre mode sensoriel de réception et de transmission du son n'aurait engendré et favorisé l'énorme diversité, la précision aiguës et la malléabilité du langage articulé. C'est donc à un degré non négligeable que notre nature linguistique, avec tout ce que cela implique par rapport au monde organique, relève de l'anatomie comparée et de la neurophysiologie.

Pourtant, sur un autre plan, on n'a pas dit grand-chose quand on a analysé le fonctionnement du larynx ou établi le relevé graphique des mouvements variés, rapides et rigoureux que langue et palais effectuent de concert pour réaliser les sons d'une langue dont certains, bien qu'à peine distincts, répondent à des intentions radicalement différentes. Au moment où l'on parle, on sent qu'entrent en jeu des instances d'un tout autre ordre, beaucoup plus « profondes ». Une lésion des organes vocaux peut rendre la parole inaudible mais elle est susceptible de renforcer le courant de langue qui,

7. Cf. *On the Kabbalah and its Symbolism* de Gershom Scholem (New York, 1965), p. 179.

8. Cf. « Why "mama" and "papa" ? », de Roman Jakobson in *Perspectives in Psychological Theory*, éd. B. Kaplan et S. Wagner (New York, 1960). Voir aussi l'analyse complète des déterminants phonologiques dans *Child Language, Aphasia and Phonological Universals* de R. Jakobson (La Haye, 1968).

à tout moment, semble se déverser vers l'intérieur (les muets rapportent que leurs rêves sont peuplés de voix). Une fois encore, il est certain que cet ordre plus profond possède des aspects matériels.

Il est démontré, depuis Paul Broca, que des aires cervicales déterminées sont les centres du langage et qu'il existe des corrélations bien définies entre certains troubles du langage et des lésions localisées du cerveau. Nombre de psychologues et de psycholinguistes seraient prêts à aller plus loin. Ils maintiennent qu'on peut isoler les traits anatomiques du cerveau où s'élaborent des processus linguistiques primaires tels que la nominalisation et l'utilisation des symboles. Ils postulent que l'homme, et lui seul, est pourvu de circuits spéciaux qui facilitent l'établissement d'un réseau de rapports entre impressions sensorielles extra-limbiques. Ce sont ces liaisons corticales qui rattachent les mécanismes de la vue, du toucher ou du goût ou leurs combinaisons au son qui désigne l'objet impliqué. Les observations faites sur des malades qui ont recouvert la vue après une période de cécité prolongée ou qui n'ont commencé à voir qu'à l'âge adulte, donnent à penser qu'on ne voit à fond ou avec précision que ce qu'on a touché. Ces schémas sensori-moteurs complexes précèdent peut-être, ou du moins sous-tendent l'acquisition et le développement du langage. Pour s'exprimer en termes plus généraux on recueille un nombre croissant de preuves que notre capacité de condenser en un nom ou un symbole la connaissance multiple que nous avons d'un objet, notre maîtrise de certaines opérations logiques ou grammaticales fondées sur la relation, pourraient bien dépendre de traits physiques de la topographie ou des circuits du cortex. La conception platonicienne de la métaphore comme mise en rapport de perceptions jusque-là isolées est peut-être reprise sur le mode concret par la géographie même du cerveau.

N'oublions pas le « peut-être ». On peut raisonnablement espérer que les progrès dans la compréhension de l'anatomie et de la neuro-physiologie du cerveau éclaireront l'élaboration et l'organisation du langage. Il n'a échappé à personne que les hypothèses de travail et les analogies les plus attachantes récemment dégagées du progrès de la génétique et de la biologie moléculaire ont des résonances linguistiques indiscutables. Les notions de code, mémoire, *feedback*, ponctuation, reprise, trouvent un écho dans la descrip-

9. Cf. « The Gaps in Empiricism » de Jean Piaget et Barbel Inhelder in *Beyond Reductionism*, pp. 128-156. Également du plus haut intérêt, l'analyse des rapports entre le développement linguistique et la formation des concepts mathématiques in *Vom Denken in Begriffen, Mathematik als Experiment des reinen Denkens* de A. I. Wittenberg (Bâle et Stuttgart, 1957). La question de l'acquisition par l'enfant des concepts linguistiques et extra-linguistiques, surtout dans le domaine des relations spatiales, se rattache à la fois au mentalisme kantien et à la veine expérimentale de la psychologie moderne.

tion du langage. Dans la mesure où l'on envisage la vie comme un transfert dynamique d'information, dans lequel des signaux codés implicites déclenchent et entretiennent des mécanismes déjà montés, l'étude des processus neuro-physiologiques à l'échelle moléculaire et celle des fondements du langage ne peuvent que se rapprocher. Sur le plan quantitatif, notre alphabet de vingt-six lettres est plus riche que le code génétique et ses « mots de trois lettres ». Mais l'analogue centrée sur les lettres est peut-être, selon les termes d'un biologiste, « curieusement pertinente¹⁰ ». Surtout si l'on y inclut le fait que les deux modèles, génétique et linguistique, requièrent un récepteur ou un auditeur pour que le message passe.

Par contre, d'autres linguistes et d'autres scientifiques jugent illusoire ces espérances de pénétration empirique directe. Car en fait que cherche-t-on ? Qu'est-ce qui pourrait bien donner la preuve d'une origine moléculaire de l'élaboration des fonctions symboliques ? Au niveau de la logique élémentaire se pose la devinette classique de la théorie de l'intelligence des machines : « Étant donné une séquence de symboles soumise à un automate fini et *l'output* correspondant, est-il possible de déterminer la structure interne de la machine et si oui, de quelle façon ? » Mais nous ne sommes pas aux prises avec un automate fini. On croit de plus en plus que les principes qui organisent le cerveau humain sont d'une complication et d'une spécificité encore jamais mesurées. On peut additionner tous les éléments d'information, il y a toujours un « reste » inexplicable. Pas selon une acceptation occulte. Mais sur le plan de l'action réciproque et systématique de facteurs génétiques, chimiques, neurophysiologiques, électromagnétiques et d'environnement dont les rapports touffus et la proximité spatiale ne se prêtent encore à aucun parallèle concret, à aucun modèle inductif. Un tel modèle n'est peut-être pas pour demain. Le précepte du Védanta qui veut que le savoir, en dernier ressort, ne connaît pas celui qui sait, le laisse supposer ; la conscience et l'éclaircissement de la conscience en tant qu'objet pourraient bien se révéler inséparables. Le recul indispensable à la connaissance réflexive manque. Et, qui sait, peut-être jusqu'au niveau physiologique. D'où les hypothèses de Jacques Monod sur l'apparition d'un « nouveau royaume » à l'intérieur de la biosphère. Le langage, avance Monod, a pu apparaître parmi des espèces qui ont précédé l'homme grâce à « des liaisons nouvelles et en elles-mêmes relativement simples ». Mais une fois ébauché, même de façon rudimentaire, il ne pouvait manquer de doter les facultés de souvenir et de combinaison symbolique d'un pouvoir de discrimination décuplé. « Selon cette hypothèse, il se peut que le langage ait précédé l'apparition du système nerveux

10. Paul A. Weiss, « The Living System : Determinism Stratified », in *Beyond Reductionism*, p. 40.

central particulier à l'homme et ait contribué de manière décisive à la sélection des variantes les plus aptes à en utiliser toutes les ressources. En d'autres termes, c'est peut-être le langage qui a créé l'homme, plutôt que l'homme le langage¹¹. »

Cette sensation d'un « autre royaume », à la fois centrale et diffuse, comme le sont les impressions que procurent les mécanismes de la vie, colle à notre conscience du langage. Du moins quand nous nous arrêtons afin de l'isoler et l'extérioriser. Le méridien du langage semble couper les pôles concrets et abstraits de la réalité. On le traverse chaque fois qu'on parle ou qu'on se remémore un énoncé. Personne n'a encore donné de schéma satisfaisant de cette réalité bien que C.D. Broad dans *Scientific Thought* (1923) avance l'image intuitive et saisissante de l'intersection d'un espace-temps concret avec toute une gamme d'espaces-temps mentaux. Le concept de phénomène relevant à la fois de « l'espace-cerveau » et de « l'espace-esprit » satisfierait à certains faits de la pratique linguistique. On n'en est pas sûr. Mais ce qui frappe sans conteste, c'est une poussée constante en direction de l'immatériel, une métamorphose du phonétique en spirituel. Jean Paulhan, dont Merleau-Ponty exploite souvent la poétique, décrit cette mutation : « métamorphose par quoi les mots cessent d'être accessibles à nos sens et perdent leur poids, leur bruit, et leurs lignes, leur espace (pour devenir pensées). Mais la pensée de son côté renonce (pour devenir mots) à sa rapidité ou sa lenteur, à sa surprise, à son invisibilité, à son temps, à la conscience intérieure que nous en prenons¹² ». Cette transformation simultanée, selon des directions opposées est, ajoute Merleau-Ponty, *le mystère du langage*¹³.

Paulhan pose une réalité de la pensée antérieure ou extérieure aux mots. Nous le faisons tous, dans des circonstances variées. Mais que signifie ce concept d'une pensée pré- ou extra-linguistique ? William James a-t-il raison d'affirmer que sauf chez le nouveau-né et l'individu sans connaissance ou sous l'effet de la drogue, il n'est pas de ceci qui ne soit auparavant un *quoi*, c'est-à-dire susceptible d'être nommé ? Dans *Ordinary Language*, G. Ryle voit la pensée conceptuelle comme « un travail à partir des mots ». La citation date de 1953. Aujourd'hui le tableau est moins tranché. Les travaux de Piaget et de J.S. Bruner tendent à prouver que, chez l'enfant, une organisation intelligente, sélective, générique du comportement précède de loin tout ce qui ressemble tant soit peu au langage. Au cours de cette période sensori-motrice précocce, le cerveau paraît s'adapter à des rapports et des opérations logiques et mathématiques d'importance fondamentale. Ces schémas pré-

verbaux conservent-ils une existence active et indépendante quand le langage déploie toutes ses possibilités ? Y a-t-il, comme on le dit communément, des réalités sensibles « trop profondes pour les mots » ? La comparaison à l'invention de la mélodie, dont on sait si peu de chose, et à la musique, justifie la notion de formes de « pensée » ou signification dynamique qui sont, sur un mode hautement *abstrait* mais également *matériel* des jeux de rapports entre niveaux ou centres de tension interne. On peut imaginer que des accords ou des dissonances intérieures déterminent un état de déséquilibre, de « surcharge », de « court-circuit » qui ne se résout que par un acte d'expression ou d'interprétation. Existe-t-il, comme dans le rêve et la pénombre de réveils incertains, une syntaxe de la forme, de la couleur, du mouvement, des relations spatiales, logée dans le cerveau mais « par-delà » les mots ? Est-ce ce qu'on ressent quand on « cherche » un mot ?

On déforme la question à la poser. On lui impose la platitude et la cohérence du discours normal. Qu'y a-t-il à découvrir dans les mécanismes de pensée des nourrissons, des sourds-muets, ou plutôt comment rassembler les témoignages sans faire appel à des formes marquées du sceau de la convention verbale ? Une seule chose est indiscutable : la nature hybride du langage tel que nous le vivons, sa double appartenance matérielle-immatérielle, abstraite-concrète, physique-mentale est une *donnée*¹⁴ centrale de la conscience. On n'échappe pas à la *coincidentia oppositorum*. Toute observation tirée du modèle neurophysiologique ou transcendantal des énoncés linguistiques pêche dans la mesure où elle n'inclut pas son contraire. On ne peut parler que parce que hors du subterfuge passerger qu'est le doute philosophique, on ne parle pas du langage. (« Le langage ne reste énigmatique que pour qui continue de l'interroger, c'est-à-dire d'en parler¹⁵. »)

Une dualité de même ordre marque la coexistence du langage et du temps. L'intuition impose le fait que le langage s'inscrit *dans* le temps. Toute manifestation linguistique, qu'il s'agisse d'un énoncé audible ou du discours intérieur « prend du temps », et l'expression elle-même est éloquente. On peut en mesurer la durée. Elle a en commun avec le temps d'être irréversible, de fuir, « par derrière » au moment même où on en prend conscience. Tandis que je pense, le temps s'écoule, et il continue de le faire pendant que j'exprime ma pensée. On ne peut rappeler le mot déjà lancé. Puisque le langage est action expressive saisie dans le temps, on n'en efface rien, on peut tout juste nier ou contredire, ce qui est encore aller de l'avant. D'où ce désir, littéral quand il se réfère à la menace, à la malediction, aux phrases tabous : « Si seulement je pouvais repren-

11. Jacques Monod, *De la biologie à l'éthique*.

12. Cité dans *La Prose du monde* de M. Merleau-Ponty, pp. 162-163.

13. En français dans le texte (N. du T.)

14. En français dans le texte. (N. du T.)

15. *Ibid.*, p. 165.

dire ce que j'ai dit » ; mais comme Artémise le rappelle à Thésée dans Hippolyte :

ἀλλὰ θάσσοι ἢ ο' ἔχρη
 ἄρα εἰρήκασι παρὶ καὶ κατέτρανε

(Avec une hâte coupable tu as déchainé sur ton fils la malédiction meurtrière.)
 (1323-4)

Ce déploiement du langage dans le temps ne représente cependant qu'un aspect des rapports qui lient temps et langage, d'ailleurs le plus facile à appréhender. Le temps, comme on le postule et le vit, peut être envisagé comme une fonction du langage, un système de localisation et de référence dont les coordonnées essentielles sont linguistiques. Le langage édifie et découpe le temps dans une grande mesure. Et j'entends ceci à la fois au sens « fort » et au sens « faible ». Le sens *forte* se rapporte à la psychologie de la perception du temps, à la façon dont la marée linguistique qui baigne la majeure partie de l'existence consciente partitipe à l'élaboration de notre temps aité. Le rythme de la parole ponctue sans conteste notre sentiment du temps qui s'écoule et fonctionne peut-être en synchronie avec d'autres pulsations nerveuses et somatiques. Quand il se plie à la métrique, et même dans la prose la plus relâchée, le discours comporte des traits syncopés, se prête ou se dérobe à cette matrice temporelle ; il amplifie ou contrarie les fréquences dominantes de la langue, dans le temps et au travers du temps. Les chaînons linguistiques jouent, sans doute, un rôle encore plus déterminant de chronométrage des phénomènes psychologiques subconscients et inconscients. Il est probable que le flot de langue qui traverse l'esprit, qu'on s'adresse délibérément à soi-même, ou qu'on soit pris dans le soliloque, peut-être déconçu, mais certainement ininterrompu, de l'activité mentale, contribue beaucoup à circonscrire le « temps intérieur ». La succession de signaux linguistiques ou de sensations identifiées est peut-être la grande horloge. Tout ceci cependant ne constitue que les formes « faibles » de la coordination langage-temps. D'autres entités interviennent autant ou davantage dans la mise en forme et le gauchissement de notre conscience du temps. Les stupéfiants, les manifestations schizophréniques, l'épuisement, la faim, la tension quotidienne, bien d'autres agents peuvent fausser, accélérer, inhiber ou tout simplement estomper, notre sentiment et notre image du temps. L'esprit dispose d'autant de chronométries qu'il connaît d'espérances et de peurs. Au cours de ces états de décalage temporel, les opérations linguistiques conservent ou non un rythme normal¹⁶.

16. *Quatrième dimension de l'esprit* de R. Wallis (Paris, 1966), contient une étude intéressante, mais parfois obscure, de ces questions.

Le sens « fort » du rapport langage-temps est grammatical. Ce n'est pas céder à un phantasme whorfien que d'affirmer que nous exploitons le temps selon les directives de la grammaire du verbe. Si l'on croit les témoignages du rituel, du mythe, des analyses linguistiques et anthropologiques, les différentes cultures secrètent et pratiquent des conceptualisations, ou au moins des images multiples du temps. On connaît des arrangements cycliques, en spirale, à répétition et, dans certains cas de représentations hiératique, quasi stériques. Il est malaisé de dire si la langue « conditionne » ces architectoniques distinctes ou si une grammaire donnée se contente de refléter et de codifier un schéma temporel élaboré « hors langage ». On a tout lieu de croire que les facteurs linguistiques et non linguistiques se chevauchent à des stades de l'évolution culturelle si rudimentaires qu'on ne sait rien de précis à leur sujet. Pourtant, il est banal de répéter que le mode spécifiquement occidental d'appréhension du temps comme succession linéaire et mouvement vectoriel se dégage du système verbal indo-européen et s'organise à partir de lui¹⁷. Comme le souligne Emile Benveniste, ce système définit la scène, l'espace-temps de notre civilisation culturelle, grâce au renvoi unique au sujet à l'exclusion de l'objet, et grâce à sa classification très souple des sexes, avant le temps et dans le temps, complète de l'égalité des sexes, avant le temps et dans le temps, que recouvre le fait que nos verbes, à la différence de ceux des langues sémitiques, ne précisent pas le genre de l'agent. L'axe passé-présent-futur est un trait grammatical qui soutient notre sens du moi et de l'être à la façon d'une épine dorsale. Les ondes de l'inférence, de la validité conjecturale, de l'espoir avec lesquelles la conscience « se creuse un chemin » sont des faits de grammaire.

Le passé existe-t-il en dehors de la grammaire ? L'astuce logique « est-il possible de démontrer que le monde n'a pas été créé dans l'instant avec un programme de mémoire complète ? » ne se résout pas. Les données brutes issues du passé n'ont jamais de valeur intrinsèque. Elles n'ont de signification que par rapport au présent et ce rapport se réalise sur le mode linguistique. La mémoire s'organise en tant que fonction du temps passé du verbe. Elle fonctionne en mobilisant, selon des modalités instinctives, guidées par l'intuition mais aussi une bonne dose de convention, les temps passés pour le balayage de « données emmagasinées » dont la superposition, si telle chose existe, n'a peut-être rien à voir avec le temps. Le bouleversement imposé à l'ordre naturel par la proposition « c'est arrivé demain » s'impose immédiatement mais se refuse à l'analyse. Dans un univers de la relativité, ou au milieu d'un

17. C'est sur ce point que l'explication donnée par Lévi-Strauss de la logique du temps « primitif » et du non-historicisme primitif s'oppose le plus nettement à l'universalisme linéaire de l'hégélio-marxisme et de la *Raison dialectique* de Sartre.

monde composé d'espace-temps à n dimensions seulement en partie conformes, on pourrait construire l'image adéquate. Si cette phrase nous met mal à l'aise (on peut ressentir une étrange « nausée de l'illogique » qui n'a rien de commun avec celle que cause une impossibilité syntaxique de type « un chevaux »), si la métamorphose instantanée du présent en passé colle à tous nos actes et toutes nos paroles, c'est que la flexion verbale telle que nous la pratiquons est devenue notre épiderme même, notre géographie naturelle. C'est à partir d'elle que nous synthétisons notre passé individuel et culturel, le paysage minutieux et insaisissable qui se tient « derrière nous ». Notre tableau des temps verbaux est doué d'une force physique littérale, sa flèche pointée vers l'avant ou vers l'arrière adopte un plan que le locuteur coupe, comme le ferait une verticale, immobilisée dans l'instant mais se pensant selon une progression constante. Quand Pétrarque dans *Afrique* (1338) retourne délibérément l'axe du temps, et ordonne aux jeunes « de remonter le radieux éclat du passé » parce que la période classique est le seul futur authentique, son image crée un choc tangible :

*Poterunt discussis forte tenebris
Ad purum priscumque iubar remeare nepotes.*

En Occident, l'accent porté sur le caractère unique du souvenir individuel et qui sous-tend notre conception de l'intégrité et du caractère privé de la personne humaine, sont inséparables du foisonnement des « passés » de nos langues. Le français a un passé défini, un passé indéfini, un passé antérieur, un parfait (plus exactement un *prétérit parfait*) et un *imparfait*¹⁸ pour ne nommer que les principaux¹⁹. Aucune grammaire philosophique n'a encore proposé une analyse des logiques contrastées, des tonalités, des priorités sémantiques des temps passés et de leurs modulations relatives qui puisse rivaliser avec celle de *A la recherche du temps perdu*, titre qui renferme lui-même un jeu de mots sur la grammaire. La précision minutieuse des passés narratifs de Proust rend justice aux « distances linguistiques » qu'on pose et franchit chaque fois qu'on rapporte des souvenirs. Proust maîtrise si intimement la grammaire, il assortit langue et stimuli psychologiques de manière

18. En français dans le texte. (N. du T.)

19. Voir les travaux d'avant-garde sur « sémantique et grammaire du temps » dans *Temps et Verbes* (Paris, 1929), et *L'Architectonique du temps dans les langues classiques* (Copenhague, 1946) de Gustave Guillaume. On trouvera d'autres analyses dans *Temps et roman* de Jean Pouillon (Paris, 1946). *Interpretazioni grammaticali d'Alessandro Ronconi* (Padoue, 1958) ; *Time, Tense and the Verb* de William E. Bull (Berkeley, Californie, 1960). Harald Weinrich donne un tableau lumineux des temps de la narration dans le roman français in *Tempus : Besprochene und Erzählte Welt* (Stuttgart, 1964). L'étude la plus complète de la question du temps dans le langage figure dans *Temps et langage* d'André Jacob (Paris, 1967) qui comprend également une bibliographie étendue.

si nécessaire et si pesée, qu'il fait du temps verbal non seulement un point situé dans l'espace — on sait à tout moment de l'énoncé où on était — mais un approfondissement de la nature essentiellement linguistique et formellement syntaxique du passé. Si l'abbé Sièyès pouvait se contenter, en guise de réponse circonstanciée à ceux qui l'interrogeaient sur sa vie pendant la Révolution, d'un laconique *j'ai vécu*, c'est que le verbe au *prétérit parfait* et construit sans préposition, circonscrit un passé unique, une aire de souvenir apparemment vague, mais cernée avec netteté par la certitude d'un jugement ironique. On relève une série de phrases simples vers la fin de la préface de *La Vie de Rané*, le chef-d'œuvre de Chateaubriand : « Il tombait dans un silence consterné qui épouvantait ses amis. Il fut délivré de ses tourments par suite du changement des choses humaines. On passa du crime à la gloire... » Il ne s'entrecroise pas moins de trois systèmes de relations dans ce court passage. Un *imparfait narratif*, très proche du présent, bascule brutalement dans un état défini dont le caractère irréversible est accentué par la voie passive (elle-même introduite par les ramifications, positives et négatives de *délivré*). Après quoi un passé simple dynamique mais d'une stylisation impersonnelle, embrasse l'événement et lui communique une coloration subtile mais bien reconnaissable, comme en un ironique pardon.

Qu'est la psychanalyse, sinon l'ambition de dégager une construction verbale du passé et d'en asseoir l'autorité ? Le discours présent doit rappeler le passé, Orphée marchant vers la lumière mais les yeux résolument tournés. L'association libre et l'écho situant qu'apporte l'analyste sont là pour rendre le souvenir, ou plutôt le sous-venir à la fois spontané et significatif. Quelle que soit la technique, la résurrection est verbale. Un passé se crée tout comme un autre s'abolit quand les révolutionnaires remettent le temps à *l'An I*²⁰. Dans la mesure où elle s'efforce d'identifier un « passé vrai » à ce qui est, en fait, séquences de mots au passé, et tant qu'elle s'acharne à exhumer la réalité grâce à la grammaire, la psychanalyse ne fait que tourner en rond. Chaque instant engendre celui qui le précède. Quelque temps qu'on emploie, tout énoncé est un acte au présent. Le souvenir est invariablement maintenant²¹.

20. En français dans le texte. (N. du T.)

21. Cf. *Erritis* de Jacques Lacan (Paris, 1966) et en particulier « Fonction et champ de la parole et du langage en psychanalyse ». On y trouve une tentative remarquable, bien que souvent difficile à suivre, pour établir la validité d'un « passé » qui est en fait « discours présent ». A mon avis, *De l'interprétation* de Paul Ricoeur (Paris, 1965) reste le texte de base sur les « mensonges » ontologiques dans les énoncés qui se rapportent au passé et sur leur rôle en psychanalyse. Les problèmes logiques impliqués sont examinés dans « The Reality of the Past » de G.E.M. Anscombe in *Philosophical Analysis*, éd. M. Black (Cornell University Press, 1950) et « The Past ; Its Nature and Reality » de Paul Weiss (*Review of Metaphysics*, V, 1952).

Quand il affirme que « toute histoire est contemporaine », Croce met le doigt sur le paradoxe ontologique des temps du passé. Les historiens se rendent de plus en plus nettement compte que les conventions du récit et de la réalité implicite auxquelles ils font appel ne sont pas invulnérables sur le plan philosophique. Le dilemme se présente sur deux plans au moins. Le premier est sémantique. Le gros du matériel sur lequel travaille l'historien est constitué d'énoncés faits dans le passé et qui s'y rapportent. En tenant compte de l'évolution linguistique incessante, non seulement au niveau du vocabulaire et de la syntaxe, mais aussi en ce qui concerne la signification, comment lui faudra-t-il interpréter, traduire, ses sources ? Frege, faisant appel à une terminologie essentiellement platonicienne, postulait l'existence d'un « troisième royaume » situé hors du champ du langage et dans lequel la signification échappe au temps. Dans *Philosophy and Logical Syntax*, Carnap, plus prudent, allègue la permanence d'« orientations majeures de l'affectivité et de la volonté ». Mais quand bien même ces « unités permanentes de signification » existeraient, comment l'historien ira-t-il les chercher ? A parcourir des documents historiques, recueillir les techniques narratives de l'histoire déjà écrite, interpréter des discours tenus dans un passé plus ou moins proche « il se sent de plus en plus devenir traducteur au sens technique du terme²² ».

J'ai essayé de montrer, au début de ce livre, ce que telle « traduction » comporte d'évolutions savantes et d'hypothèses non vérifiées. On peut soutenir que le problème est plus décisif en histoire qu'en littérature, mais je refuse d'y souscrire. Par un certain côté, une succession de lectures fausses d'un texte littéraire, de reprises-simulacres, établissent une signification nouvelle mais peut-être valide. Dans la mesure où les valeurs dominantes de la littérature sont métaphoriques et non discursives, on peut considérer que les lectures échelonnées composent une gamme naturelle et garantissent une vie prolongée. Il n'y a pas de vérité à capturer une fois pour toutes. D'où la remarque riche en suggestions de J.L. Austin : « La plaisanterie, la poésie, sont des utilisations parasites du langage, pas très sérieuses, peu conformes à l'exploitation totale habituelle²³. » L'historien lui, « doit comprendre ce qu'il en est ». Il lui faut découvrir non seulement ce qui a été dit — et ce n'est déjà pas mince besogne quand on pense au mauvais état des documents et aux témoignages contradictoires — mais ce qu'on voulait dire, et à quels niveaux de compréhension on s'adressait. Le pro-

blème auquel se heurte l'historien, à savoir établir ce dont il parle, est tout à fait authentique. Il doit, d'une part, expliquer son document oral, en d'autres termes le paraphraser, le transcrire, l'explicitier sur le plan lexical et grammatical, et d'autre part « le comprendre », c'est-à-dire montrer « de quelle façon ce qui est dit devait être entendu, et par là même quels rapports liaient peut-être différents discours à l'intérieur d'un même contexte d'ensemble²⁴ ». Et la signification ainsi mise au jour doit être « la bonne ». A quelles transformations magiques l'historien doit-il se fier ?

Il doit « analyser toutes les situations distinctes, sujettes à des modifications complexes, dans lesquelles la forme donnée des mots peut logiquement servir — toutes les fonctions ouvertes aux mots, tout ce qu'on peut en faire²⁵. » Devant une harangue de Périclès ou un édit de Robespierre, il lui faut déterminer « l'éventail de processus de communication, reconnus de tous, auxquels auraient pu donner lieu, à l'instant considéré, les paroles ainsi prononcées²⁶ ». C'est un idéal qui ne manque pas de grandeur et qui souligne avec brio la nature du dilemme où est plongé l'historien. Pourtant la solution offerte est simplette, sur les plans linguistique et philosophique. Il n'est pas possible de dénombrer toutes « les fonctions ouvertes aux mots » à un moment donné ; « l'éventail de processus de communication reconnus de tous » ne peut être ni épuisé, ni analysé. La délimitation du contexte pertinent (quels sont les facteurs qui peuvent influencer sur le sens de cet énoncé ?) est pratiquement aussi subjective, cernée de décisions impossibles, dans le cas du document historique que dans celui du passage poétique ou dramatique. La signification d'une phrase ou d'un mot prononcé dans le passé n'est ni un événement singulier, ni un faisceau clairement tracé d'événements. C'est une sélection re-créative guidée par des intuitions ou des principes plus ou moins élaborés, plus ou moins larges et pénétrants. La force d'une parole au passé se diffuse dans un champ pragmatique touffu qui enveloppe le noyau lexical. De plus, et j'ai déjà soulevé la question, qu'est-ce qui prouve que la fonction même du langage, sa place au sein du contexte sémiologique et culturel n'a pas évolué ? Siècles et civilisations contraignent les mots, les tabous verbaux, les niveaux du lexique à un travail différent. Ils n'attachent pas la même vérité et le même degré de réalité à la désignation des objets. Le jugement que porte Thucydide sur la vérité des discours qu'il « rapporte », et rapporte implique ici un mélange indissociable de catégories et de maximes dramatiques, met en jeu la conception grecque de l'auto-

22. « The Loom of Language and the Fabric of Imperatives : The Case of *Principle and Utopia* de J.H. Hexter » (*American Historical Review*, LXIX, 1964), p. 946.

23. *How to do Things with Words* de J.L. Austin (Oxford, 1962), p. 104.

24. « Meaning and Understanding in the History of Ideas » de Quentin Skinner (*History and Theory*, VII, 1969), p. 47.

25. *Ibid.*, p. 37.

26. *Ibid.*, p. 49.

rié du langage sur la réalité et « face à » elle. Qui nous donne le droit de trancher sur cette conception, alors que les équivalents lexicaux de certains termes utilisés ne sont qu'hypothétiques²⁷ ? C'est pourquoi on ne peut prétendre à une méthode unique, étroitement contrôlable, pour détecter ce qui était voulu, sous-entendu, dissimulé, tacitement omis, présenté sous un certain jour « à ce moment-là, à ce public, dans ce but et avec ces intentions », selon la formule par laquelle Austin définit la vérité d'un énoncé. On doit s'en tenir à une démarche par tâtonnements, hautement intuitive, qu'on peut tout juste espérer consciente de ses limitations et, à certains égards, de ses artifices. D'après le mot de Schleiermacher, une telle démarche repose sur « l'art de savoir entendre ».

De plus, le dilemme n'est pas que sémantique. Il n'existe pas, Rudolf Bultmann l'a montré dans son étude des Évangiles, de lecture sans *a priori* du passé. L'observateur arrive devant tout événement passé, toute expérience présente, équipé d'une organisation mentale déterminée. Et qui est programmée en vue du présent. « A la vérité, écrit Marc Bloch, consciemment ou non, c'est toujours à nos expériences quotidiennes que, pour les nuancer, là où il se doit de teintes nouvelles, nous empruntons en dernière analyse les éléments qui nous servent à reconstituer le passé : les noms mêmes dont nous usons afin de caractériser les états d'âme disparus, les formes sociales évanouies, quel sens auraient-ils pour nous si nous n'avions d'abord vu vivre des hommes²⁸ ? » L'intelligence qu'a l'historien des temps passés, l'exploitation personnelle qu'il en tire, proviennent d'un système linguistique enraciné dans le présent et fondé sur lui. Sauf en mathématique et, on peut en discuter, en logique formelle, les vérités intemporelles n'existent pas. La mise en forme, à l'instant actuel, d'un fait présumé passé, fait entrer en ligne de compte un réseau serré, logé en grande partie dans le subconscient, de conventions quant au « contenu de réalité » du langage, à la présence réelle du temps passé dans ses pratiques symboliques, et à la pénétration du code grammatical dans la mémoire. Aucune de ces conventions ne se laisse décortiquer à fond par la

27. C'est là tout le problème de l'herméneutique. H. G. Gadamer dans *Wahrheit und Methode* (Tübingen, 1960), pp. 370-383, démontre le statut problématique de la documentation historique de façon philosophique beaucoup plus convaincante que Skinner. Sa conclusion est lapidaire : « Der Begriff des ursprünglichen Lesers steckt voller undurchschaubarer Idealisierung » (p. 373). Il est surprenant que Gadamer ne souligne pas à quel point Heidegger, indubitablement à l'origine du mouvement herméneutique contemporain, entache d'arbitraire ses définitions soi-disant « vraies et authentiques » des termes clés de la philosophie grecque des origines. Voir tout spécialement *Einführung in die Metaphysik* (1935 et 1953). *Hermeneutics* de Richard E. Palmer (Evanston, Illinois, 1969) est une introduction admirable à tous les travaux qui concernent la question.

28. *Apologie pour l'histoire, ou métier d'historien* de Marc Bloch (Paris, 1961), p. 14.

logique. Quand on se sert des temps du passé, quand on se souvient, quand l'historien « fait l'histoire » (car c'est bien de cet qu'il s'agit), on se fie à ce que j'appellerai désormais, et jusqu'à un terme de mon étude de la traduction, des *artifices axiomatiques*.

Je ne dis pas que ceux-ci ne sont pas indispensables à l'exercice de la pensée rationnelle, de la langue, du souvenir collectif sans lesquels il n'est pas de culture. Mais leur justification est de même ordre que celle des fondements de la géométrie euclidienne que nous permet de fonctionner, en toute quiétude, dans un espace trois dimensions, vaguement idéal. Axiomatiques, peut-être, mais certainement ni inévitables ni absolus. On peut concevoir d'autres espaces. Il n'est pas difficile d'imaginer des systèmes de coordonnées distincts de l'axe passé-présent-futur. Et même quand on s'limite aux ressources de ces artifices axiomatiques, il se révèle des zones-frontières de paradoxes et de singularité signifiante. Cette éventualité est essentielle à l'analyse du langage et de l'esprit. Certaines grammaires ne « collent » pas entièrement, et on se heurte brutalement à des hypothèses arbitraires ou sporadiques, au milieu de ce qui paraissait jusque-là une démarche naturelle. La pointe paradoxale que recèle l'emploi des temps du passé, et que rend bien la phrase de saint Augustin *praesens de praeteritis* (le passé est toujours présent), ne peut se résoudre. A un certain niveau, le raisonnement de Hume d'après lequel « notre expérience passée présente pas d'objet déterminé » (*Traité sur la nature humaine*, III, XII) demeure valable et constitue un défi constant. Il nous plaie devant le double jeu de rapports qui fait que le langage se manifeste dans le temps, mais aussi crée en grande partie le temps qu'il environne.

Qui sait si, pour reprendre la distinction de Kierkegaard, l'on doute à l'égard des temps passés ne sont pas « amusement d'esthète ». Le statut du futur du verbe est au cœur de l'existence. Il modèle l'image qu'on se fait du sens de la vie et de la relation personnelle à cette signification. Aucun individu, aucune culture n'est capable de dresser un tableau complet des notions du futur. Chacune des catégories concernées — ontologie du futur ; métaphysique, poétique et grammaticale des temps du futur ; rhétorique des futurs politiques, sociologiques, utopiques ; logique des modes de conséquence future — est une discipline majeure en soi. Plusieu n'en sont qu'à un stade rudimentaire. C'est pourquoi je ne peux guère que suggérer des orientations.

Une fois de plus, comme devant le foisonnement des langues, faut commencer par s'émerveiller, se réjouir avec véhémence, ce simple fait qu'il existe des formes futures du verbe, que les humains ont mis au point des règles de grammaire qui permettent de parler, de façon cohérente, de demain, de la dernière minute de ce siècle, de la situation et de la luminosité de Vega dans un dem

milliard d'années. Cet éventail flexible de projection linguistique, les distinctions qu'il autorise entre les nuances de l'attente, du doute, du provisoire, du probable, de la crainte, de la condition, de l'espoir, représentent peut-être le triomphe du néo-cortex, cette partie du cerveau qui distingue l'homme de mammifères plus primitifs. Je me rappelle le bouleversement éprouvé, tout enfant, le jour où j'ai compris qu'on pouvait, sans sortir des limites de la légalité, parler du futur éloigné. Je me revois près d'une fenêtre ouverte, envahi d'une angoisse physique à la pensée que, debout comme je l'étais dans un lieu très ordinaire, « maintenant », il m'était permis de prononcer des phrases à propos des arbres d'en face et du temps qu'il ferait dans cinquante ans. Les temps du futur, les futurs de l'éventuel en particulier, me semblaient possédés d'un véritable pouvoir magique. Pouvoir qui peut provoquer le vertige, tout comme les nombres infiniment grands (les spécialistes du futur a crit avancent que le développement d'une grammaire du futur a peut-être coïncidé avec l'étude des séries récurrentes de très grands nombres). J'avais du mal à admettre que le *code civil*²⁹ ne limitait pas en quelque sorte les emplois du futur, que des puissances aussi occultes que le *futur actif*, le *futur composé*, le *futur antérieur*²⁹ soient offertes à tous à volonté. Le *futur proche*²⁹, ce présent qui se penche légèrement en avant, était le seul à avoir une physionomie familière. Je me berçais de l'idée qu'il devait exister des Etats plus prudents que le nôtre, plus méfiant devant le dessin qui entrelace langage et vie, et dans lesquels notre consommation éhontée de la prédiction, de l'hypothèse et du fallacieux était interdite. Dans ce genre de culture, on n'utiliserait le prédicat futur, l'optatif, les indéfinis du futur que dans les grandes occasions. Ils auraient le caractère inquiétant des mots tabous qu'on écarte de la langue courante mais qui figurent dans certains rites religieux. Il faudrait, pour jouer de l'inconnu et du futur à travers la langue, appartenir à une caste d'imités ou, du moins, la marge d'action de la masse serait soigneusement réglementée (personne, dans cette capitale circospecte, ne devrait dépasser, disons, une douzaine d'énoncés par mois quant au futur). Un tel rationnement n'a rien d'impossible : qu'on pense aux restrictions qu'imposent les sociétés à l'alchimie ou à la distillation des poisons. Le stalinisme a montré comment un régime politique est capable de mettre le passé hors la loi, d'attribuer aux vivants leur quote-part de souvenirs et aux morts leur dose d'oubli. On peut imaginer une exclusion pareille du futur, le problème étant que les temps situés au-delà du *futur proche*³⁰ ne vont pas sans l'éventualité de changements sociaux. Que serait

l'existence dans un présent total, totalitaire, au sein d'un parler qui restreindrait l'élan des phrases à lundi prochain ?

Un écrivain au moins s'est essayé à représenter un corps politique pris dans une impasse. Dans *Die Belristeten* (1956) Elias Canetti invente une ville, bien longtemps après la panique et les énigmes de l'ère nucléaire qui sont noire loi, et où chaque habitant est désigné par un numéro. Numéro qui révèle combien d'années chacun vivra. On ne gronde pas un enfant baptisé « Dix » : il n'en a pas pour bien longtemps. Un homme du nom de « Quatre-vingts » est traité comme un prince tout au long de sa vie, quelles que soient sa sottise et son incompetence. Personne ne dépasse son « Moment » (*Augenblick*) ni ne meurt avant son heure. Une certitude sans faille a remplacé les tourments premiers, à peine concevables, de l'ignorance. Mais cette certitude est discrètement tempérée. Pas un habitant ne consentirait à révéler sa date de naissance exacte ou à bavarder sur celle de quelqu'un d'autre. La date réelle est consignée dans un médaillon scellé que chacun est obligé de porter au cou. Le Garde des Médaillons brise le cachet au moment de la mort — il est le seul à y être autorisé — et confirme que la durée de la vie et le numéro de baptême concordent bien. La pièce de Canetti trace le portrait d'un rebelle, un homme que hante la liberté du futur indéfini. La révolte est un succès, on découvre que les médaillons sont vides, mais la victoire est à double tranchant. Aux portes ouvertes du temps futur sont posés le chaos et les terreurs anciennes.

L'intérêt de la fable tient surtout à l'aplatissement de la syntaxe. Les amoureux qui se retrouvent, les collègues qui discutent de leur travail, communiquent à l'intérieur d'un présent vaste mais privé d'air. Les points de friction les plus importants du doute ont été expulsés de la pensée et de la langue. La bride de l'espoir est tenue serrée. Comme « La Légende du Grand Inquisiteur » de Dostoïevski, le récit de Canetti illustre la parenté inéluctable de la liberté et de l'incertitude. La moralité est évidente. Mais la manière dont nous usons et abusons des « futurs » dans la vie de tous les jours a quelque chose d'hallucinant. Je me demandais, dans mon enfance, si la pléthore de phrases projetées vers l'avant, sur demain et ce qui suivra, ne risquait pas, comme le sort jeté par une sorcière, d'hypothéquer un futur jusque-là ouvert. Cette foule de verbes arrogants, leurs hypothèses, leurs espoirs, leurs intentions, leurs promesses ne gaspillaient-ils pas les vivres du temps ? Les hommes avaient-ils toujours été aussi prodigues ou les proto-grammairiens étaient-elles plus économes, ne se risquant que pas à pas dans le futur, comme on entre dans l'eau au petit matin quand il fait froid ?

Personne n'en peut rien dire. La préhistoire des langues j'entends une construction théorique de proto-langues à partir d'

29. En français dans le texte. (N. du T.)

30. En français dans le texte. (N. du T.)

l'analyse comparée de formes phonétiques et grammaticales attestées, ne remonte pas au-delà de 4 000 ans avant Jésus-Christ³¹. Le fait que les enfants n'emploient d'abord que des verbes dépourvus de marques des temps n'est pas nécessairement un indice quant à la genèse du langage. De toute évidence, nous n'avons pas d'histoire du temps futur.

Si elle existait, certains de ses éléments seraient philosophiques. Y figurerait l'opinion que des métaphysiciens, théologiens, logiciens se sont faite de la validité grammaticale et formelle des formes futures. Ce serait, en bien des endroits, une histoire de l'induction. En s'en tenant à la pensée occidentale et à ses plus grands noms, elle retiendrait les noms d'Aristote, des stoïciens, de saint Augustin, de saint Thomas d'Aquin, d'Ockham et de Malebranche. Elle analyserait la conception du temps chez Leibniz, Hume, Kant et Bergson. Elle passerait sans doute en revue les thèses sur la réalité et la structure logique de l'expression du temps de C.S. Peirce, Eddington, McTaggart, Frege et C.D. Broad. Chacun de ces systèmes philosophiques et les rapports logiques et historiques qui existent entre eux ont donné lieu à une masse d'écrits souvent très techniques.

Bien peu de questions sur la logique et la substance des futurs ne sont pas déjà posées dans la *Physique* d'Aristote, dans sa *Métaphysique* et dans le célèbre chapitre neuf de *De l'interprétation*. Quand Aristote s'interroge sur la cause, le mouvement et l'entéléchie ou intention téléologique des formes vivantes, il ne peut évidemment laisser de côté les propositions au futur. La richesse de son raisonnement et la gamme de contextes dans lesquels le problème se manifeste créent des obstacles quand on prétend dégager une doctrine unique. Le grec permet à Aristote de parler de « maintenant » (*τὰ νῦν*) d'une manière qui annonce les pluralités du relativisme moderne. Ailleurs, pourtant, il n'hésite pas à affirmer que les verbes à des temps autres que le présent ne sont pas de vrais verbes, mais des « cas » semblables aux cas obliques du nom. On serre peut-être les faits au plus près en disant que sa conception d'un temps cyclique sans être exactement répétitif fournit matière à une logique des temps futurs générale plutôt que particularisée. L'entéléchie des formes à partir, si l'on peut s'exprimer ainsi, d'un « pré-agencement » de potentiels requiert une logique des énoncés futurs, logique qui, cependant, mise en demeure de formaliser des concepts comme le mouvement et la durée, se heurte à certaines anomalies³². C'est sur celles-ci que les logiciens stoi-

ciens, et Diodore Cronos plus spécialement, semblent avoir fixé leur attention.

Au début de l'histoire des Eglises chrétiennes et de leurs principales hérésies, les problèmes de prédestination, de prescience et de la nature de l'omniscience divine ont joué un rôle important. Ils ont continué, de pair avec les discussions ontologiques et grammaticales qu'ils provoquaient, à infléchir le cours de la logique occidentale. C'est ainsi que l'écoulement du temps, sur le plan linguistique et conceptuel, au livre IX des *Confessions* de saint Augustin, n'a rien perdu de son intérêt et de son acuité³³. « *Quid est ergo tempus ? si nemo ex me quaerat, scio ; si quaerenti explicare velim, nescio* » (« Qu'est donc le temps ? Si on ne me le demande pas, je le sais. Si je veux l'expliquer à un interlocuteur, je ne le peux pas. ») Ce sentiment de la temporalité comme donnée de la conscience la plus immédiate mais cependant inexplicable sous-tend le raisonnement de saint Augustin. Le temps n'existait pas avant la création, il n'y avait pas d'« alors » ; *non enim erat tunc*. Le temps de Dieu est un présent éternel, situé hors de la sphère de l'enchaînement passé-présent-futur. Pourtant, c'est seulement « à l'intérieur du temps » que nous prenons conscience de l'expérience humaine. Ce n'est qu'en vertu de la succession temporelle que des démarches essentielles de l'esprit comme le remords, la responsabilité d'actes commis en toute connaissance de cause, la prière, la décision, prennent un sens. Quelles relations peut-il s'instituer entre l'intemporalité divine et l'organisation temporelle propre à l'homme ? Saint Augustin apporte une solution en intériorisant le temps humain. Il voit dans « un présent des choses futures », « un présent des choses présentes » et « un présent des choses futures » des réalités de l'esprit dans le même rapport avec l'éternité divine que le savoir humain avec l'omniscience. Ce dernier concept — dans quelle mesure la connaissance qu'en a Dieu inclut-elle, c'est-à-dire prédétermine-t-elle, tous les événements futurs, et Dieu pourrait-il se poser à lui-même un problème insoluble ? — est à l'origine de l'analyse du temps grammatical chez saint Thomas d'Aquin, chez Ockham et dans les querelles du XV^e siècle sur les futurs contingents³⁴. De nos jours encore, la finesse sans concession, le goût des arguties transcendantales qui animent ces textes ne

Bezug von Logos und Zeit bei Aristoteles » d'Ernst Vollrath in *Das Problem der Sprache*, éd. H.G. Gadamer (Munich, 1967). Voir aussi *Le Temps et l'éternité chez Plotin et saint Augustin* de Jean Guithon (Paris, 1969).

33. Cf. « Augustin on Time with some Criticisms from Wittgenstein » de R. Suter (*Revue internationale de Philosophie*, XVI, 1962) où le raisonnement de saint Augustin est examiné à la lumière de la philosophie moderne.

34. *La Philosophie au Moyen Age* d'Etienne Gilson (3^e éd., Paris, 1947) demeure indispensable pour l'analyse qu'on y trouve de la pensée de saint Thomas d'Aquin et d'Ockham.

31. Cf. *The Prehistory of Languages* de Mary R. Haas (La Haye, 1969), pp. 13-34.

32. On a beaucoup écrit sur le temps chez Aristote. J'ai relevé en particulier : *Time, Cause and Eternity* de J.L. Stocks (Londres, 1938) ; « Aristotle and the Paradoxes of Zeno » de Hugh R. King (*Journal of Philosophy*, XLVII, 1949) ; « Der

peuvent manquer d'émouvoir. La logique modale atteint là l'essence des rapports entre l'homme et Dieu et de ces contingences primordiales en dehors desquelles ils se réduiraient au vide de la terreur.

Il est indiscutable que le progrès scientifique du XVII^e siècle et le scepticisme du Siècle des Lumières ont enlevé au débat son venin théologique. Nul n'ignore le détachement et la coloration franchement psychologique de la solution préconisée par Hume. Énoncés et jugements sur le futur ne sont ni le récit d'un fait d'expérience ni sa conséquence logique. Ils tiennent tout simplement à l'hypothèse d'une uniformité naturelle et aux ornements inéluctables des habitudes mentales et linguistiques. Ainsi la notion, fondamentale à l'induction, que le futur ressemblera au passé « ne s'appuie sur aucune sorte d'argument mais découle uniquement de l'habitude » (*Enquête sur les Principes de la morale*, I, II). Les problèmes soulevés par la contingence, la possibilité, le doute, seront abordés au mieux si on les ramène à la différenciation entre prédictions valides et fausses. L'induction est gouvernée par une logique dont les règles sont enserrées dans le tissu d'associations et de contingences qui constitue la vie mentale. La sobriété vigoureuse du modèle de Hume a laissé son empreinte sur les courants les plus féconds de la pensée occidentale. Même quand elles s'élevaient contre lui, les catégories kantienne spatio-temporelles, la croyance que le temps, et l'expérience nécessaire que nous en avons comme séquence orientée, « sont enfouis dans les profondeurs de l'esprit humain », peuvent bien passer pour un approfondissement, une « remise au centre » de la psychologie de Hume. Mais le moralisme de Kant va plus loin. Son bref pamphlet daté de 1794, *Das Ende aller Dinge*³⁵ traite l'obsession insolite, mais innée chez l'homme, de s'interroger sur « les choses dernières ». C'est là un concept hautain et un peu effrayant mais qui adhère étroitement à l'intelligence humaine : « *Der Gedanke... ist furchtbar erhaben ; zum Theil wegen seiner Dunkelheit, in der die Einbildungskraft mächtiger, als beim hellen Lichte zu wirken pflegt. Endlich muss er doch mit der allgemeinen Menschenvernunft auf wundersame Weise verweht sein...* » L'idée d'une « fin du temps » telle que l'annonce le Livre de l'Apocalypse (10) possède une « vérité mystique » mais n'est pas intelligible. Néanmoins, la passion de l'esprit de méditer sur le futur et la logique de l'enchaînement nécessaire qui dote les prédicats de formes futures, ont toutes deux une signification morale. L'extension de la causalité à la conséquence future, étayée par le tour de passe-passe rationnel — ce n'est peut-être rien d'autre — d'une finalité des

affaires humaines est, comme le dit Kant, indispensable à une conduite juste. Le futur est une condition *sine qua non* de l'être moral. Il est inutile de spéculer plus avant car, pour reprendre la formule obsédante de Kant *die Vernunft hat auch ihre Geheimnisse*.

On peut discuter de savoir si ces « secrets de la raison » recouvrent l'élan vital³⁶ de Bergson. Ce qui est certain c'est la vigueur avec laquelle les logiciens modernes ont réagi contre le lyrisme cotonneux de sa théorie intuitive et vitaliste de la durée intérieure. Appliqués au futur, les principes d'identité, de tiers exclu et de non-contradiction semblaient entraîner des conséquences déterministes. Par contre, le subjectivisme évolutionniste de Bergson avait remis au premier plan le rôle du temps comme cheville ouvrière des opérations mentales. Mais il n'apportait guère de justifications valables en vue d'opérer un choix entre les schémas de l'écoulement du temps dont certains étaient totalement solipsistes. Le développement de logiques modales qui admettent non seulement le vrai et le faux mais toute une gamme d'aspects indéterminés, neutres et potentiels a pour ambition d'éclairer le problème. C'est en 1908 que McTaggart démontrait pour la première fois que le temps est irréel : *L'Évolution créatrice* de Bergson paraissait l'année suivante. Les démentis apportés à McTaggart et les critiques formulées contre Bergson sont à l'origine de la « logique des temps » contemporaine. Les questions qui se posent n'ont rien de nouveau. Comment la logique peut-elle légitimer la contingence future ? Quelle position accorder à « toujours » ? Est-il possible de mettre sur pied un système logique conséquent qui concrétise l'affirmation que le temps aura une fin³⁷ ? Ce qui est neuf, par contre, c'est la rigueur et la vigueur formelle du calcul infinitésimal auquel les temps sont soumis. Pour la première fois, le facteur instable qu'est le futur est formalisé dans une logique modale stricte. Je ne me sens pas capable d'émettre un jugement sur les résultats, mais certains sont des merveilles d'esprit et de suggestion poétique. Pourtant je tiens à souligner à quel point la logique des temps est sensible à la nature intérieurement problématique du langage des qu'il aborde demain. Même quand elle se fait méta-mathématique, elle ne perd jamais de vue comment la faculté qu'à l'homme de parler de « combattre navals à venir » possède l'étrange pouvoir de façonner le monde.

Beaucoup plus difficiles à cerner que l'histoire des analyses formelles du futur en soi sont les avatars des « futurs » humains con-

36. En français dans le texte. (N. du T.)

37. La « Preuve » de McTaggart est étudiée dans « The Structure of McTaggart's Argument » (*Review of Metaphysics*, XXIV, 1971). La meilleure histoire de la « logique des temps » et l'analyse la plus sérieuse de tous les aspects du problème se trouvent dans deux ouvrages de A.N. Prior, *Past, Present and Future* (Oxford, 1967) et *Papers on Time and Tense* (Oxford, 1968).

35. Je tiens à exprimer ma gratitude au professeur Donald McKinnon de Cambridge qui a attiré mon attention sur ce texte et un certain nombre d'autres auxquels je me réfère dans ce chapitre.

crets et de l'opiatif. Comme je l'ai fait remarquer précédemment une telle chronique n'existe pas et on n'a qu'une idée très vague de ce qui en constituerait le matériau et les témoignages. Pourtant, il est fort probable que la nature même des conventions sociales et psychologiques qui gouvernent le futur a changé, que des cultures différentes n'ont pas toujours utilisé les mêmes outils linguistiques pour rendre l'induction ou la prémonition. C'est manifeste dans la littérature, le rite, l'étude comparée des tournures idiomatiques. On ne ressent et on n'exprime plus les modalités de l'apalatoire, du fortuit, de la prévision comme le faisaient les Ioniens du VI^e siècle avant Jésus-Christ. Comment, même en se faisant l'esclave de la philologie, peut-on espérer retrouver le « futur du passé » si l'on se souvient que les concepts du futur sont à la fois la cause et le résultat d'un jeu de variables sociales, historiques, religieuses de la collectivité linguistique ? On risque une fois de plus de tourner en rond en se servant du langage pour expliciter et traduire des réflexes linguistiques antérieurs ou tombés dans l'oubli. Je me contenterai d'indiquer quelques-uns des points d'ancre et des relais qu'un éventuel historien du futur de certaines grammaires occidentales se devrait de localiser (à noter combien ce champ d'action est restreint³⁹).

Les futurs occupent une place de premier plan dans la syntaxe « sans temps verbaux » de l'hébreu de l'Ancien Testament. Intemporelles mais prononcées dans le temps, les paroles de Dieu épousent étroitement, mais de façon singulière, l'intelligence d'un peuple lui-même soumis à une échelle de temps particulière, d'inspiration eschatologique. Dès le départ, il semble qu'il se soit établi une distinction critique entre deux types de prescience. Selon les impératifs du Deutéronome (XVIII, 10), personne ne pratiquera la divination ou « n'observera les temps » (voir également le Lévitique XIX, 26). Comme le proclame la parabole de Balaam, c'est parce que la Loi proscriit la prédiction « qu'il n'y a pas de sort lancé contre Jacob, ni de divination contre Israël ». La nécromancienne, la sorcière d'Andor prétendent déchiffrer l'intention secrète de Dieu et non lire sa volonté manifeste. Le lien du vrai prophète (*nabî*) avec le futur est, dans la période classique de la sensibilité hébraïque, inimitable et complexe. C'est une certitude « évitable ». Puisqu'il ne

fait que transmettre la parole de Dieu, le prophète ne saurait se tromper. Ses futurs sont des tautologies. Le futur lui est intégralement présent dans la présence littérale de son discours. Mais en même temps, et c'est ce qui est décisif, le fait qu'il énonce le futur rend celui-ci susceptible d'être modifié. Si l'homme se repent et change de conduite, Dieu peut imprimer une courbe imprévue à l'arc du temps. Seul l'être divin est immuable. La force, la certitude axiomatique de la prédiction du prophète tiennent à ce qu'elle peut ne pas se réaliser. D'Amos à Isaïe, le prophète véritable « n'annonce pas un décret inéluctable. Il insuffle le message d'un désastre dans le pouvoir de décision que comporte l'instant, de façon à ce que ce pouvoir en soit tout juste affecté³⁹ ». Le raisonnement saccadé, qui désavoue le temps, du chapitre V du Livre d'Amos est caractéristique à cet égard. Israël ne se relèvera plus, « il n'y a personne pour l'y aider ». Pourtant, simultanément, à un niveau de possible infini sécant au temps humain, le prophète rapporte la promesse divine : « Cherchez et vous trouverez ». Ainsi, derrière toute prédiction de désastre se dissimule une autre éventualité⁴⁰. C'est la double épaisseur de l'entreprise prophétique qui fait de l'histoire de Jonas une comédie intellectuelle.

On assiste à un décalage très net avec le Livre d'Isaïe et l'apparition du mot *teudah*, témoignage. C'est au chapitre XI du Livre d'Isaïe que la prophétie messianique « qui jusque-là se plaçait dans la dense réalité de l'heure présente avec l'escorte de ses potentiels, se transforme en eschatologie⁴¹ ». La promesse messianique voit alors se renforcer ses nuances optatives, de futur indéfini. On voit le rédempteur en filigrane dans les décisions historiques des hommes, il est la conséquence fluctuante tout autant que l'instrument du retour de l'homme à Dieu. Après le désastre de Megiddo en 609 avant Jésus-Christ, la volonté de Dieu devient énigme, affirme Buber. Jérémie est *bachun* (tour de guet) et s'efforce de la résoudre à travers la prise de conscience morale. A ce point, la grammaire humaine intervient directement, sur un mode créateur, dans le mystère de la parole divine. L'appel du guerrier a une fonction vitale d'extériorisation : Jérémie « doit dire ce que fait Dieu⁴² ». Il commente plus qu'il annonce. D'où un dialogue, inconnu jusqu'aujourd'hui, en parallèle, « d'égal à égal », entre Jérémie et Dieu. Ézéchiel marque la fin de la tradition prophétique première. Il est à la frontière de la prophétie et de l'apocalypse, entre le message clair

39. *The Prophetic Faith* de Martin Buber (New York, 1949), p. 103. Dans toute cette partie, j'ai également fait appel à *Der alttestamentliche Prophetismus* d'Ernst Selin (Leipzig, 1912), à *Prophecy and Religion* de C.A. Skinner (Londres, 1922) et à *The Last Trial* de Shalom Spiegel (New York, 1969).

40. Buber, *op. cit.*, p. 134.

41. *Ibid.*, p. 150.

42. *Ibid.*, p. 166.

38. Dans l'absolu, une histoire des « futurs du passé » commencerait avec la pré-histoire. Les coutumes funéraires de l'homme du Néanderthal et l'évolution probable du tabou d'inceste suggèrent, dès les origines, une préoccupation évidente de projection réelle et symbolique dans le futur. Le problème de la précision et du degré de raffinement du sens du temps dans les cultures préhistoriques est, en ce moment, l'objet d'analyses. Certains témoignages laissent supposer un niveau impressionnant de promotion symbolique et mathématique. Cf. *Megalithic Lunar Observatories* de A. Thom (Oxford, 1971). Les conséquences linguistiques pourraient en être considérables. Mais, comme c'est aussi le cas pour les hypothèses sur les hiéroglyphes matas, on n'a pas de preuves irréfutables et chiffrées.

et le code secret. Les images et énigmes qui peuplent sa prédiction sont d'inspiration quasi hellénique ou persane.

Mais sous leur forme initiale les textes prophétiques de l'Ancien Testament manifestent une compréhension sans égale des rapports du temps et du verbe. Un total respect de l'Alliance, une soumission rigoureuse à la Loi mettent la maison de Jacob en harmonie avec tout ce que l'inconnu renferme de naturel. Ou, pour s'exprimer autrement, l'« inconnu » du futur perd toute importance éthique et ontologique. Il n'acquiert de coloration tangible, soit de menace, soit d'illusion, qu'à cause des errements humains, des manquements à la Loi. Aucun avertissement, aucune lamentation du prophète qui ne soit entièrement congeu dans la Transgression. Au même titre que la promesse divine d'un futur qu'on peut reprendre ou retenir. « Je les empêcherai de retomber dans les mêmes fautes », proclame Dieu par la bouche d'Osee, « car ma colère s'est détournée ». La syntaxe privilégiée qu'on ne peut vraiment comparer à aucune autre, est un « présent futur », un type d'anticipation qui est aussi, depuis que l'histoire existe, souvenir et tautologie. Pour le judaïsme des origines, la liberté de l'homme appartient à une catégorie logico-grammaticale complexe de la réversibilité. La prophétie est authentique : ce qui est annoncé *doit* être. Mais pas *nécessairement* car Dieu est libre de ne plus souscrire à ses vérités déclarées. Le présent éternel qui régit ses rapports avec Israël confirme et affaiblit le temps verbal. (Bien qu'il ait pu affirmer que *sentimus nos aeternos esse*, Spinoza, tout autant que Jonas, jugeait le paradoxe d'une nécessité non accomplie philosophiquement irritant.)

Les futurs conditionnels de la prophétie hébraïque forment un contraste aigu avec ce qu'on pourrait appeler fatalités ambiguës de l'oracle grec. L'oracle, à l'aube de l'histoire grecque du moins, ne se trompe jamais (au cours des guerres contre les Perses, l'oracle de Delphes se révélera faillible et indigne de confiance). Ses futurs sont d'un déterminisme sans concession. Tout comme dans la grammaire de la malédiction, on ne peut ni reprendre les paroles ni dénouer la fatalité. Mais le plus souvent, le jargon des édités de l'oracle se prête à des interprétations contraires. Le parler de la pythonisse, comme les routes qui partent de Daulis, est plein d'embranchements. Il n'est pas rare que celui qui a posé la question se méprenne sur l'obscur réponse. D'ailleurs, ceux qui consultent les oracles ne font guère que débrouiller des écheveaux. Et cet affrontement entre un message trompeur et celui qui doit briser le code est un trait fréquent de la vie intellectuelle grecque. L'augure « déchiffre » un cryptogramme à l'aide d'une clé⁴³. C'est là l'ori-

gine des rapports ambivalents, qui se transformeront plus tard en conflit, entre la divination de l'oracle et la prédiction scientifique. Au fur et à mesure de leur développement, la philosophie et la science vont s'efforcer d'isoler leurs propres mécanismes de l'hypothèse et du syllogisme de l'art divinatoire. Celui-ci est d'origine archaïque et pathologique. Dans *Phédre*, Platon distingue quatre formes de folie d'inspiration divine. La civilité de la divination recouvre des modes d'extase prophétique plus primitifs. Les Grecs savaient que les prophéties des chamans renvoient à une zone crépusculaire entre hommes et dieux, une ère de bouleversement où les instances divinatoires flottaient en toute liberté dans la conscience ouverte, sans doute incomplètement circonscrite, des humains. Comme le fait remarquer Dodds, les formes linguistiques indoeuropéennes associent prophétie et folie⁴⁴.

Ces traditions de la possession visionnaire et de la divination inductive secrètent un type particulier de libre fatalisme. L'ensemble du théâtre grec et de la théorie de l'histoire s'appuie sur les tiraillements entre la nécessité réalisée et l'action significative⁴⁵. Plus intensément qu'aucun autre monument de culture, la tragédie grecque et l'histoire de Thucydide rendent manifestes la coexistence, le jeu dialectique réciproque de ce qui est prévu dans le moindre détail et cependant anéantit l'esprit. Nous savons ce qui attend Agamemnon quand il pénétrera dans la maison, chaque péripétie de l'affrontement a été annoncée et préparée. Nous savons ce qu'Œdipe va découvrir et, si l'on va au fond des choses, lui aussi le sait depuis toujours. Et pourtant chaque récit ou chaque représentation nous retrouve aussi désarmés. La vision tragique de la littérature grecque repose sur cet insondable paradoxe : l'événement le plus attendu, le plus déterminant pour la logique interne de l'action, est aussi celui qui surprend le plus. Essayez d'imaginer le vertige subtil et inquietant qui nous envahirait si Agamemnon échappait aux mailles du filet, si Œdipe cédait à Jocaste et cessait ses questions. La liberté — la volonté de se lancer dans l'expédition de Sicile quand tous les présages et tous les pouls d'une clairvoyance instinctive parlent de désastre — est la contrepartie de la nécessité. Les dernières répliques échangées entre Étéocle et le chœur dans *Les Sept contre Thèbes* sont le meilleur exemple de fatalisme libre. Ce n'est pas parce que Étéocle sait que la mort l'attend à la septième porte que son acte devient futile, il se hausse au contraire jusqu'à la signification. Les hommes se meuvent, pour

44. Cf. *The Greeks and the Irrational* de E. R. Dodds (University of California Press, 1951), ch. III.

45. Cf. *Moira : Fate, Good and Evil in Greek Thought* de William Chase Green (Harvard, 1944). Le chapitre XI comprend une analyse solide du poids du fatalisme dans différentes formes et différentes époques de la pensée grecque.

43. *Principium Sapientiae : A Study of the Origins of Greek Philosophical Thought* de F. M. Cornford (Cambridge, 1952), p. 73.

ainsi dire, dans les failles de malentendu laissées par les oracles, ou dans un espace nécessaire rendu cohérent et logique par la divination. C'est là un édifice psychologique et syntaxique incroyablement compliqué. Mais peut-être le mieux adapté que nous ayons au grain des choses.

Le stoïcisme en découle avec sa volonté d'enjouement face à l'inconnu, face à l'inhumain. Quiconque s'est essayé à traduire certains passages clés d'Eschyle et d'Héraclite sait bien que l'idiome où la liberté se meurt au sein de l'inévitable, où choix et nécessité s'entrecroisent, ne se rend que de façon approximative dans une autre langue. La version de Cicéron dans *De divinatione* et *De fato* a déjà perdu le paradoxe nerveux de l'original grec. C'est sans doute Yeats qui en est le plus près dans « Lapis Lazuli » :

*They know that Hamlet and Lear are gay ;
Gaiety transfiguring all that dread.*

Il est indéniable que le christianisme des origines doit beaucoup au fait d'avoir été plongé dans un climat d'expectative dominé par l'eschatologie et la peur de l'apocalypse. On peut dire que les fantômes de l'an mille n'ont épargné le Bassin méditerranéen et le Proche-Orient nulle part et à aucun niveau. Virgile, dans le célèbre message de la Quatrième Eglogue semble avoir exprimé une vérité affective reconnue de tous :

*ultima Cumaei venit iam carminis aetas ;
magnus ab integro saeculorum nascitur ordo.
iam redit et Virgo, redeunt Saturnia regna ;
iam nova progenies caelo demittitur alto.*

(Il s'avance enfin, le dernier âge prédit par la Sibylle : je vois éclore un grand ordre de siècles renaissants. Déjà la vierge Astrée revient sur la terre, et avec elle le règne de Saturne ; déjà descend des cieux une nouvelle race de mortels.)

« Je vois éclore un grand ordre de siècles renaissants » ; grâce à la résurrection du dieu, grâce au feu purificateur, à travers l'initiation de l'individu aux mystères de la vie éternelle. Dans quelle mesure ces attentes étaient-elles littérales ? De quel poids pesaient-elles sur le comportement social ? On a des aperçus sur les visions de certaines sectes extrémistes, sur des retraites d'un monde à deux doigts de la fin, sur les préparatifs en vue de l'heure fatidique de communautés zélotes et d'adeptes du culte de Mithra. Pour nombre de Juifs et de Juifs convertis au christianisme, la destruction du temple de Jérusalem est une charnière de l'histoire. Mais dès le départ ou presque, et surtout dans le Quatrième Evangile et la Révélation, une eschatologie symbolique recouvre les motivations psychologiques et historiques. On ne peut s'imaginer comment le sens du temps, les érammaires de l'expression temporelle ont peut-être subi,

chez les premiers chrétiens et les initiés aux religions à mystères, des métamorphoses instantanées ou radicales. Certains témoignages tendent à prouver que, pour un temps du moins, on considéra la venue du Christ comme imminente, comme un événement inclus dans le temps mais qui en marquait la fin. Comme le soleil persistait à se lever, on se rabatit sur le millénaire, sur la quête numérologique et cryptographique de la date de son retour. Peu à peu, ce sentiment d'un futur de spéculation, mais cependant exact, se transforma, au moins pour la tradition orthodoxe, en un passé. Le Sauer était déjà revenu, et chaque sacrement reprenait ce passé et le changeait en présent. De nos jours, les historiens du Christ les plus avertis ne peuvent guère qu'énoncer ce paradoxe : « Ainsi, il semble qu'on doive admettre que, pour l'Eglise primitive, la venue du Christ se plaçait à la fois dans le présent et dans le futur, simultanément⁴⁶. » La superposition exacte de cette dualité ne se pliait à aucune syntaxe connue. Le fait, pour concret et terrifiant qu'on l'ait tenu, « n'a rien à voir avec notre évaluation du temps ». Le mystère de la Transsubstantiation, revécu dans chaque messe, obéit à une logique des temps qui lui est propre. Il incarne littéralement, selon Dodd « une venue du Christ qui est, tout en un, passé, présent et futur⁴⁷ ».

Ces antinomies suprêmes et ces mises en sommeil de la grammataire habituelle des temps ne sont jamais absentes du fondamentalisme et du millénarisme à travers toute l'histoire occidentale. A de multiples reprises, assemblées secrètes, illuminés, communautés messianiques ont proclamé l'imminence de la fin du temps et se sont efforcés d'agir en conséquence. Les *paniques de l'an mille*⁴⁸ sont étudiées par Henri Focillon, les visionnaires adamistes de la fin du Moyen Age, les sujets de la Cinquième Monarchie dans l'Angleterre du XVII^e siècle, les « Eglises du Jugement » qui envahissent aujourd'hui la Californie du Sud secrètent une même langue. Demain sera le dernier des jours. La promesse de la Révélation est à portée de la main : « Il n'y aura plus de temps. » Il serait passionnant pour la socio-linguistique de déterminer dans quelle mesure ces convictions remodelent les habitudes linguistiques. Mais les documents sont quasi inexistantes. L'histoire des sectes vision-

46. *The Coming of Christ* de C.H. Dodd (Cambridge, 1951), p. 8.

47. *Ibid.* Consulter également « Zeit und Raum im Denken des Urchristentums » d'Ernst von Dobschütz (*Journal of Biblical Literature*, XI, 1922) et deux articles importants de Henri-Charles Puech, « La Gnose et le temps » (*Erano-Jahrbuch*, XX, 1951) et « Temps, histoire et mythe dans le christianisme des premiers siècles » (*Proceedings of the VIIIth Congress for the History of Religion*, Amsterdam, 1951). Une analyse, riche mais par trop condensée, des doctrines chrétiennes primitives du temps et du futur selon saint Irénée en particulier et en tenant compte de l'influence de celui-ci sur saint Augustin figure dans *Le Mythe de l'éternel retour : archétypes et répétition* de Mircea Eliade (Paris, 1949).

48. En français dans le texte. (N. du T.)

naires s'établit surtout à partir des jugements partisans de ceux qui ont causé leur perte. Il ne subsiste guère que quelques indices, pourtant fascinants. Il paraîtrait qu'en Russie, les Vieux Croiyants, attirés par le martyre et l'accession immédiate au royaume de Dieu n'utilisaient le futur qu'avec parcimonie, ou pas du tout⁴⁹.

On a beaucoup écrit sur l'aspect linéaire et la durée infinie du temps perçu introduits par les physiques de Galilée et de Newton⁵⁰. Les scrupules religieux de Newton l'empêchaient de dégager les conséquences temporelles qu'impliquait visiblement sa théorie du mouvement des planètes. Mais ses successeurs, Buffon en particulier, envisageaient sereinement les énormes tranches de temps qu'autorisait, qu'exigeait même un modèle mécaniste et évolutionniste de la terre et du système solaire. Un sentiment d'espace illimité parcourt les sciences de la nature à la fin du XVIII^e siècle et au XVIII^e, l'assurance qu'on dispose de suffisamment de temps et d'univers assez nombreux pour que les imaginations les plus ambiguës puissent respirer librement. On n'est plus prisonniers de mondes cristallins et concentriques comme chez Kepler, on ne cède plus au vertige du vide comme chez Pascal ; la nouvelle cosmographie se définit par une logique de l'enchaînement à l'infini. On en distingue la note revigorante dès 1686, dans la poésie des espaces sans bornes et d'une éternité en ordre, dans le discours de Fontenelle *Sur la pluralité des mondes*. Les spéculations de Kant sur l'astronomie, consignées dans *Allgemeine Naturgeschichte und Theorie des Himmels* aux alentours de 1750, conjuguent un déterminisme d'origine divine et la promesse d'un futur sans frontières : « L'infini du temps, son enchaînement dans le futur, qui n'épuise pas l'Éternité, animent dans sa totalité l'Espace où Dieu est présent et y introduiront peu à peu l'ordre conforme à l'excellence de son plan. » Dans un système de coordonnées newtoniennes et kantien-nes, le temps et le nombre infini dérivent par nécessité de la présence du créateur : le mot « présence » — et plus encore *Gegenwart* — opèrent la fusion de l'éternité temporelle et spatiale. Qu'on restreigne le temps et, Newton l'a bien vu, il faut limiter la force des lois de la nature et l'omnipotence initiale de Dieu.

Pourtant, prise au pied de la lettre, la croyance en « l'infini du temps, son enchaînement dans le futur, qui n'épuise pas l'éternité », n'a été qu'éphémère. Pour quelques esprits curieux au moins, elle ne pouvait se maintenir intacte après la publication, en 1824, des *Réflexions sur la puissance motrice du feu et les moyens*

49. C'est au professeur James Billington de Princeton que je dois ce détail frappant signalé au cours d'une communication privée.

50. Cf. *La Révolution astronomique* de A. Koyré (Paris, 1961) et *Études newtoniennes* (Paris, 1968). On trouvera une vue d'ensemble dans *The Discovery of Time* de Stephen Toumin et June Goodfield (New York, 1965).

propres à la développer. S'y trouvaient formulés les préliminaires du principe d'entropie auxquels le *Mémoire* de Clapeyron allait, en 1834, apporter plus de rigueur mathématique. Voilà qu'on exposait, non sur le mode de la spéculation apocalyptique ou de l'hypothèse métaphorique, mais avec l'aisance quasi instinctive de la déduction algébrique et mécanique, la première d'une série de théories apparues sur le caractère irréversible du courant d'énergie. La flèche du temps est orientée. L'univers est en fait gouverné par des processus thermodynamiques qui tendent vers l'équilibre et, par conséquent, l'inertie. Au-delà du point zéro et de l'arrêt de la production d'énergie grâce au mouvement des particules, il n'est plus de « temps ». A partir d'un éventail statistique suffisamment large, on peut démontrer que la grammaire du futur est finie, que l'entropie atteint une cote maximale à laquelle le futur s'arrête. Même s'il n'est rien d'autre qu'un paradigme statistique idéal, qui ne s'applique que quand entre en jeu la nature discontinue de la matière à l'échelle microscopique, le principe de Clausius et Carnot est le résultat d'un extraordinaire bond en avant de l'esprit humain. Pour concevoir et calculer l'arrêt des échanges d'énergie dans son propre cosmos, le cerveau doit faire appel à ses centres les plus subtils et les plus fièrement abstraits. Peu de textes font plus que le traité de Carnot, en dépit de son aridité technique, pour illustrer la dignité unique de la pensée humaine et les risques qu'elle encourt.

Quelle a été l'influence de la seconde loi de la thermodynamique sur la sensibilité et le langage ?

Il est malaisé de cerner « l'histoire interne » du concept d'entropie et de ses rapports avec la conscience philosophique et linguistique contemporaine⁵¹. *Account of Carnot's Theory*, publié en 1849

51. Il n'existe pas d'histoire valable des conséquences philosophiques et psychologiques du principe d'entropie. *Die Königin der Welt und ihre Schattten* de F. Auerbach (Tena, 1909) et *La Dégénération de l'énergie* de F. Brunhes (Paris, 1909) sont deux ouvrages importants de vulgarisation du concept de dégradation universelle de la chaleur. *The Direction of Time* de Hans Reichenbach (University of California Press, 1956) fait preuve d'intuitions saisissantes de la logique de l'entropie. Le second volume de *A History of European Thought in the Nineteenth Century* de J.T. Meiz (Edinburgh et Londres, 1927) demeure utile en ce qui concerne le contexte historique de la théorie de la thermodynamique. On trouve une vue d'ensemble et un résumé des aspects cosmologiques de la seconde loi dans *The Conflict between Atomism and Conservation Theory 1644-1860* de Wilson L. Scott (Londres et New York, 1970) et dans « The History of Science and the Second Law of Thermodynamics » de F.O. Koenig in *Men and Moments in the History of Science*, éd. H.M. Evans (Seattle, 1959). La formulation la plus complète et la plus rigoureuse de la loi de Clausius-Carnot et de ses conséquences mécaniques demeure *Principles of General Thermodynamics* de G.N. Hatsopoulos et J.H. Keenan (New York, 1965). On peut légitimement se demander si les transformations d'énergie auront une fin ou si, comme le soutenait Boltzmann, nous habitons un univers de « temps distincts » séparés par d'immenses espaces. Des hypothèses récentes en astrophysique, et le principe de Planck d'après lequel l'évolution d'un système quelconque peut se ramener à une augmentation de l'entropie pourvu qu'on l'incorpore à un système plus vaste et assez large, tendraient à prouver que

par W. Thomson (Lord Kelvin) a largement contribué à répandre l'analyse de l'irréversibilité.

Mais c'est à un article de Clausius paru dans *Annalen der Physik und Chemie* de 1865 qu'on est redevable du terme d'« entropie » et de l'application de l'idée de dégradation de la chaleur à l'ensemble de l'univers. C'est dans cet article qu'on relève la célèbre phrase : « *Die Entropie der Welt strebt einem Maximum zu* ». Il n'est pas prouvé que la généralisation cosmique de la seconde loi soit mathématiquement ou empiriquement valide. Le démenti que Boltzmann apporte à Clausius, dans son ouvrage sur la théorie des gaz, a lui aussi été réfuté. Mais il n'est que de se souvenir avec quelle véhémence Engels rejette l'entropie et comment les manuels soviétiques de thermodynamique nient le concept de dégradation universelle de la chaleur pour comprendre que des questions politiques et philosophiques de la plus haute importance entrent en jeu.

Je m'en tiendrai à des choses plus précises. La notion d'une mort thermique de l'univers, du nôtre tout au moins, a-t-elle affecté la coloration psychologique du temps futur et les conventions linguistiques qui en régissent l'emploi ? Après Carnot et Clausius, les futurs du parler occidental sont-ils fermés « en cul-de-sac » ? Le bon sens n'est qu'à demi convaincant quand il rétorque que les immensités reculées du temps dont se préoccupent les théories de l'entropie ne sauraient opprimer une imagination saine, que les grandeurs et les généralités statistiques de cet ordre ne sont pas ressenties concrètement. Des représentations eschatologiques tout aussi éloignées et abstraites ont, en fait, à une étape antérieure de l'histoire, exercé une influence sur certains schémas affectifs et linguistiques. Il est des humeurs où l'immensité floue se fait tracassière. Je me rappelle le choc intérieur inexplicable que provoqua en moi, lorsque j'étais enfant, la révélation qu'en accord avec les lois de la thermodynamique, le soleil ne pouvait manquer, dans le futur, d'anéantir les planètes d'alentour et, du même coup, les œuvres de Shakespeare, Newton et Beethoven. Comme dans la parabole de Canetti, tout le problème est dans la netteté de la perception. Des événements situés à un milliard d'années se laissent parfaitement conceptualiser par le calcul mathématique et le langage, mais échappent à l'appréhension par images, aux analogies fondées sur les sens. Et quand il s'agit de dix millions d'années, d'un demi-million, de cinq générations ? La teneur de l'impression reçue,

l'ensemble disparaîtra même si certaines parties voient se réduire l'entropie. « Bien que ce principe produise la désagréable conséquence que notre univers s'anéantira et n'offrira plus de possibilités de vie aux organismes vivants, il imprime au moins au temps une certaine direction : le temps positif est en direction d'une entropie accrue » (Reichenbach, *op. cit.*, p. 54).

l'accrochage, varient avec les cultures et le niveau professionnel. Les durées gigantesques ont des résonances tout autres dans la conscience d'un astrophysicien ou d'un géologue et dans celle d'un courtier d'assurances. Les horizons temporels de la civilisation maya semblent l'avoir emporté de loin, et par un étirement délibéré, sur ceux des autres cultures d'Amérique centrale. L'indoeuropéen et l'arithmétique de l'Inde ancienne accusent un attrait tout particulier pour les séries numériques et les projections du temps étendues à l'infini⁵². Pourtant, quel que soit le niveau de diversité individuelle et culturelle, il existe un point dans le temps, des coordonnées de mort thermique, où la menace d'entropie maximale ne peut que se charger de réalité pour la conscience collective. Il faudra bien que les futurs verbaux évoluent ou adoptent un masque stylisé et propitiatoire d'artifice, comme ils auraient peut-être dû le faire dès après Carnot. Quand ils se savent condamnés, les humains trouvent sans doute des euphémismes idiomatiques complexes pour meubler toute espèce de discours sur « le jour qui suivra demain ». D'un point de vue psycho- et socio-linguistique, tout comme dans les perspectives de l'histoire de la culture, il serait intéressant d'en savoir plus sur le point où sombre l'imagination future des civilisations et des époques différentes. C'est plus qu'un bon mot quand Lévi-Strauss baptise la science de l'homme *entropologie*⁵³.

Même des exemples aussi schématiques devraient suggérer que les formes qu'adopte le temps sont enracinées dans la grammaire. L'emploi de modes grammaticaux qui conditionnent l'induction « s'effectue grâce au langage et n'est attribuable à rien qui soit inévitable ou immuable dans la nature de l'intelligence humaine⁵⁴ ». Le ressort tendu de la cause et de l'effet, de l'hypothèse tournée vers l'avant, de la justification par la répétition, indispensable à la

52. Voir *Number Words and Number Symbols* de Karl Menninger (Cambridge, Mass., et Londres, 1969), pp. 102-103 et 135-138.

53. On s'est trouvé récemment face à des rencontres passionnantes entre entropie et langage, ou, plus exactement entre thermodynamique et théorie de l'information. L'idée qu'on peut considérer l'information comme « entropie négative » apparaît pour la première fois dans les recherches de Leo Szilard et Norbert Wiener. Elle a été ensuite développée, en particulier par Léon Brillouin in *Science and Information Theory* (New York, 1962) et *Scientific Uncertainty and Information* (New York, 1964). Il est significatif qu'on ait essayé de réfuter le célèbre paradoxe de Maxwell, ou diminution de l'entropie qui se manifeste en dehors de tout apport visible de travail, en traitant l'information ou le savoir comme des variétés d'énergie. Mais l'opération est difficile à comprendre, plus encore à mesurer. Le concept d'Einstein de la transformation de la masse en énergie est une chose ; la transformation analogue du savoir ou « éléments d'information » en énergie en est une autre.

54. *Fact, Fiction and Forecasts* de Nelson Goodman (Londres, 1954), p. 96. Cf. La critique de Goodman par S.F. Barker et P. Achinstein « On the New Riddle of Induction » (*Philosophical Review*, LXIX, 1960) et la réponse de Goodman dans « Positively and Pictures » (*The Philosophy of Science*, éd. P.H. Niddich, Oxford, 1968).

démarche prévisible de l'affectivité ne peut être isolé de la trame du langage, d'une syntaxe du monde tel qu'il est « décrit et anticipé par les mots⁵⁵ ». Pour une fois, les poètes, les tenants de la logique formelle et le bon sens sont d'accord.

Les difficultés se manifestent quand on cherche à savoir si la pratique réelle du langage détermine les schémas temporels sous-jacents ou bien les reflète, et en tout cas, dans quelle mesure. Les logiciens comme Nelson Goodman ont-ils raison de supposer que toutes les langues matérialisent le temps de la même façon ou, plus exactement, que toute langue naturelle peut se prêter à n'importe quelle temporalité ? Les témoignages, au contraire, vont-ils dans le sens de l'image, élaborée après 1860 par l'ethnolinguiste et orientaliste Friedrich Max Mueller, de « philosophies fossiles et de psychologies du temps ensevelies dans leurs grammaires respectives » ? L'histoire a-t-elle une chronologie assez vaste pour enregistrer, à des niveaux plus profonds que celui de la mode au niveau des idiommes, les modifications réelles et significatives du sens du temps chez l'homme ?

Les études empiriques, bien peu nombreuses à vrai dire, ont porté sur l'hébreu de la Bible et le grec classique. *Die Hebräischen Synonyma der Zeir und Ewigkeit genetisch und sprachvergleichend dargestellt* (1871) de C. von Orelli marque le premier essai méthodique de lier les possibilités et les contraintes grammaticales au développement de concepts ontologiques primaires comme le temps et l'éternité. On savait depuis longtemps que le cadre indo-germanique d'une temporalité à trois épaisseurs, passé, présent, futur, n'avait pas de contrepartie dans les conventions de temps propres aux langues sémitiques. En hébreu, le verbe considère l'action comme incomplète ou achevée. Même le grec archaïque possède des formes verbales précises, aux nuances subtiles pour rendre l'écoulement linéaire du temps entre le passé et le futur. De telles modalités ne se sont pas développées en hébreu. Dans les langues indoeuropéennes « on envisage la plupart du temps le futur comme placé devant soi, tandis qu'en hébreu l'expression du futur place les événements après soi⁵⁶. Mais alors, dans quel rapport sont ces oppositions avec la morphologie et l'évolution contrastées des pen-

55. Goodman, *op. cit.*, p. 117. Cf. *Time, Change and Contradiction* où G. H. von Wright analyse des « grammaires du temps » possibles.

56. *Hebrew Thought Compared with Greek* de Thorlief Boman (Londres, 1960), p. 51. La façon dont Boman analyse des textes pris séparément et des étymologies est du plus haut intérêt, mais ses thèses sont d'une grande naïveté anthropologique et herméneutique. L'hypothèse qu'on peut « traduire » dans sa propre sémantique celle de l'hébreu de la Bible ou du grec, l'affirmation que « les particularités d'une nation ou d'une famille de nations, d'une race, s'expriment au travers de leur langue » sont loin d'être acquises. C'est précisément ce qu'il faudrait démontrer. Voir également l'analyse des « temporalités » hébraïques dans *The Fulness of Time* de J. Marsh (Londres, 1952).

sées grecque et hébraïque, avec le code historique de la Bible et celui d'Herodote ? La convention qui veut que les faits parlés soient strictement contemporains de la présence pleine du locuteur, convention essentielle aux doctrines hébraïques et chrétiennes de la révélation, Kierkegaard l'a bien senti, est-elle le point de départ ou la conséquence de formes grammaticales ?

Personne n'en sait rien car, une fois de plus, on tourne en rond. La structure linguistique charpente et semble organiser la conception dominante et la position philosophique, mais c'est par l'intermédiaire du texte philosophique ou rituel qu'on dégage la base grammaticale. Si, dans les langues sémitiques, « la notion de retour coïncide avec celle de durée⁵⁷ » qu'est-ce qui est d'abord apparu : la règle lexicale et grammaticale, ou l'image mentale, dont la source la plus vraisemblable serait la spéculation sur l'orbite des astres ?

Il est banal, mais cependant nécessaire, de souligner le va-et-vient mutuel entre grammaire et concept, entre formes linguistiques et poids de la culture. Les sillons touffus où s'entrecroisent le possible et la restriction, des potentiels ramifiés mais non infinis d'actualisation, préparent, selon des voies qu'on peut tout juste concevoir schématiquement, ce tout complexe que sont grammaire et système de référence symbolique. Il est probable que le jeu dialectique est constant entre les « espaces » linguistiques et les courbes de pensée et d'affectivité qui s'y inscrivent et entre ces courbes et la découverte ou le quadrillage de nouveaux espaces. La syntaxe de l'hébreu façonne les tautologies suprêmes contenues dans l'axiome d'un Dieu sans mesure, impossible à concevoir, et pourtant omniprésent, et est en retour modelée par elles. La gamme des temps verbaux du grec provoque la qualité de déterminisme historique de Thucydide en même temps qu'elle s'y déploie. Le mécanisme se ramène à un jeu réciproque de déclenchement et de concrétisation. S'il faut en croire la biologie contemporaine, le même type de réciprocité a présidé aux origines du langage et à la croissance du cortex qui est à la fois réflexe et extension des capacités d'action. La condition préalable et la conséquence sont des aspects d'un même spectre continu. « Il est impossible de ne pas supprimer, écrit Jacques Monod, qu'entre l'évolution privilégiée du système nerveux central de l'Homme et celle de la performance unique qui le caractérise, il n'y ait pas eu un couplage très étroit qui aurait fait du langage non seulement le produit, mais l'une des conditions initiales de cette évolution⁵⁸. » J'aimerais souligner combien cette

57. Boman, *op. cit.*, p. 136.

58. Jacques Monod, *Le Hasard et la Nécessité : essai sur la philosophie naturelle de la biologie moderne* (Paris, 1970), p. 145. Toute cette partie est utile à la compréhension du modèle de « réciprocité structurante ».

évolution et le fait de disposer du futur se conditionnent l'un l'autre.

Quels que soient les codes proto- ou métalinguistiques d'autres espèces, je suis prêt à soutenir que l'homme est le seul à avoir élaboré une grammaire du futur. Les primates se servent d'outils rudimentaires mais on ne les a jamais vus les remettre pour des utilisations futures. A un niveau très profond cette grammaire a présidé au développement de l'homme qu'on peut définir comme un mammifère qui emploie le futur du verbe être. Lui seul, comme l'écrivit Paul Celan dans *Atemwende*, jette ses filets dans « les fleuves qui coulent au nord du futur ». L'évolution syntaxique est prise aux fibres de la conscience historique. Les « artifices axiomatiques » de l'hypothèse orientée vers le futur et de l'anticipation sont beaucoup plus qu'une conquête restreinte de la conscience. J'y vois, quant à moi, une condition de survie essentielle. La jouissance de concepts et de paroles qui concrétisent le futur est aussi indispensable à la conservation et à l'évolution de notre qualité d'humain que le sont les rêves à l'économie du cerveau. Coupée du futur, la raison s'étiolerait. C'est là la condition des prophètes maudits de l'*Enfer* (X) :

*Però comprendere puoi che tutta morta
fia nostra conoscenza da quel punto,
che del futuro fia chiusa la porta.*

Fermez la porte du futur, et toute perception, toute science retombe inerte.

Il n'y aurait pas d'histoire individuelle ou sociale, telle que nous la connaissons, en dehors des sources de vie toujours renouvelées des propositions au futur. Elles composent ce qu'Ibsen appelait « mensonge de vie », la dynamique touffue d'anticipation, de volonté, d'illusion berceuse qui commande notre survie psychique et, pourquoï pas, biologique. L'individu et le groupe peuvent tomber en proie aux spasmes du désespoir, céder à l'appel du « jamais » et du grand repos dernier qui harcèle Freud dans *Au-delà du principe du plaisir*. Le suicide est un choix toujours possible, aussi bien que les projets de mort collective par la violence expiatoire ou le refus des enfants. Mais ces tentations nihilistes ne se manifestent que par à-coups et demeurent, d'un point de vue statique, rares. Le tissu linguistique que nous occupons, les conventions de progression enracinées dans notre syntaxe garantissent une résistance tenace, parfois involontaire. Qu'on se noie et le discours de l'espoir, toujours à fleur d'esprit, vous renvoie à la surface. S'il n'en était pas ainsi, si notre système de temps verbaux était plus fragile, plus impénétrable, philosophiquement moins solide à son extrémité libre, nous pourrions bien ne pas durer. Grâce à des habitudes partagées de futur structuré, l'individu oublié, il

« échappe » littéralement à la certitude et à l'absolu de sa propre mort. Par un recours consistant à une logique des temps et à une échelle du temps qui dépassent l'individu, chacun de nous s'identifie, même sur le mode abstrait, à la survie de l'espèce.

Des psycho-sociologues comme Robert Lifton dans *Revolutionary Immortality* (1968) et des philosophes comme Adorno et Ernst Bloch se sont penchés sur les conséquences collectives et historiques de la notion de futur. Le pouvoir de récupération après un désastre circonscrit ou étendu, la résolution de « continuer l'histoire » alors qu'elle est surtout faite de déceptions et de terreur, semblent avoir pour point de départ les centres de la conscience où s'imagine l'avenir, où l'extrapolation se double d'un renouvellement du modèle. Il est probable que les animaux se reproduisent au sein d'un présent constant. Pas plus que la multiplication d'organismes moléculaires, la conception et le maintien en vie d'une progéniture ne supposent en soi l'idée d'un futur. L'élan des aspirations humaines ou, pour reprendre les termes d'Ernst Bloch « das Prinzip Hoffnung », se rattache aux réflexes teintés de probabilité et d'utopie dont tout homme fait preuve chaque fois qu'il exprime un espoir, un désir, une angoisse même. On avance dans les sillons que creuse le discours sur demain matin ou le prochain millénaire. C'est seulement parce qu'on dispose d'une grammaire appropriée — grammaire qui structure la perception de l'évolution et que l'évolution elle-même a sans doute élaborée — qu'on peut saisir la définition que donna Nietzsche de l'homme comme « animal non encore déterminé, non encore totalement posé » (*ein noch nicht festgestelltes Tier*).

J'espère montrer plus loin comment la faculté qu'a le langage d'avancer des propositions quant au futur et de définir à leur intention des « espaces » logiquement grammaticaux, entre dans une catégorie plus vaste. Les temps futurs sont un exemple, parmi les plus probants sans doute, d'un ensemble plus général du non-fait et de l'anti-fait. Ils relèvent du génie linguistique de l'artifice et illustrent l'apanage qu'a le verbe de dépasser « les faits tels qu'ils sont ».

Nos langues structurent le temps, la syntaxe du passé, du présent et du futur et sont, d'un même mouvement, structurées par ceux-ci. En enfer, c'est-à-dire dans une grammaire privée de futur, « nous entendons les verbes tuer le temps ». (Le commentaire aigu de Mandelstam sur Dante et sur la forme linguistique est chargé des miasmes de sa propre asphyxie, dans un régime de terreur d'où demain est absent). Mais « en d'autres temps », ce n'est qu'avec l'aide du langage, et peut-être de la musique, que l'homme se libère du temps, qu'il domine pendant un instant la présence et l'épaisseur de sa pauvre petite mort.

3

Un langage a des composantes physiques et d'autres mentales. Sa grammaire se fonde sur le temps et semble aussi créer et organiser notre expérience du temps. Il existe une troisième opposition binaire entre privé et public. Elle vaut d'être analysée de près car le problème de la traduction s'y pose avec le plus de vigueur. Comment le langage, défini dans ses effets comme un code d'échanges communs, peut-il être considéré comme privé ? Dans quelle mesure l'expression verbale, le champ sémiotique où se meut l'individu constituent-ils un idiole ou idiolecte ? Où cet « usage privé » individuel se place-t-il par rapport à l'immense « usage privé dans le contexte » de la langue d'une collectivité ou d'une nation ? La logique moderne et la philosophie de la linguistique se sont attaquées à maintes reprises au paradoxe que représenterait l'existence d'un langage privé. Il est possible qu'une confusion entre « idiolecte » et « usage privé » ait faussé tout le débat. Ou encore que seule une lecture serrée de traductions prises individuellement, surtout en poésie, permette d'isoler et de rendre concrets les éléments privés contenus dans le discours public. Il faut commencer par résumer l'état de la question.

De nos jours, quand on parle de « langage privé » on se réfère, presque inévitablement à l'analyse qu'en fait Wittgenstein dans les *Investigations philosophiques*. Les textes clés se trouvent dans les sections 203 à 315 et on doit prêter un intérêt tout particulier aux sections 206-207, 243-244, 256 et 258-259. Ajouté au compte rendu que N. Malcolm fait de l'ouvrage dans la *Philosophical Review* (LXIII, 1954) tout ceci a donné lieu à un foisonnement d'articles souvent obscurs⁵⁹. Il est évident que certains aspects de la discussion échappent à quiconque n'est pas versé dans le côté technique de la philosophie moderne. Cependant, tous ces textes donnent l'impression de conduire à une impasse, on a la sensation qu'une question essentielle à l'ensemble de la philosophie et à la théorie du langage s'est trouvée injustement réduite et peut-être embrouillée. Cela tient en partie au jargon de mandarin, au fait que les logiciens sont plus disposés à se préoccuper de leurs articles et de leurs règlements de comptes respectifs que de problèmes précis. Mais il est vraisemblable que la faute en revient à la façon dont Wittgen-

stein aborde le débat sur le langage privé. « Il semble impossible de dire en toute assurance ce que représenterait aux yeux de Wittgenstein le débat sur le langage privé ou ce qu'il prouverait », fait remarquer un logicien⁶⁰. « On ne sait trop à quoi doit aboutir le débat sur le langage privé, ni quels en sont les hypothèses ou le raisonnement », conclut un autre⁶¹.

L'opacité dont fait preuve Wittgenstein quand il aborde certaines articulations essentielles de la discussion pourrait bien être intentionnelle. Comme c'est fréquemment le cas dans les *Investigations philosophiques*, son propos est l'expression sans concession des difficultés, le déclenchement d'un malaise heuristique plus que l'apport de réponses systématiques. De plus, et cela encore lui est habituel, il paraît attirer l'attention sur un problème spécifique alors qu'il est en train d'esquisser les contours d'une analyse philosophique plus vaste et moins nettement circonscrite. Les vues qu'il exprime sur les langages privés sont là pour susciter une mise en question plus étendue des sensations et des mots qui les désignent (« douleur » en particulier⁶²). Elles sont également liées à l'ambition qu'a eue de tout temps Wittgenstein de distinguer les formes d'énoncés empiriques, analytiques et grammaticales, et à tout un ensemble de controverses entre les conceptions phénoménalistes et behavioristes du discours et de l'action. C'est aller un peu loin que d'affirmer qu'il « n'essayerait pas de prouver quoi que ce soit quant au langage, mais s'intéressait aux phénomènes mentaux et aux sensations⁶³ ». Dans son esprit tout cela ne faisait qu'un. Mais on peut soutenir en toute impartialité que le centre d'intérêt n'est pas toujours annoncé, et que les rapports entre le problème du langage privé, au sens étroit, et les inférences épistémologiques et psychologiques sont parfois ambigus.

Sans entrer dans le détail, Wittgenstein définit ainsi les critères d'un langage privé : il doit être utilisé par une seule personne, n'être intelligible que pour elle et décrire ses expériences intérieures. Il montre ensuite, ou plutôt suggère, comment on pourrait prouver qu'un tel « langage » n'a de possibilité ni logique ni pratique. Son analyse est à la fois morcelée et, comme souvent dans les œuvres de la maturité, infiniment délicate. Elle repose sur la conviction

60. « Memory and the Private Language Argument » de Michael A.G. Stocker (*Philosophical Quarterly*, XVI, 1966).

61. « Symposium on the Private Language Argument » de J.F. Thomson in *Knowledge and Experience*, éd. C.D. Rollins (University of Pittsburgh Press, 1964), p. 119.

62. Cf. « Wittgensteins Untersuchungen des Wortes, "Schmerz" » de P. von Morstein (*Archiv für Philosophie*, XIII, 1964) et « Wittgenstein's Kind of Behaviourism ? » de L.C. Halborow (*Philosophical Quarterly*, XVII, 1967).

63. Cf. « Symposium on the Private Language Argument » de V.C. Chappell

59. K.T. Fann donne une bibliographie détaillée dans *Wittgenstein's Conception of Philosophy* (Oxford, 1969). La plupart des articles ont pour origine directe « Can There Be a Private Language ? » de A.J. Ayer et la réponse qu'apporte R. Rhees sous le même titre (tous deux in *Proceedings of the Aristotelian Society*, suppl. vol. XXVIII, 1954). Bon nombre des articles les plus importants ont été repris dans *Wittgenstein and the Problem of Other Minds*, éd. H. Morrick (New York, 1967) et *The Private Language Argument*, éd. O.K. Jones (New York, 1969). *Can There Be a Private Language* de Warren B. Smerud (La Haye, 1970) résume l'ensemble du problème.

que le langage est une fonction sociale qui dépend de la correction éventuelle par un tiers et qu'il ne peut y avoir de contrôle objectif des erreurs de mémoire dans un langage strictement phénoménal (aussi bizarre un tel langage puisse-t-il être). Le manquement d'une langue est celui d'un système de règles. Celles-ci doivent être cohérentes pour que les propositions qu'elles organisent aient un sens. Si, de soi-même on s'arrête sur une règle, on ne peut se rendre compte si on l'a bien observée ou si l'on pense l'avoir fait. Etant donné le caractère imparfait de la mémoire, un ermite ne saurait dire si les règles qui ont cours aujourd'hui sont les mêmes qu'hier. Il faut un groupe de sujets parlants pour définir des normes d'usage correct. Signification et vérification publique sont des aspects réciproques d'une parole authentique.

La description d'expériences intérieures — c'est là le cœur de l'analyse de Wittgenstein — est en fait un phénomène social. Son sens est conditionné par un réseau d'identifications et de réactions de la part de ceux à qui elle est présentée. Wittgenstein souligne que tout signe qui a une fonction ne peut être associé tout de go à une sensation personnelle. Dans le langage on ne peut dissocier utilité et intelligibilité partagée. « Quelqu'un qui décrit-avec-un-mot sur le mode privé n'est pas du tout quelqu'un-qui-décrit-avec-un mot. Quelqu'un qui décrit avec un mot sur le mode privé n'est pas une possibilité logique⁶⁴ ». En dépit des apparences, soutient Wittgenstein, un mot comme « douleur » ne peut pas décrire « une représentation intime ». Celle-ci, dont le statut est à tout le moins sujet à caution, ne peut être rapportée dans un langage public. Mais une proposition linguistique n'a de signification que dans la mesure où elle peut être vérifiée et la vérification est nécessairement sociale. C'est pourquoi le langage doit être public⁶⁵. La signification est, en fait, un processus, la conséquence de l'échange, la correction, la réciprocité. Pour que le langage fonctionne « il faut quelque chose qui ressemble à une organisation dans laquelle des personnes distinctes jouent, pourrait-on dire, des rôles différents... Le langage est ce qui se parle⁶⁶ ». C'est aussi ce qui se traduit.

La démonstration de Wittgenstein, à laquelle Malcolm a donné plus de mordant et de suite logique que n'en ambitionnait l'original, a été disséquée et critiquée jusque dans les moindres recoins.

64. « Two Arguments Against a Private Language » de Moreland Perkins in *Wittgenstein and the Problem of Other Minds*, éd. H. Morrick, p. 109. Voir aussi « Wittgenstein on Private Language » de N. Garver (*Philosophy and Phenomenological Research*, XX, 1960) d'où se dégage la même conclusion.

65. Cf. *Knowledge and Certainty* de N. Malcolm (New York, 1964) et *Myself and Others : a Study in our Knowledge of Minds* de D. Locke (Oxford, 1968), chapitre V, pour une étude poussée des critères de vérification.

66. « Can There Be a Private Language ? » de R. Rhees (*Proceedings of the Aristotelian Society*), p. 76.

Les thèses de Wittgenstein n'en ressortent pas intactes. Suivant en cela Ayer, plusieurs logiciens ont estimé qu'il fallait tracer une distinction entre le langage pratiqué et compris par une seule personne (le dernier survivant d'une collectivité ou culture linguistique moribonde), et celui qu'une seule personne peut parler et comprendre. Robinson Crusoe pourrait non seulement se fabriquer un langage à lui, mais « pourvu que ce soit un certain type de langage », il pourrait l'employer tout seul⁶⁷. A strictement parler, Wittgenstein n'a fait que démontrer que « si un langage doit permettre de communiquer, un certain nombre au moins d'entités qu'il décrit doivent être du domaine public⁶⁸ ». Ce qu'il dit de la mémoire a été vivement attaqué. On a avancé que le refus du langage privé dans les *Investigations philosophiques* repose sur « une distinction épistémologiquement suspecte entre la valeur respectrice de la mémoire privée et publique ». En dernier ressort, les critères de vérification applicables au discours public ne sont pas plus infaillibles que ceux que Wittgenstein conteste à la parole privée. Une analyse rigoureuse prouve, de plus « qu'il existe au moins quelques cas dans lesquels des critères indépendants permettent d'établir si les règles d'un langage ont été suivies⁶⁹ ». Le raisonnement de Wittgenstein recouvre une réduction à l'absurde, car on peut l'amener à dire qu'aucun langage n'est possible.

La question des « noms de sensations » a aussi donné lieu à un débat serré. Partant de l'image de Moritz Schlick d'un monde perçu sous différentes couleurs selon l'humeur changeante et imprévisible de l'observateur, C.L. Hardin conclut qu'il est des mots qui peuvent réellement « n'être connus que d'un seul individu pourvu qu'il se présente des situations dans lesquelles il est le seul à pouvoir juger si le mot s'applique ou non⁷⁰ ». En ce sens, Wittgenstein n'aurait pas réussi à démontrer l'impossibilité logique d'un langage purement phénoménal. D'autres critiques poussent plus avant. Persuadés que le langage naturel décrit bien des données privées, et qu'une telle description est un élément valide et inévitable de la communication, ils discernent chez Wittgenstein un behaviorisme un peu simpliste. Par ailleurs, ce n'est pas parce qu'un autre ne peut comprendre pleinement « l'expression personnelle d'une sensation » que cette expression est logiquement et causalement impossible. Dans ce qui représente encore la réfutation la plus partiale de tout le système de Wittgenstein, C.W.K. Mundle dans *A Critique of Linguistic Philosophy* (1970) découvre dans les *Investigations*

67. « Private Languages again » de N.P. Tanburn (*Mind*, LXXII, 1963), p. 90.

68. *Ibid.*, p. 98.

69. « Private Languages » de W. Todd (*Philosophical Quarterly*, XII, 1962), p. 216.

70. « Wittgenstein on Private Languages » de C.L. Hardin (*Journal of Philosophy*, LVI, 1959), pp. 519-520.

philosophiques toute une série de confusions. On confond les règles qui gouvernent l'emploi d'un mot avec la façon dont il a été appris et le caractère intime de la référence avec l'incommunicabilité. De temps à autre, relève Mundle, Wittgenstein qualifie de « privé » un langage qui décrit des expériences privées. Ailleurs, il s'agit d'un langage dont le sens n'est connu que de celui qui l'a inventé. « Wittgenstein et ses disciples attribuent tour à tour, et selon ce qui les arrange, des significations différentes à " langage privé ". » Généré par l'obscurité et le pointillisme du raisonnement J.F. Thomson termine ainsi : « 1. On s'accorde à dire que Wittgenstein a beaucoup fait pour l'idée de langage individuel. 2. A y regarder de près, il n'est pas évident qu'il en soit ainsi⁷¹. »

Nul n'est tenu de reprendre cela à son compte. Ce que prouvent les *Investigations philosophiques* et la somme de publications qui a suivi est d'un très vif intérêt pour la poétique et la philosophie du langage. Pourtant, ce qui frappe le non-spécialiste, c'est le côté trompeur d'un modèle aussi uniforme et idéal. Si tant est qu'il existe un langage privé, comment savoir qu'on l'entend ou le lit ? Ou'est-ce qui le distingue, sans que le doute soit permis, d'un langage passé « perdu », de celui que parle, à lui-même ou sous l'emprise du délire, le dernier homme à pratiquer une langue disparue ? Certaines des remarques de Wittgenstein laissent entendre que l'acquisition potentielle par un second individu est un critère suffisant pour définir un langage public. La proposition inverse tient-elle ? Le problème de la mémoire est également troublant. Après une crise d'amnésie, ou retourné à sa solitude après une longue absence, l'ermite peut très bien ne plus voir que du charabia dans les pages de son journal intime. En fait, il se pourrait qu'il ne sache plus les déchiffrer. Cela signifierait-il quoi que ce soit, dans un sens ou l'autre, quant à la valeur du système de signes initial ? Evidemment non. En admettant qu'il décrypte ses notes quotidiennes : qu'est-ce qui prouvera que son décodage est juste ? A l'inverse, cette absence de preuve suffirait-elle à montrer qu'il n'a jamais eu affaire à une langue authentique ? Quand on s'efforce d'évaluer la solidité de la critique que fait Wittgenstein des « représentations intimes », on se rend compte que les obscurités, les à-peu-près de l'argumentation logique tiennent peut-être au refus de distinguer entre « référence » et « signification ». « Ce n'est pas parce qu'un mot a une référence privée qu'il doit avoir une signification privée ; il n'y a pas de raison pour qu'un mot ne décrive pas une représentation intime tout en ayant une signification qu'on puisse établir et vérifier publiquement⁷². » La décision de méconnaître telle distinction remonte aux premiers travaux philosophiques

de Wittgenstein et à ses démêlés avec le système de Frege. Elle expliquerait sans doute certaines énigmes et certaines naïvetés behavioristes du débat sur le langage privé⁷³.

Présente d'un bout à l'autre du raisonnement est l'hypothèse que tout langage « secret » ou personnel inventé par un individu est un parasite de langues antérieures. Aussi ingénieux soit-il, il ne sera jamais qu'une traduction interiorisée de grammaires et de conventions linguistiques publiques. « Se servir du langage " dans l'isolement " est comme jouer au solitaire. Une convention publique établit le nom des cartes et la façon de les disposer, et c'est cette dernière qui permet au joueur de se passer de partenaires. C'est pourquoi, en un sens très profond, les autres prennent part à une partie de solitaire, j'entends ceux qui ont mis au point les règles du jeu⁷⁴. » En est-il fatalement ainsi, ou faut-il examiner de plus près l'hypothèse de « transposition nécessaire » à partir d'une langue existante ? Un problème se pose déjà au niveau de la plus élémentaire plausibilité. Un jeu inconnu auquel se livre une personne totalement isolée est, par définition, une chose dont on ignore tout. Cependant, bien que psychologiquement peu plausible, l'invention d'un jeu semblable, suivi par un observateur caché, qui pourrait bien ne s'apercevoir ni des règles ni de la régularité (car il n'assiste qu'à une seule partie), est logiquement parfaitement concevable. On le verra, il s'agit d'un problème de degré, de la distance qui sépare le phénomène singulier d'une norme précédente de vérification. La cryptographie offre un modèle fruste. L'habitude d'encoder des éléments d'information à l'aide de caractères secrets, transmissibles oralement ou par écrit, est probablement aussi ancienne que la communication entre hommes et a précédé les hiéroglyphes gravés sur la tombe d'un noble à Menet Khufu, aux alentours de 1900 avant Jésus-Christ. On semble avoir déduit du débat sur le langage privé que tous les codes sont basés sur un système linguistique public et peuvent, en conséquence, être déchiffrés, c'est-à-dire compris et assimilés par une personne distincte de celle qui a procédé à l'encodage. Je ne suis pas sûr que cela soit prouvé logiquement, ou même puisse l'être. Mais au niveau des faits, tel paraît être le cas. Si certains textes, comme les manuscrits de la vallée du Sind, les pictogrammes de l'île de Pâques, les glyphes maya, n'ont pas encore été déchiffrés, c'est à cause de circonstances fortuites. Parmi lesquelles les erreurs d'interprétation et la masse insuffisante de documents. Et là encore, on se heurte à des cas limites qui donnent à penser, des énigmes qui font de la contingence une question de

73. Cf. *The Philosophy of Language*, éd. J.R. Searle (Oxford, 1971), pp. 2-3, sur l'importance de la distinction de Frege.

74. *Mauthner's Critique of Language* de Gershon Weiler (Cambridge University Press, 1970), p. 107.

71. J.F. Thomson, *op. cit.*, p. 124.

72. D. Locke, *op. cit.*, p. 99.

degré très ardue. Le manuscrit de Voynich fut découvert à Prague en 1666, date chargée de résonances d'apocalypse. Ses 204 pages renferment un code supposé de vingt-neuf symboles distribués en ce qu'on croit être des unités syllabiques. Le texte offre toutes les apparences d'un système de substitution non alphabétique. Il a, jusqu'à ce jour, déjoué toutes les tentatives d'analyse cryptographique et même le traitement par ordinateur. On ne sait même pas si, comme on l'a cru longtemps, on est en présence d'un rébus du XIII^e siècle ou bien de la fin du XVI^e et du XVII^e siècle⁷⁵. Je me demande s'il ne s'agit pas, en fait, d'un système raffiné de non-sens, d'un assemblage de caractères méthodiques, répétés, régis par des règles strictes, et qui ne veut rien dire. Bien que profondément absurde et exigeant un effort immense, ce genre d'exercice est, au niveau de la logique, tout à fait possible. Mais comment faire la preuve de l'absence de signification, maintenant que l'auteur est mort depuis longtemps ? Et ce manque de preuve constitue-t-il un indice, aussi tenu soit-il, de « langage » privé ? Et que dire des codes « sur bloc à détruire » que les services diplomatiques allemands avaient mis en service autour de 1920 ? Basé sur des clés choisies au hasard et qui ne sont pas reprises, ce système fait de chaque message un événement unique, qui ne peut se répéter. Cette singularité indechiffirable éclaire-t-elle le paradigme logique d'un langage parlé une seule fois, d'un journal intime selon le modèle de Wittgenstein, dont les règles d'écriture ne joueraient qu'au moment où on les définit et disparaîtraient avec ce moment ? C'est le caractère extrême de ces raisonnements qui pourrait peut-être aider à dégaier et mettre en relief quelques-unes des hypothèses non vérifiées du débat sur le langage privé.

La plus hardie de ces hypothèses est anthropologique ou philosophique, ou les deux à la fois. Le postulat que tout langage élaboré par l'homme est, en dernier recours, réductible à des précédents publics et connus, que le concept d'« intimité linguistique » est une aberration logique et formelle qui recouvre, au mieux, des variantes individuelles ou des traductions de langues existantes peut entraîner des conséquences décisives sur le plan de l'évolution. Cela reviendrait à attribuer une origine commune à toutes les langues. Les métaphores usées de « racine » et de « rameaux » appliquées à l'étymologie évoquent l'image immuable d'un arbre unique (le chevauchement des images est saisissant, par exemple, dans le débat de Leibniz sur l'universalité⁷⁶.)

L'hypothèse la plus probante, elle, allègue un potentiel linguistique

et un programme grammatical innés dans l'esprit humain. C'est la conclusion qu'avancent les linguistiques génératives et transformationnelles. « Dans la mesure où on dispose de témoignages, écrit Chomsky, il semble que la grammaire soit universellement soumise à de lourds impératifs. Les structures profondes paraissent identiques d'une langue à l'autre, et les règles qui servent à les récrire et les interpréter proviennent, à première vue, d'une classe restreinte d'opérations formelles possibles⁷⁷. » En dépit de leur diversité manifeste et du manque d'intelligibilité de l'une à l'autre, les langues, mortes ou en usage, toutes les langues concevables en fait, obéissent à un même système inaltérable de principes cachés, invariables et hautement contraignants. « L'enfant-loup » de la philosophie naturelle et l'ermite que l'amnésie coupe de sa langue maternelle vont se fabriquer un idiole rattaché à l'ensemble des langues par un jeu identifiable de contraintes et de règles de transformation. Le cerveau humain est ainsi fait qu'il ne peut l'éviter. Toute grammaire appartient à une sous-classe de la classe des grammaires transformationnelles, car elle provient d'éléments spécifiques et structurés, innés en l'homme. Une créature qui s'exprimerait dans une « langue » qui ne tombe pas dans cette sous-classe ne serait pas humaine par définition, et nous serions incapables d'apprendre son « martien ».

On peut considérer ces deux hypothèses comme en accord et se renforçant l'une l'autre bien que, en toute logique, cela ne soit pas obligatoire. Elles affirment qu'il n'est pas de parole privée. Chaque fois qu'on parle à la surface de la terre, c'est selon les sillons universels de la possibilité grammaticale. Les langues nouvelles, aussi ésoétriques et excentriques qu'elles soient, vivent aux crochets d'un modèle public antérieur. Il se trouve que l'anthropologie ne possède pas encore de preuves convaincantes quant à l'origine, soit unique et rayonnante, soit multiple, du langage. Le postulat génératif et transformationnel de l'innéité demeure très controversé et beaucoup y voient le point faible de la linguistique contemporaine⁷⁸. Néanmoins, les conséquences philosophiques du rétus du langage privé, et la portée du débat sur ce même langage privé, devraient être évidentes au regard d'une théorie de la traduction.

77. « Recent Contributions to the Theory of Innate Ideas » de N. Chomsky, in *The Philosophy of Language*, éd. J.R. Searle, p. 125.

78. Cf. les critiques véhémentes apportées au raisonnement de Chomsky par Hilary Putnam et Nelson Goodman et reprises dans *The Philosophy of Language*, pp. 130-144. Le débat fut remis en route, en 1968, à la neuvième convention annuelle de l'Institut de Philosophie de New York University. Il en sortit une bonne dose d'acrimonie mais peu de lumière. Tant que Chomsky ne précise pas quel type de mécanisme inné il invoque, il est difficile d'imaginer ce que pourraient être les preuves pour ou contre les structures profondes et les transformations.

75. *The Codebreakers* de David Kahn (Londres, 1966) donne un exposé complet de la question.

76. « The Study and Use of Etymology in Leibniz » de Hans Aarsleff (*Erkenntnistheorie. Logik, Sprachphilosophie Editionsberichte*), (Wiesbaden, 1969, III).

Que ce soit chez Wittgenstein ou dans les querelles sur l'universalité et l'innéité des contrantes grammaticales, il est indiscutable que « privé » a une acception formelle, extrêmement limitée. Il est d'autres modalités, plus directement intelligibles, à travers lesquelles le goût de l'intention et de la référence privées se manifeste comme une des réalités essentielles et problématiques de la communication.

Il n'existe pas deux êtres humains qui aient en commun un contexte d'association. Ce contexte ramasse la totalité d'une existence, il englobe non seulement la somme des souvenirs et des expériences personnels mais aussi le fonds où puise le subconscious et c'est pourquoi il varie avec chacun de nous. On ne reprend pas une sensibilité en fac-similé, il n'y a pas de psychés jumelles. Par conséquent, toute manifestation linguistique entraîne un élément de spécificité individuelle, exprimé ou latent. Chacune tient de l'idiote. Toute unité de communication porte en elle une part de contenu personnel, potentielle ou concrétisée. La spécification privée peut s'entendre jusqu'aux unités phonétiques simples. Comme en témoignent enfants et poètes, les lettres individuelles et les unités de son peuvent se charger de valeurs et d'associations symboliques particulières. Quand on est un membre éclairé de la culture occidentale du milieu du XX^e siècle, la majuscule K est presque un idéogramme qui fait surgir Kafka ou ses doubles. « Je trouve la lettre K repoussante, presque répugnante, notait Kafka avec acrimonie dans son journal, et pourtant je l'écris, elle doit me caractériser. » Une telle intensité, une telle concentration de réseaux d'association peuvent colorer les termes d'expression les plus abstraits et les plus neutres. Contrairement à ce qu'en disent les logiciens, les réseaux d'association qui se tissent autour des nombres ne sont pas nécessairement identiques et universels. Les sous-entendus érotiques contenus dans « soixante-neuf » appartiennent à un milieu culturel et linguistique bien déterminé. En français, « quatre-vingt-treize » et « soixante-quinze » sont tout auréolés de connotations, politico-historiques pour le premier, militaires pour le second. Il n'est d'ailleurs pas indispensable qu'un nombre fasse naître une image ou se rattache à un contexte verbal préexistant. Les mathématiques dotent certains d'entre eux d'une valeur toute personnelle ; des nombres premiers ou cardinaux donnés s'enveloppent d'un vibrant contexte d'associations, d'une tonalité étrangère à toute référence non mathématique. « Chaque nombre entier positif était pour lui un ami personnel », raconte J.E. Littlewood de son collègue Ramanujan.

Les mécanismes de l'association ont des conséquences profondes sur la théorie du langage et de la traduction. La distinction entre les composantes phonétiques et sémantiques d'un énoncé est, le plus souvent, approximative. Tout élément phonétique d'un niveau supérieur au morphème, et peut-être même en deçà de ce niveau, peut revêtir une valeur sémantique. Etant donné que les formes lin-

guistiques et les codes symboliques sont tous soumis aux aléas de la mémoire et de l'expérience, les valeurs sémantiques ne sauraient échapper à l'influence des facteurs individuels et historico-culturels, pris séparément ou de concert.

Comme on l'a déjà remarqué, les réseaux d'association instillés, plus ou moins accidentellement, dans les lettres, les nombres, les syllabes, les mots peuvent être privés, sociaux ou bien les deux. La zone régie par l'association recouvre un éventail qui va du solipsisme du fou à la généralité où se meut l'espèce humaine (cette généralité, historique et culturelle, n'a rien à voir avec « l'universalité innée » que prône la linguistique générative et transformationnelle). A l'une des extrémités, on est face à un « syndrome babélien », aux manigances de l'autisme qui parent certains sons de significations hermétiques ou retournent comme un gant l'acceptation courante du lexique. A l'autre, c'est la banalité de la langue de tous les jours, le raccourci familier du bavardage journalier que les échanges constants ont pour ainsi dire vidé de toute substance. Toutes les nuances sont possibles entre ces deux extrêmes. L'être le plus équilibré fait appel, tout comme le fou dans son délire, à des mots, des nombres, des expressions, des groupes de syllabes qui sont des invocations et des talismans tout personnels. Un enfant qu'on tourmente trop décharge ainsi des volées de signaux sur un monde devenu sourd. Les familles ont leur propre anthologie dont les résistances exaspèrent les nouveaux venus et les étrangers. Il en est de même pour les clergés, les guildes, les corporations, les mystères. Il existe autant de lexiques et de glossaires d'associations partagées qu'il y a de systèmes de parenté, de hiérarchies des générations, de rapports interprofessions, de modes de transmission de l'héritage dans une société.

A mesure que les sphères concentriques de l'association s'agrandissent, elles en viennent à englober la collectivité, la province, la nation tout entière. On ne compte pas les exemples dans lesquels, en vertu des leçons de l'histoire ou de la géographie, les réseaux d'association se superposent, ou au moins se recouvrent en partie pour les Anglais, sans qu'un Américain émettant les mêmes syllabes en ait le moindre soupçon. Le français est tout aussi conscient que n'importe quelle autre langue d'être un palimpseste de sous-entendus et d'harmoniques historiques et politiques. Il est frappant de voir à quel point ces derniers enclâssent les locutions les plus ordinaires dans un « accord » d'associations que ceux qui n'ont pas grandi dans la langue ne maîtrisent jamais à fond. Il n'y a pas de dictionnaire, même incomplet des niveaux de signification historique, figurée, dialectale, argotique et technique de mots comme *chaussée* ou *faubourg* ; et il n'y en aura jamais car les strates ne cessent de se bousculer et de se modifier. Par contre, quand l'expérience devient plus uniforme, les réseaux d'association se font plus

ténus. Les aéroports abritent de nos jours un espéranto stylistique et affectif, une *lingua franca* aussi pâle d'expression d'Arkhangelsk à la Terre de Feu.

En deux mots, consciemment ou non, tout phénomène de communication s'inspire d'une texture complexe à double face qu'on peut très bien comparer à une plante qui envoie ses racines au plus loin ou à un iceberg en grande partie immergé. Sous la surface du vocabulaire et des conventions grammaticales « publics » s'exercent des mouvements d'association vitale, de contenu latent ou objectif. Ce contenu est, dans une large mesure, irréductiblement individuel et, au sens courant du mot, privé. En parlant aux autres, on parle « à la surface » de soi-même. On se sert couramment d'un abrégé qui dissimule un foisonnement d'associations subconscientes, volontairement enfouies ou encore claironnées, dont l'étendue et la multiplicité sont telles qu'elles englobent le tout et les parties de l'individu unique qu'est chacun de nous. C'est de cette constatation essentielle de la phénoménologie double ou sous-jacente de la langue que Humboldt a tiré son axiome célèbre : « Toute chose comprise est à la fois méprise, tout accord intellectuel et affectif est une séparation. » Ou comme le dit Fritz Mauthner, c'est grâce au langage dont la surface est commune et les fondations privées, que les hommes « ont réussi à ne jamais se connaître⁷⁹ ».

Cependant cette résistance, cette part d'illusion que comporte tout discours public est probablement indispensable à l'équilibre psychologique. Exprimé ou intériorisé, le langage est la composante essentielle et la justification de la conscience. C'est la carapace, en butte à des assauts jamais démentis, de l'identité. Et pourtant, à travers ses aspects phonologiques, grammaticaux et, jusqu'à un certain point lexicaux, c'est aussi la prérogative humaine la plus répandue et la plus envahissante. On peut dire que l'épiderme de chacun de nous appartient à tous les hommes. Cette contradiction apparente se résout par la différenciation des réseaux d'association. En dehors d'elle, en l'absence d'un facteur résolument privé dans tout discours qui n'est pas totalement superficiel et irréfléchi, le langage se réduirait à une surface. Sans point d'ancrage dans la singularité irréductible du souvenir personnel, dans l'inimitable entrelacs d'associations du conscient et du subconscient, une langue purement publique, commune, mettrait en danger la conscience de soi. Harold Pinter et Peter Handke ont enfilé comme des perles des clichés inertes, des slogans du jargon commercial et journalistique, dans le but de fabriquer un discours débarrassé de la bourre de la référence personnelle, où il n'y aurait pas de jeu. Ces gammes satiriques intéressent directement la théorie du langage. Le moi, ardent

à se définir, mais tellement vulnérable, se flétrit au milieu des phrases creuses et impassibles. Une langue morte crée un vide dans l'âme.

Les tabous linguistiques illustrent le rôle des réseaux d'association « non publics » dans l'économie affective individuelle et sociale. Tenu « loin des yeux », des mots, des formules, des combinaisons de lettres conservent une vigueur inquiétante et féconde. Du fait qu'il ne les emploie que rarement, si toutefois il le fait, et seulement dans des situations éloignées de la banalité du quotidien, le prêtre, l'initié, le simple individu les isole au milieu d'un champ magnétique spécial. Il est fréquent que la signification ne soit pas nettement tranchée, et que ce soit l'imagination tendue du locuteur qui délimite le spectre d'association de la puissance ou du sacré. La sémantique de l'amour en est un exemple révélateur. A l'une des extrémités de leur éventail d'association, les mots tabous désignant l'activité sexuelle, les parties et les fonctions du corps ont été volontairement désamorçés. Ce qu'ils recelaient de menaçant ou de comique a été « sécularisé » à travers l'argot ou dévalorisé par un usage intempêtif : qu'on pense aux chapeteaux d'épithètes du langage troufion. A l'autre extrémité, cependant, ces mêmes mots se voyaient réservés aux travaux amoureux les plus intenses et les plus secrets. Prononcés à haute voix pour la première fois devant l'aimée à qui on les enseignait, — un tel « enseignement » se fonde sans doute sur le mythe d'une innocence et d'une pureté antérieures — les mots « obscènes » se chargeaient d'une intimité ardente, quasi rituelle. Repris en écho par la bien-aimée, ils circonscrivaient le cœur intime de l'intimité, de cette solitude à laquelle l'autre est indispensable.

Je parle au passé car cette situation, sans doute limitée la plupart du temps à la bourgeoisie, a subi un bouleversement radical. Ces vingt dernières années, le vocabulaire de l'amour a retenti aux quatre vents. Une exploitation forcée sur la scène, dans tout ce qui s'imprime et dans la conversation des gens à la page l'a pour ainsi dire aseptisé. La sensibilité de l'individu cultivé de nos pays a été bien vite immunisée contre les peurs et les séductions des « parties honteuses » de la langue. Les psycho-sociologues en sont ravis. Ils voient se dissiper des ombres inutiles. Je ne sais que penser. Les rapports de force entre l'argot des profondeurs et l'intimité suprême, en quête d'elle-même, d'amant à amante, devaient obéir à des mécanismes d'une grande complexité et d'une logique affective raffinée. La faculté qu'ont les mots d'être rabaisés et diminués tout en restant magiques, indique un équilibre dynamique entre les aspects publics et privés du langage. Ces énergies délicates ont été détruites. De plus, les ressources d'imagination et d'expression dont nous disposons tous sont loin d'être illimitées. L'intimité, l'anticipation, l'excitation s'enrichissaient vraiment par la pratique des

⁷⁹ *Beitrag zu einer Kritik der Sprache* de Fritz Mauthner (Leipzig, 1923), 1, p. 56.

mots tabous, l'impression de pénétrer à deux dans un lieu inconnu et secret. Agressive, partout répandue, la langue érotique est aujourd'hui éventée ; on passe moins souvent de l'autre côté du silence.

Le problème est bien plus vaste. Un rationalisme diffus, l'érosion produite par les mass media, la monotonie croissante de l'environnement technologique s'abatent sur les composantes primaires de la langue. Face à l'action conjuguée de la radio et de la télévision, il se pourrait que nos rêves mêmes soient standardisés et réglés en synchronie sur ceux de nos voisins. La religion, la magie, le régionalisme, l'isolement relatif des communautés et des individus, les tabous verbaux nourrissent et préservent spontanément les aspects maléfiques du langage. Chacun de ces facteurs est en train de se détériorer. Les conséquences quant à la stabilité de l'édifice linguistique, quant aux enchaînements verticaux qui rattachent, de façon complexe, le subconscient et les recoins intimes du langage à la surface publique, peuvent se révéler dramatiques. Le ballast manque.

On ne peut imaginer un être humain qui n'ait été, à un moment ou à un autre, exaspéré par le caractère public du langage, qui n'ait ressenti un malaise quasi physique devant le gouffre qui sépare la singularité et la fraîcheur de ses émotions de l'usure des mots. Il est difficilement tolérable que les besoins, les affections, les haines, les élans introspectifs qu'on ressent comme indiciellement personnels, qui façonnent la conscience de soi et du monde, doivent se faire entendre, même, et c'est le comble de l'absurde, quand on se parle à soi-même, à travers la langue commune. Unique, neuve comme l'est notre soif, d'autres lèvres se sont depuis longtemps abreuves à la coupe. On ne peut qu'imaginer le choc ressenti par l'âme enfantine à cette révélation. Quels renoncements à une vision originale et autonome se produisent à l'instant où une sensibilité qui s'affirme découvre que les ressorts les plus profonds de la personne sont d'un modèle universel. Le jargon secret des bandes d'adolescents, le mot de passe du conspirateur, les petits riens tout bêtes des amoureux, le parler bébé sont des ripostes sporadiques et éphémères à la vulgarité étouffante, à la sclérose de la langue. Certains ne se remettent jamais du coup, du traumatisme causé par ces mots rancés qui frayaient avec tout le monde (car ils sont à tout le monde) et qui, pourtant, ont le droit de parler en notre nom, devant l'inexprimable nouveauté de l'amour ou aux trésors de la terreur. Le poète et le philosophe sont peut-être ceux pour qui la blessure reste la plus grave et la plus ineffaçable ; qu'on pense à Sartre lorsqu'il se penche sur lui-même dans *Les Mots*, ou sur le refus « infantile » de Flaubert d'accepter la matrice de la langue admise. *O Wort, du Wort das mir fehlt !* s'écrie Moïse au plus fort de *Moïse et Aaron de Schoenberg*. Il n'est pas

de mots pour rendre l'absence de Dieu dans le présent. Pas de mots capables d'énoncer la découverte par l'enfant de son moi singulier. Et comment convaincre l'être aimé qu'un tel désir, une telle foi n'ont jamais existé ailleurs, et que la réalité vient de rajouter. Ces océans de vie personnelle où l'on est « les premiers à forcer l'accès » ne sont pas des asiles de silence mais résonnent de lieux communs.

Le concept du « mot défaillant » hante la littérature moderne. La grande brèche dans l'histoire de la littérature occidentale se place entre 1870 et la fin du siècle. Elle sépare la littérature qui habite la langue de celle qui s'y trouve emprisonnée. Face à une telle démarcation, tous les mouvements et les catégories stylistiques et historiques qui ont précédé, hellénisme, moyen âge, baroque, néo-classicisme, romantisme se réduisent à l'état de sous-groupes ou de variantes. Des origines de la littérature occidentale à Rimbaud et Mallarmé, car Hölderlin et Nerval, précurseurs de poids, sont restés isolés, prose et poésie ont épousé la fibre de la langue. Le vocabulaire et la grammaire se laisseraient étirer, tordre, pousser jusqu'aux limites de la compréhension. On rencontre des obscurités voulues et des atteintes à la logique du parler honnête d'un bout à l'autre de notre poésie, chez Pindare, dans les chansons médiévales, dans la poésie érotique et philosophique des XVI^e et XVII^e siècles. Mais alors qu'elles forcent l'attention au plus haut degré, l'invention, l'appropriation, dans le *stile nuovo* de Dante ou la cosmographie sémantique de Rabelais, suivent le fil de la langue. La patte de Shakespeare tient à ce que, plus intensément qu'aucun autre écrivain, avec plus de délicatesse dans le feuilleté et plus de rigueur dans l'agencement interne, il a su dénombrer et animer les promesses virtuelles de la syntaxe et des mots collectifs. Shakespeare a les deux pieds plantés dans le langage, il est chez lui dans un univers de moyens expressifs et techniques dont il possède sur le bout des doigts les racines, les énergies traditionnelles, la gamme des tons, les richesses encore en friche comme on reconnaît, les yeux fermés, poutres et corniches de la maison de son père, les coins en ruine et les nouvelles additions. Quand il greffe et élargit, et atteint une ampleur et des contrepoints linguistiques avant lui inégalés, il travaille de l'intérieur. Selon un processus de création à partir d'un noyau à la fois conventionnel : populaire, traditionnel, contemporain, et favorable à une prolifération de la vie. D'où le flux sans surprise et sans heurt, la nappe de cohérence des textes shakespeariens même aux limites du pathétique ou de l'elliptique. Aussi brutal et particularisé qu'il soit, le discours s'élabore au creux de l'ensemble transcendant qu'est la langue commune. La culture classique se définit par cette faculté de se lover dans la langue, par la conviction que les mots et la grammaire dont on dispose feront l'affaire pourvu qu'on les exploite avec suffisamment de souplesse

et de finesse. Il n'est rien dans le jardin d'Eden ou en lui-même qu'Adam ne puisse nommer. L'harmonie entre la poésie et la langue courante remonte au moins aux formules d'Homère. C'est, enseignait Milman Parry, parce qu'elle s'enracinait si profondément dans la langue de tous les jours que l'image homérique a conservé sa vigueur. Dans le cas de la tradition occidentale, une veine classique sous-jacente, un pacte conclu entre le mot et le monde ne se terminent qu'à la seconde moitié du XIX^e siècle. Mais alors brutalement. Goethe et Victor Hugo sont sans doute les derniers grands poètes à avoir estimé que la langue satisfait à leurs besoins⁸⁰.

Les Lettres du Voyant de Rimbaud sont de 1871. Elles ne font rien moins qu'établir un nouveau programme à la langue et la littérature : « Trouver une langue ; — Du reste, toute parole étant idée, le temps d'un langage universel viendra ! » La première version du « Sonnet allégorique de lui-même » de Mallarmé remonte à 1868 ; *Eventails* a suivi en 1880 et 1891. Notre littérature et notre conscience linguistique entament alors une nouvelle phase. Le poète ne se croit plus inamovible dans la maison du verbe et n'aspire plus à le devenir. Les langues qui l'attendent en tant qu'individu jeté dans l'histoire, la société, les conventions d'expression de sa culture et de son milieu ne sont plus des épidermes naturels. La langue établie, voilà l'ennemi. Le poète la juge empestée de mensonges. A force d'usage quotidien, elle s'est éventée. Les métaphores consacrées sont devenues flasques et les esprits maléfiques poudreux. La tâche pressante de l'écrivain est de « donner un sens plus pur aux mots de la tribu », comme le dit Mallarmé parlant de Poe. Il lui faut ressusciter la magie du verbe en brisant les articulations traditionnelles de la grammaire et de l'espace organisé. (Mallarmé et son « Un coup de dés jamais n'abolira le hasard »). Il va s'efforcer de pulvériser, ou au moins d'affaiblir, les enchaînements sans surprise de la raison et de la syntaxe, de la voie délibérément tracée et de la forme verbale (et ce sont les *Illuminations* de Rimbaud). On se doit de pourfendre la croûte publique de la langue

qui s'est calcifiée, ne laisse plus passer le souffle de vie. C'est alors seulement que se fera entendre la voix anarchique du subconscient privé. Depuis Homère, la littérature, le cri de la vision, suivait le biais de la langue. Après Mallarmé, tout ce qui compte en poésie ou presque, et une bonne partie de la prose qui oriente le modernisme va à contre-courant de l'expression normale. C'est là un bouleversement dont nous commençons tout juste à saisir l'importance.

Il a pour conséquence un type de difficulté, inconnu auparavant, et d'origine ontologique. On ne se rend pas souvent compte à quel point le problème de la « difficulté » est déconcertant, proche du nerf d'une théorie du langage. Que signifie qu'un énoncé linguistique, un acte de parole — en vers ou en prose, oral ou écrit — est « difficile » ? Si l'on connaît la langue et que l'on entend ou lit clairement le message, comment peut-il en être ainsi ? En quoi réside la « difficulté » ? Comme le démontre Mauthner, il est trop facile d'affirmer que « la pensée », « le sentiment » que recouvrent les mots, sont difficiles. C'est dans les mots seuls, dans le fait linguistique qu'on peut localiser la difficulté. La langue donne forme à la signification, elle est là pour la matérialiser et la faire passer. Qu'est-ce qui peut la faire manquer à cette tâche et, en particulier, quels éléments délibérés⁸¹ ? La question est d'envergure et d'approche malaisée. Je m'en tiendrai ici à son aspect historique et formel, en me référant au débat sur le langage privé.

On nous répète qu'il y a des passages « difficiles » dans Shakespeare. Prenons le sursaut d'Aufidius, piqué dans sa fierté, dans *Coriolan* (I, x) :

My valour's poisoned
With only suffering stain by him ; for him
Shall fly out of itself. Nor sleep nor sanctuary,
Being naked, sick, nor fane nor Capitol,
The prayers of priests nor times of sacrifice,
Embarquements all of fury, shall lift up
Their rotten privilege and custom 'gainst
My hate to Marcius⁸².

Ou encore le soliloque de Timon, près du rivage, dans *Timon d'Athènes* (IV. III) :

81. Cf. « Systematically Misleading Expressions » de G. Ryle (*Proceedings of the Aristotelian Society*, XXXII, 1932).

82. *Œuvres complètes de Shakespeare*, trad. François Victor-Hugo (Paris, 1969) II, p. 1116. « Ma valeur est empoisonnée par la souillure qu'il lui a faite : pour lui, elle s'arrachera à son essence. En vain le sommet, le sanctuaire, le dénuement, la maladie, le temple, le Capitole, les prières des prêtres, l'heure du sacrifice, toutes ces sauvegardes contre la furie opposeront leur privilège et leur impunité vermoulue à ma haine envers Marcius. »

80. Les causes de cette rupture n'entrent pas dans le cadre de cette discussion. Elles sont manifestement à la fois multiples et complexes. On y inclurait facilement la phénoménologie de l'aliénation qui émerge de la révolution industrielle. La « découverte » de l'inconscient et du subconscient dans la personnalité a peut-être porté atteinte à la toute-puissance de la syntaxe. Les conflits entre l'artiste et la bourgeoisie conduisent l'écrivain à mépriser l'usage reconnu : ce sera le thème de l'hommage que Mallarmé rend à Edgar Poe. Il ne faut pas négliger l'« entropie » : les grandes langues européennes, elles-mêmes issues d'un passé indo-européen et latin, sont atteintes de lassitude. La langue ploie sous le poids de la littérature qu'elle a engendrée. Ou le poète italien peut-il espérer aller après Dante, reste-t-il encore des ressources à exploiter pour le pentamètre jambique après Shakespeare ? En 1902, Edmund Gosse disait de la tradition shakespearienne : « Elle nous hante, elle nous oppresse, elle nous détruit. » Mais le problème de l'origine et de la chronologie de la crise linguistique du monde occidental est loin d'être décelé et compris. Je me suis attaqué à certains de ses aspects politiques et linguistiques dans *Langage et Silence* (1967) et *Extraterritorial* (1971).

O blessed breeding sun, draw from the earth
 Rotten humidity ; below thy sister's orb
 Infect the air. Twinned brothers of one womb,
 Whose procreation, residence, and birth,
 Scarce is dividant, touch them with several fortunes,
 The greater scorns the lesser. Not nature,
 To whom all sores lay siege, can bear great fortune
 But by contempt of nature.
 Raise me this beggar and deject that lord,
 The senator shall bear contempt hereditary,
 The beggar native honour.
 It is the pasture lards the wether's sides,
 The want that makes him lean⁸³.

Dans les deux passages, c'est le rythme, la précipitation impérieuse du style de Shakespeare dans ses dernières œuvres qui créent la « difficulté ». Transitions et modulations sont balayées par l'élan d'une avancée dramatique compacte et drue. Autant qu'on puisse la retrouver, la ponctuation s'avère à la fois décisive, comme dans un intervalle musical, et sujette à révision. Elle ne scande qu'imparfaitement l'enchaînement sous-jacent, les méandres et « l'induction par bonds » qui règnent dans l'esprit de celui qui parle. Mais avec un peu d'attention on comble les lacunes et on arrive à une honnête paraphrase. Tout ramifié et raccourci qu'il soit, le parcours de la signification épouse magnifiquement celui de la grammaire. Une autre source de « difficulté » naît du vocabulaire : *fané, embarquements all of fury, dividant, wether*. Encore une fois, l'obstacle est imaginaire. L'ignorance d'un mot est purement accidentelle et les glossaires sont là pour y remédier. Un troisième ordre de difficulté tient aux mots *nature, contempt* et *fortune* tels que les emploie Shakespeare. L'éventail des significations pertinentes n'est pas d'emblée évident. On a besoin de sentir vivre la pièce et de posséder des aperçus du parler philosophique et emblématique du temps pour mesurer le poids des termes clés. A ce niveau, les « difficultés » sont une question de référence. La langue fait appel à des secteurs de la connaissance, de contextes spéciaux, à des réflexes d'identification qui sont ou non familiers. Mais il est évident que tout cela

83. *Ibid.*, p. 1222.

« Ô soleil, générateur bienfaisant dégage de la terre une humidité pestilentielle, et infecte l'air qu'on respire sous l'orbe de ta sœur ! Deux jumeaux sortent de la même matrice : pour eux la conception, la gestation, la naissance ont été presque identiques, eh bien ! dotés-les de fortunes diverses : le plus grand méprisera le plus petit. La création, qu'assiegent toutes les calamités, ne peut supporter une grande fortune sans mépriser la créature. Elevez ce mendiant, abaissez-moi ce seigneur : au patricien s'attachera le dédain héréditaire, au mendiant la dignité native. La pâture engraisse l'animal qu'amaigrir la disette. »

s'acquiert. La théorie du mouvement des astres ou de la contagion qu'invocque Timon se déniche dans les encyclopédies.

Il n'en demeure pas moins que nos réactions, notre capacité à saisir toutes les tonalités de la langue ne sont pas à la hauteur de celles de Shakespeare. A relire, on découvre ce qu'on était trop obtus pour comprendre de prime abord. C'est, là encore, une faiblesse toute contingente. La « difficulté » n'est pas inhérente au texte.

Avant la crise du modernisme, la « difficulté » de la littérature occidentale tenait, en grande partie, à des problèmes de référence. On en venait à bout en ayant recours au contexte lexical ou culturel (un lecteur ou un auditeur « omniscient » n'éprouverait aucune gêne, la « bibliothèque universelle » renferme toutes les réponses). Par tout un côté, que je ne suis pas sûr de circonscrire, les difficultés nées du contexte s'apparentent à celles auxquelles on se heurte dans un ouvrage de chimie par exemple. Il faut maîtriser un vocabulaire, un ensemble de règles et de conventions significantes avant que le message puisse être envoyé et capté de façon satisfaisante. Mais les outils indispensables au déchiffrement sont à la portée de tout le monde. Il n'y a ni zone d'ombre ni désir d'égarer. C'est encore vrai d'*Ulysse*, un classique de ce point de vue essentiel, aussi docile au crible et à la tradition publiques que les œuvres de Milton et de Goethe. C'est avec *Finnegans Wake* qu'apparaît la fissure.

Aucune « difficulté » chez Shakespeare ou dans *Sordello* de Robert Browning, le plus obscur des poèmes romantiques, n'est de même nature, animée de la même intention sémantique que celles qu'on trouve chez Mallarmé.

Une dentelle s'abolit

Dans le doute du Jeu suprême

A n'entr'ouvrir comme un blasphème

Qu'absence éternelle de lit.

Cet unanime blanc confit

D'une guirlande avec la même,

Enfui contre la vitre blême

Flotte plus qu'il n'ensevelit.

Mais, chez qui du rêve se dore

Tristement dort une mandore

Au creux néant musicien

Telle que vers quelque fenêtre

Selon nul ventre que le sien,

Filial on aurait pu naître.

Il y a des résurgences des vieux trucs classiques de la difficulté : jeux de mots, termes exotiques, raccourcis de la grammaire.

L'explication et la paraphrase permettent de capter le texte dans une certaine mesure⁸⁴. Mais la dynamique de l'impénétrable est résolument nouvelle. Le poème pèse de tout son poids aux frontières de la langue. Il ne se coule pas dans le moule du langage public mais achoppe sans cesse contre lui : la logique de la signification repose avant tout sur le jeu des voyelles et des accents, et il n'est pas exagéré de dire qu'il s'agit d'un poème sur l'*accent circumflexe*⁸⁵, cet équilibre tendu, le sonnet le prouve assez, entre le grave et l'aigu. L'esprit, l'exactitude prophétique qui anime cet exercice résultent de la conviction, dont Mallarmé ne se départit jamais, que d'autres langues, plus pures et plus rigoureuses, s'épanouissent de plus en plus loin de la surface du discours quotidien. Les significations de l'énoncé ne s'orientent pas vers l'extérieur, en direction d'un contexte d'allusion ou d'équivalence lexicale. Elles s'incurvent vers l'intérieur et on fait de son mieux pour les suivre. C'est, Mallarmé, Khebnikov et Stefan George l'ont bien montré, un processus d'échec calculé : le poème moderne est, par définition, contemplation active de l'impossibilité, totale ou quasi totale, de la naissance à l'être. La poésie du modernisme consiste à organiser des décomptes : elle nous fait entrevoir, entendre, un poème passé virtuel, un poème à venir le jour où le verbe sera renoué. Ce motif du non-accompli, de l'esquisse presque archéologique — voici les spores, les fibres de suggestion déposées par le poème absent — est l'un des thèmes les plus chers à Rilke :

*Gesang, wie du ihn lehrst, ist nicht Begehrt,
nicht Werbung um ein endlich noch Erreichtes...*

Inéluctablement, la tension née de l'intériorisation, au fur et à mesure qu'on s'éloigne des normes de la syntaxe, mène à une difficulté croissante. On en arrive au *gedunkelte Splitterecho* de Paul Celan, sans doute le plus grand poète que l'Europe ait connu depuis 1945.

Il n'est pas prouvé que Celan cherche « à être compris », que notre compréhension affecte en quoi que ce soit la cause et la nécessité interne de son poème⁸⁶. Le poème, au mieux, se laisse cerner d'un anneau, d'un semis de réactions possibles, d'une série de lectures tangentées, d'« échos fragmentés ». Dans leurs significations, les strophes de Celan ne sont ni hermétiques ni ambiguës à la façon d'un énigmatique dizain à la Pétrarque de Maurice Scève

ou des conceits métaphysiques de Donne. Bien qu'elles fassent mouche dans les moments d'intense réaction, quand l'écho se déploie en force, elles sont encore évanescentes, provisoires, soumises à de constantes remises en forme quand le cristal tourne sur lui-même afin que la forme vive se redistribue. Ces brèches dans l'enchaînement linéaire, dans les logiques temporelles et causales telles que les reflète la grammaire, dans une signification qui finit par faire l'unanimité et à laquelle on s'accroche, ne se réduisent pas à une stratégie poétique. Elles manifestent une révolte de la littérature contre la langue, comparable, en plus radical, à celle qu'ont connue l'art abstrait, la musique atonale et aléatoire. Quand la littérature s'efforce de briser son moule linguistique public et de se faire idiolecte, quand elle se veut intraduisible, on pénètre dans un autre univers affectif.

Dans un poème très court et mystérieux de densité, Paul Celan parle d'« écriture d'ombres sur les pierres ». La littérature moderne est poussée par le besoin d'explorer cette « lithographie », cette *écriture d'ombres*⁸⁷. Celles-ci n'ont rien à voir avec la clarté et la foulée sans surprise du discours public. Après Mallarmé, aux yeux de l'écrivain la langue malmène la signification, l'écrase, l'anéantit tout comme la lumière et les pressions moindres de la surface de l'océan détruisent la créature des profondeurs que l'on a fait remonter.

Pourtant l'hermétisme qui triomphe de Mallarmé à Paul Celan n'est pas la rébellion contre la langue la plus totale de la littérature moderne. Deux autres orientations se font jour. Paralysé par l'vide des mots, par le gouffre qui s'est creusé entre la perception individuelle et les généralités du discours, l'écrivain se tait. Cette tactique du silence remonte à Hölderlin ou, plus justement, à l'Hölderlin élevé au rang de mythe dont la littérature a transmis le portrait : les commentaires de Heidegger, de 1936 à 1944, en sont un exemple probant. On peut voir dans la poésie tardive de Hölderlin, toute en fragments et en labyrinthes, la démonstration de l'étroitesse de la langue, de l'impuissance fatale du langage devant l'éclat et le secret de l'inexprimable. Plutôt se taire que trahir l'événement de la signification. Ou, comme Wittgenstein l'écrivait à Ludwig Ficker, à propos de son *Tractatus*, dans une lettre probablement datée de la fin octobre ou du début novembre 1919 : « Mon œuvre comporte deux parties : celle qui est ici présentée et tout ce que je n'ai pas écrit. Et c'est précisément la seconde qui compte. »

La forme classique de ce paradoxe apparaît dans « La Lettre de Lord Chandos » de Hofmannsthal (1902). Le jeune noble élisabéthain est transporté par des visions poétiques et philosophiques, par la volonté de découvrir l'enchaînement secret de l'art et de l'existence.

84. Cf. l'analyse pénétrante que donne O. Paz du « Sonnet en "X" » de Mallarmé dans *Delos*, IV, 1970.

85. En français dans le texte. (N. du T.)

86. Se reporter à « Accessus zu Celan's "Sprachgitter" » d'Alfred Kellert pour l'analyse de la « difficulté » de Celan et des questions hermétiques soulevées ; et aussi à « Kontraktionen » de Harald Weinrich, « Wer bin ich und wer bist Du ? » de H.G. Gadamer in *Über Paul Celan*, éd. D. Meinecke (Francofort, 1970).

87. En français dans le texte. (N. du T.)

mythologie. La création tout entière et l'histoire constituent à ses yeux un code complet. Mais le voile qui découvre qu'il peut à peine s'exprimer et que l'idée d'écrire est purement absurde. Le vertige le saisit face à l'abîme qui sépare les phénomènes humains dans leur complexité de l'abstraction banale des mots. Torturé par une pénétration qui atteint l'échelle microscopique, il subit la réalité comme une mosaïque de structures intégrales et s'aperçoit que la langue est une sténographie émoussée. A détailler avec obsession l'objet le plus banal, il se sent happé par le labyrinthe d'une spécificité autonome : il se plie à la vie de la brouette remisée dans le hangar du jardin, à celle de l'insecte aquatique lancé à travers l'océan du seuil. Le langage, tel que nous le connaissons, n'ouvre pas sur cette authentique pulsation de l'être. Hofmannsthal cerne avec adresse cette empathie glacée :

Es ist mir dann, als geriete ich selber in Gärung, würfe Blasen auf, wälte und funkelte. Und das Ganze ist eine Art fieberisches Denken, aber Denken in einem Material, das unmittelbarer, flüssiger, glühender ist als Worte. Es sind gleichfalls Wirbel, aber solche, die nicht wie die Wirbel der Sprache ins Bodenlose zu führen scheinen, sondern irgenwie in mich selber und in den tiefsten Schoss des Friedens.

Nous reviendrons sur cette description d'une matrice où s'élabore la pensée, plus proche, plus malléable, plus prenante que ne l'est la langue. Emanant d'un écrivain tout imprégné de musique, la notion de spirales d'introspection qui débouchent sur des fondements plus profonds et plus stables que ceux de la syntaxe est captivante. Il est évident qu'aucun langage humain ne peut prétendre à une telle intensité de vision et de sérénité. Lord Chandos est en quête d'une langue « dont pas un mot ne lui soit connu, une langue dans laquelle les objets sans voix lui parlent et qui lui servira, quelque jour peut-être et dans la tombe, à rendre des comptes à un juge inconnu ». A l'échelle de l'univers naturel, c'est une langue privée sans concession ou c'est celle du silence.

Les désastres de la guerre mondiale, l'acceptation détachée du fait que l'absolu de folie et de barbarie des années 14-18 et de l'holocauste nazi ne se laissent ni appréhender ni décrire par les mots, — que peut-on bien dire de Beisen — ont décuplé la tentation du silence. De Kafka à Pinter, ce que la littérature moderne compte de plus marquant semble se complaire aux confins du mutisme. On tente des percées dans la langue, mal assurées, vite repoussées, qui donnent à entendre que les considérations de portée plus générale, de plus de poids, ne peuvent et ne doivent pas être faites : Hofmannsthal dénonce « l'indécence de l'éloquence » après les mensonges et les massacres de la guerre. Une page du journal d'Eugène Ionesco résume la situation ironique, sans issue, de l'écrivain vain que les mots abandonnent : elle nous dit que les mots créent

la confusion, que les mots ne sont pas la parole, que les mots ne nous disent plus rien.

Jamais écrivain n'a atteint conclusion plus désespérée. Les conséquences philosophiques en sont énormes, sans oublier la « créativité négative » qui, à sa suite, a investi la littérature contemporaine. Choisi par Beckett, le titre *Acte sans Paroles* est l'aboutissement logique du conflit entre la signification privée et l'énoncé public. Mais dès qu'il s'agit d'établir un modèle de langage, le silence est, manifestement, un mur auquel on se heurte.

Il existe une autre solution. Afin que « les mots soient de nouveau la parole » et que résonne la vérité, il faut créer une nouvelle langue. Pour que la signification s'exprime avec lustre et originalité, la sensibilité doit s'affranchir du précédent muré dans les mots et structures grammaticales connus. C'est le programme que s'était fixé le « Kubofuturiste » russe Alexei Kruténynx dans sa *Déclaration du mot comme tel* (1913) : « Le mot "lys" violent, éculé, est vide d'expression. C'est pourquoi j'appelle le lys éuy et restaure ainsi la pureté originelle. » Comme on l'a vu précédemment, cette conception d'une langue redevenue authentique et vierge comme la lumière du matin est d'inspiration théologique. Mais elle découle également d'une hypothèse historique bien précise qui avait cours à la fin du XVIII^e et au XIX^e siècle. Devant la perfection candide de la poésie hébraïque et de la littérature grecque, le paradoxe de la fraîcheur alliée à l'épanouissement formel, des penseurs comme Winckelmann, Herder, Schiller et Marx soutiennent que l'Antiquité, et le génie grec en particulier, ont bénéficié d'une chance inouïe. L'aède homérique, Pindare, les dramaturges attiques ont été, littéralement, les premiers à modeler l'expression des éléments humains fondamentaux tels que l'amour, la haine, le sentiment religieux et civique. Chez eux, métaphore et comparaison étaient des innovations peut-être déroutantes. Assimiler le brave au lion et l'aurore à un manteau couleur de flamme n'était pas recourir à des ornements défratchés de la langue mais organiser la réalité selon un mode provisoire et personnel. Depuis les psaumes et Homère, aucun parler occidental n'a découvert un monde si jeune.

Il est probable que cette théorie est erronée. Les textes les plus anciens que l'on connaisse ont derrière eux un long passé linguistique⁸⁸. Ce qu'on reconnaît d'unités formelles dans les passages bibliques les plus archaïques et ce qu'on dément de l'agencement

88. Les hypothèses les plus récentes de l'anthropologie et de la linguistique font remonter à cent mille ans l'apparition « d'un langage humain caractéristique ». L'émergence du langage coïnciderait alors avec la dernière ère glaciaire et la mise au point d'outils plus perfectionnés, en os et en pierre. Consulter « Language and Animal Signals » de Claire Russell et W.M. S. Russell in *Linguistics at Large*, éd. N. Minnis (Londres, 1971), pp. 184-187.

des formules de l'*Iliade* et l'*Odyssée* laisse supposer l'établissement lent et progressif de choix et de conventions. L'anthropologie, la reconstruction historique n'offrent pas de techniques capables d'éclairer les situations favorables, pour la conscience et le réflexe social, à la naissance de la métaphore et de la référence symbolique. Il se peut qu'un orateur de génie ou possédé d'appétits démesurés ait le premier pensé à comparer l'étendue de son amour à celle de l'océan. Mais on n'a rien sous les yeux qui le prouve. Néanmoins, aussi factice soit-il, le modèle d'une puissance créatrice disparue exerce une influence négative considérable. Il attise le sentiment, très répandu à partir de 1860, que tout progrès dans le domaine des lettres, toute incarnation d'une vision privée et hardie sont conditionnés par un renouvellement du langage lui-même.

Renouvellement qui peut emprunter trois formes : ce peut être un processus de dislocation, l'amalgame de langues existantes ou la quête d'un système de néologismes. Il est rare que ces trois procédés se manifestent séparément. On se trouve, de 1870 à 1930, face à des variantes multiples des trois modes, redevables à chacun de quelques éléments.

La prose et la poésie du non-sens, toutes sortes de taxonomies et d'alphabets du non-sens constituent un genre très ancien qui affleure souvent dans les comptines, les vers de milition, les invocations magiques, les rébus et les formules mnémoriques⁸⁹. Pourtant, l'art d'Edward Lear et de Lewis Carroll se rattache sans doute à l'éveil de la conscience linguistique et à l'exploration grâce à la logique des conventions sémantiques dont est témoin la fin du XIX^e siècle. Lewis Carroll, quand il affirme de façon troublante que les « langues du non-sens », aussi ésotériques soient-elles, seraient totalement compréhensibles pour « un esprit parfaitement équilibré », avance une hypothèse d'une force et d'un raffinement psychologiques indéniables. Comme le souligne Elizabeth Sewell, la dislocation du vocabulaire normal et de la grammaire courante dans le « non-sens » s'effectue selon une méthode bien précise. Le monde de la poésie du non-sens est centré sur « la division du matériau qui le compose en particules, en unités à partir desquelles s'édifie un univers. Celui-ci, cependant, ne saurait être plus que la somme de ses composantes et ne doit jamais fondre et englober ses éléments en un tout qu'on ne puisse plus réduire à ses facteurs originels. Il lui faut essayer d'édifier, à l'aide de mots, un univers composé en mosaïque⁹⁰ ». On ne peut pas laisser ces petits carrés

de mosaïque se préférer à des références extérieures ou s'accumuler en vue d'une pluralité finale. En d'autres termes : le discours du non-sens cherche à supprimer la polysémie constante et la contextualité du langage naturel. Sa grammaire est avant tout un assemblage de fausses séries ou de chapeteaux d'unités discrètes qui imitent les progressions arithmétiques ou se coulent en elles : chez Lewis Carroll, par exemple, il s'agit généralement de nombres entiers et de mises en facteurs.

Selon Elizabeth Sewell, le *jabberwock* cherche « à ce que ne s'établisse pour l'esprit aucun rapport avec un fait d'expérience ». A y regarder de près, tel n'est pourtant pas le cas. Le commentaire plein d'esprit d'Eric Partridge sur les quatre verbes, les dix adjectifs et les huit substantifs qui apparaissent en *jabberwock* montre combien ces créations contiennent d'échos des ingrédients familiers de l'anglais, du français et du latin. Alléguer là « la saïse, à peine consciente, d'une ressemblance verbale » n'est pas une justification suffisante. Le plus souvent, le phénomène s'impose d'emblée et sans qu'on puisse y échapper. C'est pourquoi les hauts faits du Dong et du Snark ont pu être brillamment traduits en d'autres langues.

'Twas brillig, and the slithy toves

Did gyre and gimble in the wabe :

All mimsy were the borogoves,

And the mome raths outgrabe⁹¹

nous poursuit à travers de multiples analogies. Pour l'oreille d'un anglophone, ces vers sont bourrés d'associations phonétiques et des fragments de ballades anglaises sont là, à portée de l'oreille. Pour reprendre l'expression de Paul Celan, les échos ne sont pas « fragments », ils sont retissés de façon tant soit peu insolite.

Du point de vue du renouvellement de la langue, c'est là que réside la faiblesse de toute l'entreprise. Le matériau est trop flexible, la traduction trop spontanée. On fait trop facilement appel à des signaux affectifs, à toute une imagerie solidement enracinée dans les associations auditives de l'anglais ou de toute autre langue publique. Ce que E. Lear, en particulier, a écrit de mieux est une poésie victorienne, d'inspiration postérieure à Blake, tout juste un peu floue, comme l'est une forme massive quand l'air vibre, au plus fort de la canicule, et l'estompe vaguement.

« Je l'ai dit en hébreu — je l'ai dit en néerlandais —/ Je l'ai dit en grec et en allemand — » proclame Lewis Carroll dans « La

89. Je m'inspire, dans toute cette partie, du remarquable *Dichtung als Spiel : Studien zur Unsinnsdichtung an den Grenzen der Sprache* d'Alfred Liéde (Berlin, 1963).

Les analyses les plus pertinentes du système du non-sens, particulièrement en ce qui concerne l'anglais, figurent dans *The Poetry of Nonsense* d'Emile Cammaerts (Londres, 1925) et *The Field of Nonsense* d'Elizabeth Sewell (Londres, 1952).

90. *The Field of Nonsense* d'Elizabeth Sewell, pp. 53-54.

91. *Il était grilheure ; les sliteux toves*

Gyraient sur l'allouindre et vrillaient

Tout fivoreux allaient les borogoves

Les verchons fourgus bourraflaient.

De l'autre côté du miroir, trad. André Bay (Paris, 1961).

Chasse au snark », « mais j'ai totalement oublié (et cela m'irrite fort) / Que c'est anglais que vous parlez ! » On a écrit de la poésie à partir de cette bévue. La poésie bilingue et multilingue, le poème dans lequel alternent vers ou strophes en langues différentes remonte au moins au Moyen Âge et à l'utilisation en contrepoint du latin et de la langue vulgaire. Le minnesinger Oswald von Wolkenstein réalisa un tour de force qui est passé à la postérité en combinant six langues, et la poésie des troubadours comporte des mélanges de provençal, d'italien, de français, de catalan et de portugais de Galice. Dans sa monographie intitulée *The Poet's Tongues*, Leonard Forster cite un ravissant poème du XV^e siècle dans lequel se succèdent les vers en anglais, en anglo-normand et en latin. On a un exemple plus simple et bien connu avec ce cantique de Noël allemand, également du XV^e siècle :

Ubi sunt gaudia ?

Nindert mehr denn da,

Da die Engel singen

Nova cantica

Und die Schellen klingen

In Regis curia

Eia warn wir da !

La réussite la plus parfaite qui me vienne à l'esprit, aussi bien sur le plan littéraire que linguistique, est contemporaine. A l'occasion d'une rencontre à Paris, en avril 1969, Octavio Paz, Jacques Roubaud, Edoardo Sanguineti et Charles Tomlinson ont rédigé une *renga*. La *renga* est un poème ou un recueil de poèmes collectifs, imité d'un modèle japonais qui date sans doute du VII^e ou du VIII^e siècle. Mais celle-ci est bien autre chose qu'un exercice collectif de composition : elle est en quatre langues. Chaque poète écrit dans sa propre langue et renvoie en écho, contredit, transforme par le jeu des sonorités et la traduction déguisée les vers que les autres viennent tour à tour de composer. Le résultat, anglo-franco-italo-espagnol est bourré d'imagination drue et soulève, quant au langage et à la traduction, des problèmes sur lesquels je reviendrai. Un seul spécimen donne une idée du jeu des forces libérées :

Aime criaient-ils aime gravité

de très hautes branches tout bas pesait la

Terre aime criaient-ils dans le haut

(Così, mia sfera, così in me, sospesa, sogni : soffrivi,

tenera, un cielo : e in me cerco i tuoi poli, se la

tua lingua è la mia ruota, Terra del Fuoco, Terra di Rou-

baud)

Naranja, poma, seno esfera al fin resuelta

en vacuidad de espina. Tierra disuelta.

*Ceres, Persephone, Eve, sphere
earth, bitter our apple, who at the last will hear
that love-cry ?*

Finnegans Wake contient une bonne dose de prose polyglotte. Qu'on pense aux méandres de la phrase célèbre qui figure en première page : « *Sir Tristram, violer d'amores, fr'over the short sea has pas encore rearrived from North Armoria*... » On relève notamment l'invasion triomphante du français dans « triste », « violer », « pas encore » et « Armorique » mais l'italien se fait jouer dans *viola d'amore* et, si l'on en croit Joyce, dans la citation *Vico ricorsi storici* qui s'infiltre, mi-anagramme, mi-traduction dans *pas encore rearrived*. Ou encore cet exemple caractéristique tiré du livre II : « *in desperation of despairation at the diasporation of his disparation* ». Dans ce carillon, la métamorphose éclaire en quatre et même cinq langues : l'anglais *despair*, le français « déesse », le latin *dies* (l'expression tout entière *Dies irae* est peut-être tissée dans la trame), le grec *diaspota*, le vieux français ou vieil écossais *dais* ou *deis* qui désigna d'abord une pièce d'apparat avant d'adopter son sens moderne. Dans le langage du rêve Joyce plusieurs langues peuvent être tressées dans le monosyllabe plus insignifiant. Ainsi *seim* dans *the seim anew* de la fin d'*Ann Livia Plurabelle* fond habilement l'anglais *same* et le nom de Seine, et par là même non seulement deux langues, mais les pôles dialectiques de l'identique et du mouvant.

Joyce se place à la limite de la synthèse et du néologisme. Mais même dans *Finnegans Wake* les combinaisons multilingues sont en vue d'un outil public d'une plus grande richesse et d'une plus grande finesse. Elles ne prétendent pas élaborer une nouvelle langue. Une telle invention serait peut-être le bond le plus paradoxal et le plus révolutionnaire auquel puisse se risquer l'intelligence humaine.

Il n'existe pas d'histoire véritable de ces constructions énigmatiques. Elles apparaissent au hasard des textes apocryphes concerna les procès pour hérésie, l'alchimie, l'occultisme. L'inquisition dénonce, l'hérétique professe la pratique d'un langage magique secret, incompréhensible au non-initié. Les tenants de l'orthodoxie Gottfried von Strassburg par exemple qui stigmatise le recours au grand poète Wolfram von Eschenbach, au *trobar clus*, le parti secret des cours d'amour, ou encore les persécuteurs de Paracelsus attribuent aux mots indechiffrables une origine démoniaque. L'inités, tels que les premiers prophètes mormons, se targuent, par contre, d'inspiration angélique ou de l'apparition de « mots drapés

92. « *Sire Tristian, violleur d'amores, d'oultre la manche mer, n'avait à cor ravivé du nord de l'Armorique* ». *Finnegans Wake*, fragments adaptés par André Bouchet (Paris, 1962).

de feu⁹³ ». En tout état de cause, les témoignages sont soit puérils, soit introuvables.

Il en est, en général, de même des langues privées inventées par certains pour leur usage personnel. Mais il est fort probable que de nombreux écrivains, depuis Rimbaud et Mallarmé surtout, ont été, pour un temps, mus par le désir intense de Stefan George de « s'exprimer en une langue inaccessible à la multitude profane ». Stefan George, quant à lui, ne pouvait résister à cette soit d'hermétisme. Autant que le permettrait l'époque moderne, il fit de sa vie personnelle et de son art une composition orphique. Parmi ses montages linguistiques on compte au moins deux poèmes en une *lingua romana* à base d'éléments clairement empruntés au français, à l'espagnol et à l'italien⁹⁴. Dans sa quête de pureté absolue et d'originalité de l'expression, il mit au point une langue absolument secrète. Il est censé avoir traduit le premier chant de l'*Odyssée* dans cette « néolangue ». A en croire ses disciples⁹⁵, le maître s'assura, avant sa mort, que sa traduction serait détruite de peur que les érudits de bas étage ne viennent la piller. Il y a bien des chances pour que l'anecdocte soit de pure invention mais, au niveau théorique, le projet d'approfondissement et de renouvellement d'un texte classique grâce à une « traduction tournée vers l'avant » en une langue jusqu'alors inconnue et donc dénuée de culpabilité littéraire est plein de pénétration et de promesses. Deux vers de cette prétendue traduction continuent à hanter les esprits. Ils sont enchâssés dans « Ursprünge », poème qui traite, on s'en serait douté, de la survivance des courants antiques de la nécromancie sous l'ascétisme apparent du christianisme primitif :

*Doch an dem flusse im schliffpalaste
Trieb uns der wollust erhabenster schwall :
In einem sange den keiner erfassete
Waren wir heischer und herrscher vom All.
Süss und befeuernd wie Attikas choros
Ueber die hügel und inseln klang :
CO BESOSO PASOJE PTOROS
CO ES ON HAMA PASOJE BOAN.*

93. Cf. *Chrétiens sans Eglise* de L. Kolakowski (Paris, 1969) sur les problèmes théologiques et sociaux que posent ceux qui se réclament de la révélation directe du langage divin ou angélique au XVIII^e siècle.

94. On trouvera dans *Die Erneuerung der deutschen Dichtersprache in den Frühwerken Stefan Georges* de H. Arbogast (Tübingen, 1961) et *Die Dante-Uberragungen Stefan Georges* de Gerd Michels (Münich, 1967) une analyse des vues de Stefan George quant à une synthèse des langues romanes et de l'allemand en vue de revivifier la poésie européenne.

95. Ernst Morwitz et Friedrich Gundolf rapportent tous deux l'épisode dans leur

« Un chant que nul ne comprend mais grâce auquel nous dénonçons l'énigme et la maîtrise de tout. » Je n'ai rencontré qu'une fois des syllabes qui évoquent celles-ci de façon lointaine, dans une inscription maltaise. Il pourrait être intéressant de deviner quels vers précis de l'*Odyssée* Stefan George a traduits. On ne peut pas ne pas discerner le schéma de la formule homérique.

Les prouesses néologiques de loin les plus remarquables de la littérature occidentale sont celles réalisées par les futuristes russes par Dada, les surréalistes et les lettristes issus de Dada après 1922. Il n'entre pas dans mon propos d'analyser les aspects littéraires de Dada dans leur étendue et leur complexité⁹⁶. Mais il s'avère maintenant probable que la veine moderniste tout entière, jusqu'aujourd'hui, et y compris l'art minimaliste, le « happening », « freak out » et la musique stochastique, n'est qu'un addenda, souvent médiocre et réchauffé, à Dada. Les expériences verbales, dramatiques et artistiques tentées d'abord à Zurich, entre 1915 et 1917, puis étendues à Munich, Cologne, Paris, Berlin, Hanovre New York constituent l'une des vraies révolutions, l'une des ruines fondamentales de l'histoire de l'imagination. Le génie de Dada tient moins à ses réalisations, puisque la notion même d'« achevé » est remise en question, qu'à l'absolu de l'exigence au côté désintéressé du besoin de créer et de collaborer. Les pantouffles et les inventions formelles de Hugo Ball, Hans Arp, Tristan Tzara, Richard Huelsenbeck, Max Ernst, Kurt Schwitters Francis Picabia et Marcel Duchamp sont animées d'une honnêteté vibrante, d'une logique sans concession qui manquent souvent aux rébellions rentables qui leur ont succédé.

Bien des causes, elles-mêmes passionnantes à étudier, ont provoqué l'éruption des tics linguistiques de Dada au Cabaret Voltaire en 1915. Il semble évident que Hugo Ball avait choisi le nom du cabaret dans l'intention de rattacher Dada au café Voltaire de Paris et Mallarmé et les symbolistes se retrouvaient aux alentours de 189

96. La question est devenue si vaste et si complexe qu'on ressent presque le besoin d'une « bibliographie des bibliographies ». Les ouvrages suivants sont d'un intérêt particulièrement : *The Dada Poets and Painters*, éd. R. Motherwell (New York, 1955) ; *Dada, Monographie einer Bewegung*, éd. Willy Verkauf (Teufen, Suisse, 1957) ; catalogue du *Cubisme, Futurisme, Dada, Surréalisme* publié à Paris en 1960 par Librairie Nicaise ; *Dada-Kunst und Antikunst. Der Beitrag Dadas zur Kunst des Jahrhunderts* de Hans Richter (Cologne, 1964) ; *A Bibliography of the Surrealist Revolution in France* de Herbert S. Gersham (University of Michigan Press, 1969). On trouve des vues intéressantes sur la poésie de Dada dans *The Life and Work of H. Bail, Founder of Dadaism* de G.E. Steinke (La Haye, 1967) et dans la monographie remarquable de Reinhard Döhl, *Das literarische Werk Hans Arps 1903-1930* (Stuttgart, 1967). Mais chaque fois que possible, mieux vaut se reporter aux lettres, documents et mémoires des membres de Dada. Les *Briefe 1911-1927* de Hugo Ball (Cologne, 1959) sont son roman autobiographique *Flametti oder vom Dandysmus der Armen* publié pour la première fois à Berlin en 1908 et *Vein und Ja. Roman des Jahres 1917* (Berlin, 1922) le roman à clé de Otto Flak demeurent indispensables.

Car c'est bien le programme mallarméen de purification linguistique et d'expression privée que Ball et ses consorts entendaient mener à bien⁹⁷. La notion d'écriture automatique, de création de groupes de mots libérés des contraintes de la volonté et de la signification publique remonte au moins à 1896 et aux recherches de Gertrude Stein à Harvard. Ces essais devaient, par la suite, être repris par le futurisme italien et Marinetti dans son plaidoyer en faveur des *parole in libertà*. Le concept essentiel de « caprice du hasard » (*Zufall*) appliqué au langage renvoie non seulement à *Légitur* de Mallarmé mais à la « poésie de la transe » à laquelle s'essaya le mouvement décadent des années 90. Dans les arts plastiques le collage poursuit un développement parallèle à celui de la poésie de Dada et influence directement les rapports d'Arp avec la langue. La *poésie concrète*⁹⁸ est vraiment dans l'air du temps : qu'on pense à *Klänge* de Kandinsky, publié à Munich en 1913. La faune zurichoise est, à l'époque, déracinée et polyglotte. Dada et son cercle baignent dans l'allemand, le français, l'italien, l'espagnol, le roumain et le russe. L'idée de syncrétisme et d'un *patois*⁹⁸ personnel n'est pas bien loin.

Il me semble pourtant que tous ces courants seraient restés vagues et sans lendemain sans le cataclysme de la guerre mondiale. C'est à celui-ci et à ses conséquences quant au maintien de la raison humaine que Dada doit sa morale. Les inventions néologiques et les silences de Hugo Ball, Tristan Tzara, Hans Arp s'apparentent, par le désespoir et la logique nihiliste, aux critiques linguistiques, exactement contemporaines, de Karl Kraus et de Wittgenstein à ses débuts. « Nous étions, rappelle Hans Arp, à la recherche d'un art premier qui saurait guérir l'homme de la folie du temps⁹⁹. » Tandis qu'apparaissait Dada, « la démente rivalisait avec la mort... Ceux qui n'étaient pas directement impliqués dans la hideur démente du conflit mondial se comportaient comme s'ils ne comprendraient pas ce qui se passait autour d'eux... Dada tentait de les arracher à leur pitieuse torpeur¹⁰⁰ ». La voix humaine était l'un des instruments de ce réveil : Giacometti courait le long de la Limat tout en faisant résonner de ses cris les maisons des bons bourgeois de Zurich. Mais les paroles prononcées, Hugo Ball le répétait assez, ne pouvaient être empruntées à des langues corrompues jusqu'à la moelle par les mensonges de la politique et la rhétorique du meurtre. D'où le désir de créer « une poésie sans mots ».

97. Cf. R. Döhl, *op. cit.*, p. 36.

98. En français dans le texte. (N. du T.)

99. *Unsere täglichen Traum. Erinnerungen, Dichtungen und Betrachtungen aus den Jahren 1914-1954* de Hans Arp (Zurich, 1955), p. 51.

100. *Ibid.*, p. 20.

C'est dans *Die Flucht aus der Zeit* de Hugo Ball que se trouve le compte rendu le plus lucide de cette entreprise. La « fuite hors du temps » n'avait de chance de se réaliser que si la syntaxe qui donne au temps son emprise pouvait être désarticulée. Le texte de Ball est du plus haut intérêt à la fois pour la littérature et la linguistique :

Je ne sais d'où me vint la cadence. Mais je me mis à chanter mes rangées de voyelles à la façon du plain-chant tout en essayant non seulement de garder mon sérieux mais de me convaincre de la gravité de la chose. Un bref instant, il me sembla que le visage pâle et agité d'un petit garçon se dégageait de mon masque cubiste, la physionomie mi-terrifiée mi-curieuse d'un gamin de dix ans suspendu, tremblant et anxieux, aux lèvres du prétre de sa paroisse pendant la grand-messe et le requiem.

Avant de dire les vers, j'avais lu tout haut quelques mots programmes. Ce type de *Klangdichtung* vous fait abandonner, avec armes et bagages, la langue que le journalisme a souillée et rendue impossible. On se retire au plus profond de l'alchimie du verbe. Ensuite, il faut aussi sacrifier le verbe, afin de conserver à la poésie son domaine ultime et sacré. Renonçons à la poésie de seconde main, j'entends en particulier l'adoption de mots, pour ne pas parler des phrases, qui ne soient pas d'une nouveauté immatculée et inventés pour notre usage propre.

Un extrait d'Elefantenkarawane de Ball donne un aperçu de l'effort recherché :

jollifanto bambla ô falli bambla
grossiga m'pfa habla horem
éyiga goramen
higo bloika russula huju
hollaka hollala
blago bung
blago bung
bosso fataka
ü titi ü
schampa wulla wussa ólobo
hej tatta görem
eschige zunbada
wulubu ssubudu uluw ssubudu...

Ce qui n'est ici que pirouettes d'onomatopées peut, dans la célèbre *Totenklage*, se faire énigmatique et vous prendre à la gorge.

Le programme de Ball, tout comme la volonté de Khebnikov d'élaborer une « langue des astres » exigent une totale rénovation linguistique. Ils débouchent directement sur les principes énoncés dans les manifestes lettristes des alentours de 1945 : « S'élever au-delà du VERBE », « l'emploi de lettres qui détruisent les mots » « la preuve que les lettres ont une destinée autre que d'être incorporées dans le discours connu ». Le surréalisme, le lettrisme, la poésie concrète ont fait progresser la dissociation non seulement

des mots et du sens, mais encore des signes sémantiques et de ce qui peut se dire. On a écrit de la poésie destinée à l'œil seul. Par exemple le poème d'Isidore Iou :

Larmes de jeune fille

— poème clos —

M dngoun, m diahl Øhna iou
 hsn ioun ïnhlianhl M pna iou
 vgaïn set i ouf ! saï iaf
 fin plt i clouf ! mglai vaf
 No là ïhï cmn vïn
 snoubidi î pnn mï
 A gohà ïhïhï gnn gï
 klnbidi Δ bïgïhïhï
 H mami chou a sprl
 scami Bgou cla ctrl
 gue ! el ïnhï nï K grïn
 Khloghidi Σ ví hïncï crïn
 cncn ff vsch gln iééé...
 gué rgn ss ouch clen dééé...
 chagï gna pca hi
 Ø snca grd kr di.

On en retire une sensation inquiétante d'événements et de séismes potentiels affleurant la surface visible. En dehors du titre, fort peu de signaux parviennent à se dégager et à faire naître un contexte de tonalités familières. Pourtant je suis intimement persuadé qu'on est en face d'un poème qui, d'une certaine façon, se révèle étrangement émouvant. Le mur est tout à la fois lisse et expressif.

On peut discuter de savoir si de telles inventions libèrent « le plus profond de l'alchimie du verbe ». La concoction d'Isidore Iou conduit aux limites du langage et des systèmes sémantiques dont on puisse dire quoi que ce soit d'utile. Cette restriction, j'entends l'impossibilité d'un commentaire approprié, n'est peut-être pas aussi rédhibitoire ou irrévocable qu'on pourrait le croire. Il est d'autres modes d'expression rebelles à la paraphrase exploitable¹⁰¹. De plus, ce qui se passe aux frontières, aux marches

où les structures linguistiques s'estompent dans l'a-signification arbitraire n'est pas à négliger. Il suffit de réciter à un enfant les *Klanggedichte* de Ball pour se rendre compte que passe une part importante de signification et de présence, en partie musicale, en partie empathique, et aussi sous la forme d'images subconscientes ou naissantes. Le problème est de déterminer à quel moment des signaux contingents, de plus en plus étroitement liés à l'individu, cessent d'être la source de stimuli cohérents ou qui provoquent des réactions uniformes, répétées. De toute évidence, il n'existe pas de règle générale. Dans « Larmes de jeune fille », certains signes indiquent au mathématicien des intentions spécifiques, d'éventuelles justifications des sonorités et du thème du poème que d'autres lecteurs laisseront peut-être totalement passer. Le paradoxe fatal de la langue privée, qu'il s'agisse du *trobar clus* du poète provençal ou du lettrisme d'Isidore Iou est tout simplement que le caractère privé s'amenuise avec chaque unité de communication. Dès que l'énoncé devient discours, et plus encore publication, le caractère privé, au sens strict, s'efface.

Mais la « zone frontière » n'est pas nécessairement le lieu de recherche d'un style personnel ou de l'expérimentation dans le domaine du bizarre. C'est, constatation primordiale, une constante du langage naturel. Les connotations privées, les modes d'accentuation, d'élosion, de périphrases privés forment l'une des composantes essentielles de la langue. Leur portée, leur champ sémantique relèvent essentiellement de l'individu. La signification est à tout moment le total potentiel d'adaptations individuelles. Il ne saurait exister de lexique ou de grammaire logique de la langue courante, totale ou partielle, dont l'autorité ne puisse être remise en cause car les hommes, ne serait-ce que pour nommer ou établir des références, rattachent inévitablement des associations différentes à un mot donné. C'est ce qui fait la vie de la langue de tous les jours. Il en est peu qui possèdent le génie des mots nouveaux ou celui de marquer les mots existants, comme le font poètes et penseurs, d'un sceau inconnu ou d'une extension élargie. On se contente des jetons usés que sont les dividendes d'un vieil héritage linguistique et social. Mais jusqu'à un certain point seulement. Au fur et à mesure que la mémoire individuelle se diversifie, que les rameaux affectifs se rapprochent du moi irréductible et mouvant, on charge mots et expressions d'un sens singulier. Leur forme phonétique, et encore pas toujours, est la seule à rester tout à fait publique. Sous la pointe lexicale de l'iceberg — un dictionnaire est un inventaire

101. L'une des zones frontalières les plus riches entre « la norme » et « l'individuel »

dans le domaine linguistique est la schizophrénie. Comme l'ont souligné L. Binswanger et d'autres psychiatres, la distinction entre les structures linguistiques des schizophrènes et certaines formes de littérature relevant de Dada, du surréalisme et du lettrisme est affaire de contexte historique et stylistique. Les inventions du malade n'ont pas d'origine externe et il est incapable de les évaluer d'un point de vue historique. Cf. « The Patient's Sense of the Poem : Affinities and Ambiguities » de David V. Forrest in *Poetry Therapy* (Philadelphie, 1968). Mais comme Augusto Ponzio le montre dans son essai « Ideologia della anomalità linguistica » (*Ideologie*, XV, 1971) la définition et la perception de ce qui est pathologique dans la langue de certains tiennent à des conventions sociales et historiques. Des sociétés et des siècles différents placent ailleurs la

frontière entre les formes linguistiques admises et privées. Consulter également « Un contributo allo studio della poesia schizofrenica » de B. Grassi (*Rassegna neuro-psichiatrica*, XV, 1961), « Poiesis and the Language of Schizophrenia » de David V. Forrest (*Psychiatry*, XXVIII, 1965) et *Il Linguaggio schizofrenico* de S. Piro (Milan, 1967).

d'acceptions reconnues et par là même usées et « sous-signifiantes » — les mots dont se sert l'individu acquièrent une densité spécifique. Spécifique au seul sujet parlant, à la combinaison unique d'associations et de précédents née de l'ensemble de son expérience matérielle et mentale. Sous l'influence des circonstances ou du travail de la mémoire on peut extérioriser et expliciter certains réseaux privés. Dans son auto-analyse, *L'Age d'homme*, Michel Leiris note que le « s » de « suicide » emprunte à ses yeux la forme exacte et le son sifflant du *kris* malais. Le son *vi* est le chuintement de la flamme ; *cide* est acidité et corrosion. L'image d'une immolation en Orient, entrevue dans un magazine, a noué à tout jamais ces associations et les a fixées dans son esprit d'enfant. Aucun dictionnaire n'est assez vaste pour les contenir, aucune grammaire ne saurait formaliser le mécanisme de l'alliance de mots. Et pourtant c'est justement de cette façon, qu'autant que nous sommes, nous rendons la signification signifiante. Avec la différence que, dans la plupart des cas, les sources vives de la connotation demeurent hors de portée de la mémoire ou relèvent du subconscient.

Ainsi, en un sens qui n'est pas celui qui se dégage de la querelle entre Wittgenstein et Malcolm, il existe un « langage privé », et une proportion considérable du langage humain est privée. C'est pourquoi tout acte de parole comporte un élément, plus ou moins prépondérant, de traduction. Tout phénomène de communication est interprétation d'un domaine privé à un autre. Comme on l'a vu au premier chapitre, cette médiation reste, dans le meilleur des cas, incertaine. Bien que de même nature, l'incertitude s'accroît et se concrétise quand on doit passer d'une langue à une autre. Le dilemme des champs privés à l'intérieur d'une langue et d'une langue à une autre a occasionné une puissante réaction : la recherche de systèmes de communication universels et dépourvus d'ambiguïté. Le langage humain est tellement pétri d'éléments privés qu'on a essayé de consolider la composante publique.

Plusieurs raisons expliquent que ces tentatives aient été particulièrement nombreuses et durables au XVII^e siècle et au début du XVIII^e. La perte de vitesse du latin avait miné la compréhension réciproque. Et celle-ci devait encore s'affaiblir avec l'éveil des nationalismes linguistiques. Dans le même temps, le développement des échanges intellectuels et économiques exigeait qu'on communique facilement et sans risque d'erreur. De plus, l'incessante diversification du savoir au XVII^e siècle créait un besoin de taxonomies universelles, d'une grammaire et d'un vocabulaire de la science exhaustifs et fortement structurés. Les progrès de l'analyse et de la logique mathématiques, ajoutés à une connaissance rudimentaire mais émerveillée des idéogrammes chinois et de leur influence sur l'intelligibilité réciproque des langues orientales stimulaient encore

davantage la quête d'une *lingua universalis* ou « caractère universel ».

Le concept d'une telle « interlangue » recouvre trois intentions principales. On sentait la nécessité d'une langue internationale d'appoint, comme l'avait été le latin, qui accélère et universalise les échanges scientifiques, politiques et commerciaux. Sans oublier qu'un « caractère universel » favoriserait une approche logique de la science : en cas de réussite parfaite, on obtiendrait un jeu de symboles simplifiés et rigoureux grâce auquel s'exprimerait le savoir existant et potentiel. En dernier lieu, et c'est ce à quoi les éducateurs et les philosophes du XVII^e siècle tenaient le plus, une sémantique universelle véritable deviendrait vite instrument de découverte et de vérification.

Ces trois objectifs sont déjà implicites dans *Of the Proficiency of Advancement of Learning* (1605) ce plaidoyer de Bacon pour que soit instaurée une hiérarchie de « caractères vrais » à même d'exprimer avec précision « objets et idées » essentiels. Quelque vingt ans plus tard, Descartes, dans sa correspondance avec Mersenne, saluait le projet mais doutait qu'on puisse le mener à bien avant d'avoir établi une logique analytique complète et une « vraie philosophie ». *Janua linguarum reserata* de Comenius et une traduction anglaise, *The Gate of Tongues Unlocked and Opened*, suivraient en 1633. Destiné avant tout à faciliter et rendre plus clair l'apprentissage du latin, le traité de Comenius, selon l'exemple des jésuites de Salamanque, compte sur une langue universelle pour libérer l'espèce humaine et la rendre meilleure. Le célèbre *Orbis sensualium pictus* de 1658 se fait le porte-parole de cet idéal. Le titre anglais de l'ouvrage de Comenius, *Comenius's Visible World, or a Picture and Nomenclature of All the Chief Things That Are in the World ; and of Mens Employments Therein* souligne les fondements encyclopédiques et taxonomiques de la grammaire de son auteur. Il doit exister une concordance totale et indiscutable entre les mots et les choses. La sagesse universelle n'est possible qu'à travers la langue universelle. Les imperfections et les querelles qui troublent le savoir et l'affectivité de l'homme sont la conséquence directe du désordre qui règne à l'intérieur des langues et entre elles. Par-delà le latin rayonne la promesse d'une langue philosophique parfaite, incapable de mensonge, et dont la syntaxe engendrera, de toute nécessité, une science nouvelle¹⁰².

Entre 1650 et 1660, on débattait vivement de ces perspectives. Raymond Lulle avec son *Ars Magna* (1305-1308), revu et étoffé par Athanasius Kircher, offrait un modèle ancien mais prestigieux

102. *Comenius und die Sprache* de H. Geisler (Heidelberg, 1959) est la meilleure analyse de l'œuvre linguistique de Comenius. Je tiens aussi à remercier le professeur H. Aarsleff de Princeton University des suggestions apportées au cours d'une communication personnelle.

de l'emploi de notations symboliques et de jeux de diagrammes dans la classification et la mise en rapport de toutes les disciplines intellectuelles. C'était le premier pas en direction d'une algèbre totale, capable de déclencher et d'ordonner dans l'esprit humain des processus d'analyse. *Logopandecteseion* de sir Thomas Urquhart (1653) est l'illustration typique de la visée universaliste. Urquhart était un petit plaisantin et il vaut mieux ne pas le prendre au sérieux quand il affirme que le glossaire complet de sa nouvelle langue avait été détruit, en 1650, lors de la bataille de Worcester. Les grands traits, tels qu'il les présente avant la parution de l'ouvrage, sont déjà bien curieux. Le but est « d'adapter les mots de la langue universelle aux objets présents dans l'univers ». Seul un « arithméticien grammairien », et le terme a des résonances prophétiques, saura réaliser cet indispensable accord. L'« interlangue » d'Urquhart compte onze genres et dix cas obliques. Et pourtant l'édifice tout entier repose « sur deux cent cinquante radicaux seulement dont dérivent tous les rameaux ». L'alphabet comporte dix voyelles qui servent aussi de chiffres et vingt-cinq consonnes ; l'ensemble articule tous les sons que peut émettre l'appareil phonatoire humain. Cet alphabet est un excellent outil de logique arithmétique : « Ce que les logarithmes réalisent par l'écriture, cette langue le fait par le cœur, et en additionnant des lettres, elle multiplie des nombres, ce qui représente un "secret délicieux". » Le nombre de syllabes d'un mot est proportionnel à celui de ses significations. Urquhart a emporté son « secret délicieux » mais on est frappé de voir combien son système anticipe sur la logique symbolique contemporaine et sur les langages de l'ordinateur. Et aussi quels repères mnémotechniques offrent les règles phonétiques et syntaxiques de son « caractère universel ». L'enfant, affirme-t-il, n'aura que peu d'efforts à faire pour parler couramment la nouvelle langue dont la structure reprend et met en œuvre les mécanismes spontanés de la pensée.

La période 1660 voit surgir toute une floraison d'édifices linguistiques à l'état d'ébauche. Certains, *Character, pro notitia linguarum universalis* de J. J. Becher (1661) et *Polygraphia Nova et Universalis* (1663) de Kircher lui-même entre autres ne sont, Cohen le fait bien remarquer, que « des systèmes destinés à traduire en code un groupe restreint de langues selon un schéma unique ». Ils se limitent à un jeu d'abréviations à l'usage des sciences, un polyglossaire. D'autres sont foncièrement intéressants. *Ars Signorum, vulgo Character Universalis et Lingua Philosophica* de Dalgarno (1661) ne remplit pas les promesses de son titre mais poussa John Wilkins à écrire un *Essay towards a Real Character and a Philosophical Language* sept ans plus tard. John Wilkins, évêque de son état, était un génie qui a pressenti de nombreux aspects de la théorie logicienne moderne.

De Arte Combinatoria de Leibniz remonte au moins à 1666 et la pensée linguistique du jeune Leibniz doit plus aux piétistes allemands et à J. H. Bisterfeld qu'à quiconque : il n'en demeure pas moins qu'on ne peut nier l'influence de Wilkins sur son ambition, jamais démentie, d'arriver à une grammaire combinatoire universelle des processus de communication et de découverte¹⁰³. Cette recherche, encore sensible dans *Collectanea eymologica* (1717), a porté ses fruits avec les travaux épistémologiques et mathématiques de Leibniz. Et elle a donné à l'Europe une conscience plus nette du chinois. Mais elle n'a pas atteint la *mathesis* parfaitement explicite des mécanismes de dénotation et de découverte à laquelle visait le XVII^e siècle et Leibniz en particulier. « C'était une erreur manifeste d'espérer que la même langue pourrait, à la fois, faire fonction d'auxiliaire international passe-partout et de terminologie scientifique¹⁰⁴ ».

Les universalistes modernes se sont efforcés d'éviter ce piège. Les langues artificielles qui ont suivi le volapük de J. M. Schleyer (1879) et l'espéranto de L. L. Zamenhof (1887) sont des interlangues d'appoint destinées à accélérer les échanges économiques et sociaux et qui devraient tenir en échec les menées du chauvinisme et de l'isolationnisme dans un monde au nationalisme exacerbé. Tout autant que leur commun ancêtre, la *langue nouvelle* esquissée par les Encyclopédistes vers 1760, ces agencements synthétiques empruntent leurs éléments aux langues majeures existantes. C'est entièrement vrai de l'espéranto, de l'ido, de l'occidental, du novial et d'une douzaine d'autres. Le volapük et le *latine sine flexione* auquel a travaillé, de 1903 à 1930, l'éminent mathématicien et logicien italien Peano font preuve de plus d'ambition. Ils mettent en jeu des éléments de formalisation logique de même nature que ceux que poursuivait le XVII^e siècle, et Peano dans sa première ébauche, renvoie explicitement à Wilkins et à Leibniz. Néanmoins, comme il le souligne dans *Notitias super lingua internationale* (1906), l'intention directrice de Peano n'est pas analytique mais sociale et psychologique. Une compréhension rapide et voulue entre Etats souverains voisins et communautés divisées sur le plan idéologique est indispensible à la survie de l'espèce humaine. Il n'est pas resté grand-chose de la plupart de ces conceptions. L'espéranto seul poursuit un reste de carrière vaguement utopique.

Le courant analytique, par contre, est l'une des orientations dominantes de la philosophie moderne. La volonté, qui se fait jour

103. *La Logique de Leibniz* de L. Couturat (Paris, 1901) fait encore autorité. Consulter également « Die Entwicklungsstufen von Leibniz's Begriff einer Lingua Universalis » in *Das Problem der Sprache*, éd. H.-G. Gadamer (Heidelberg, 1966), de Hans Werner Arndt.

104. J. Cohen « On the Project of a Universal Character » (*Mind*, LXIII, 1954), p. 61.

dès le XVII^e siècle, de formaliser les opérations mentales et de systématiser les règles de la définition, l'hypothèse et la preuve, ne s'est pas démentie avec la logique symbolique moderne, l'étude des fondements des mathématiques et les théories sémantiques de la vérité de Tarski et de Carnap. On a souvent relevé les liens entre le « caractère universel » de Leibniz et les premières recherches logiques de Russell et Whitehead. Le désir d'élaborer une « science des sciences » d'un formalisme rigoureux, telle que la voulait Wilkins, se place au centre des travaux philosophiques plus récents de Carnap. Les langages de l'ordinateur s'appuient sur les concepts traditionnels de *mathesis*, de représentation symbolique et d'universalité mais dans un système de références différent¹⁰⁵.

Les démarches « interlangue » ou logico-analytique n'ont que fort peu contribué à approfondir notre compréhension du langage naturel ou à en modifier la pratique. Ce qui ne veut pas dire que la philosophie de la linguistique et la logique formelle, de Frege et Wittgenstein à Prior et Quine, n'aient pas réussi à donner de résultats d'une très grande subtilité. Mais on se doit de définir avec précision l'objectif sur lequel centrer les intuitions en jeu. Comme nous l'avons vu précédemment, on « purifie », on idéalise sans concession aucune. On met en question les rapports effectifs entre le modèle linguistique que scrute le logicien et le langage « en liberté ». Cependant l'épreuve est souvent tacite ou, pour ainsi dire, « renvoyée à plus tard ». Ce qui pourrait bien avoir pour conséquence une espèce de profondeur protégée de la contamination du contexte réel. Pour authentique qu'elle soit, la percée du logicien engendre son « méta-contexte » propre et ses problèmes particuliers. Les difficultés rencontrées n'ont rien d'imaginaire, mais leur réalité est particulière, circulaire. Les réflexes nés du contexte que connaît la langue parlée, fuyante, ambigus, changeants, subconscients ou traditionnels, les noeuds de signification qu'Ogden et Richards qualifient d'« affectifs » et qu'Empson fait entrer sous la rubrique « tonalité » et « épiderme » échappent au filet serré mais exigu de la logique. Ils relèvent du pragmatique.

C'est précisément ce beau désordre qui permet aux langues d'innover et de se charger d'intentions personnelles. Le système tire sa cohérence de l'anomale, réinjectée dans le panorama d'ensemble de l'usage, et de l'ambigu qui enrichit et diversifie la définition

généralement acceptée. C'est une cohérence qu'on pourrait décrire comme constamment en mouvement. La constance de ce mouvement est d'ailleurs ce qui explique l'échec épistémologique et psychologique de la tentative de « caractère universel ».

En gros, l'obstacle épistémologique est le suivant : le « caractère universel » et « réel » ne serait possible qu'à la condition que le rapport entre les mots et le monde soit une adéquation et une correspondance parfaites et sans ambiguïté. On aurait besoin, pour établir une syntaxe universelle formelle, d'un « catalogue de l'univers » reconnu, d'un inventaire de tous les éléments de base, et il faudrait définir la relation fondamentale et exclusive entre le symbole et l'objet symbolisé. En d'autres termes, un « caractère universel » requiert non seulement une classification adéquate de « toutes les composantes élémentaires du monde » mais également la preuve qu'elles ont été identifiées et répertoriées. Une fois de plus, on a sous les yeux l'image d'Adam attribuant un nom à tout ce qui se trouve devant lui dans le jardin clos de la synonymie absolue. Comme l'ont compris Leibniz et Wittgenstein après le *Tractatus*, la chose est irréalisable ; car si l'on possédait ce catalogue et cette classification, le « caractère universel » existerait déjà et l'on n'aurait pas à fabriquer ce parler nouveau à la logique impeccable.

Cependant, les problèmes les plus évidents tiennent à la psychologie de la signification. Une grammaire logique telle que l'envisagent les universalistes se doit de négliger les façons différentes dont les langues, les cultures et les individus exploitent les mots. En fait, le « sens » n'est pratiquement jamais neutre ou réductible à un dispositif statique et tranché. Dans les limites d'une langue ou d'un moment de l'histoire, les règles de grammaire ne sont guère que l'abrégé, approximatif et fluctuant, de dominantes ou d'habitudes du plus grand nombre, dérivées du discours réel. Ce qui demeure vrai même si la zone où s'exercent les variations est définie par des contraintes profondes, peut-être même universelles.

Le langage naturel a une portée restreinte, il est mobile, multiple même au niveau des références les plus simples. Sans cette « multivalence », il n'y aurait ni histoire de l'affectivité, ni singularisation de la perception et du réflexe. C'est parce que la correspondance entre mots et « choses » est, dans le jargon du logicien, « faible » que les langues sont fortes. Qu'on inverse ces concepts, comme le font les langues universelles artificielles, et l'on s'aperçoit très vite que le résultat est un mode de communication dépourvu du fourmillement de l'énergie spontanée. L'esperanto ou le novial traduisent « d'en haut ». Les aspects généraux et amorphes de la signification sont les seuls à survivre. L'effet produit est celui d'une photo prise par un touriste au cours d'un premier voyage dans un

105. On possède un grand nombre d'études des aspects logiques et linguistiques des langages de l'ordinateur. Plusieurs articles importants sont réunis dans *Formal Languages and Description Languages for Computer Programming*, éd. T. B. Steel (Amsterdam, 1961) et *Semantic Information Processing*, éd. M. Minsky (M.I.T. Press, 1968). Voir aussi *A Comparative Study of Programming Languages* (Londres et New York, 1967). Une introduction plus générale à l'ensemble de la logique linguistique moderne figure dans *Semantics and the Philosophy of Language*, éd. I. Linsky (University of

pour emprunter à Firth l'expression par laquelle il désigne « les schémas dynamiques et créateurs de situations dans lesquelles le langage est la conduite dominante ». Dans certaines conditions la « traduction » grâce à l'espéranto se révèle indiscutablement efficace : mais ces conditions sont bien étroites. Elles éliminent les formes vagues et redondantes qui permettent de faire passer, toujours de façon approximative, le message émis par un individu appartenant à un milieu et une famille culturelle donnés.

Il ne s'agit pas de minimiser l'importance des composantes publiques de la langue, du besoin de clarté et d'accord. Ce sont là aussi des constantes profondes de l'évolution du langage et, comme je vais le montrer, leur rôle tend à croître au cours du déroulement de l'histoire. Tout ce qui touche à la traduction, la recherche d'universaux dans les grammaires génératives et transformationnelles, est une réaction instinctive contre le côté privé de l'usage individuel et le désordre de Babel. Si les énoncés n'étaient pas, dans une grande proportion, publics, ou tout au moins susceptibles d'être traités comme tels, on sombrerait dans le chaos et l'autisme.

Une fois encore, on a affaire à une dualité inéluctable, à une dialectique « d'oppositions compatibles ». Les tiraillements entre la signification privée et publique constituent un trait essentiel de tout discours. Le poème hermélique est un des cas limites, le S.O.S. ou le signal routier représente l'autre extrême. Entre les deux s'étire l'éventail des usages hétéroclites, souvent contradictoires et parfois vagues du parler courant. La parole s'impose quand elle s'efforce de rendre public un contenu neuf et « privé » sans émettre la singularité, le vécu de l'intention individuelle. C'est une gageure qui joue sur deux plans. Mais à écouter attentivement, il n'est pas de poème, pas de discours vivant qui ne recèle cette « cohérence contradictoire ».

4

En dernier lieu, je me propose d'étudier un quatrième type de dualité ou « paire minimale », celle du vrai et du faux. La faculté qu'a le langage d'énoncer le vrai et le faux, séparément ou de concert, paraît un facteur primordial de l'évolution du discours humain tel que nous le connaissons et c'est, à ce qui me semble, la seule chose qui permette de comprendre la multiplicité des langues. Analyser « le langage et le vrai » ou « le langage et le faux » revient, c'est évident, à s'attaquer aux rapports entre celui-ci et le monde. C'est s'interroger sur les conditions de la signification et de la référence et sur ce qui rend la référence significative pour le sujet parlant et

système de désignations cohérentes à un autre, est l'exemple privilégié parce que le plus facile à saisir. Dans un autre sens, les liens entre langage et vérité impliquent l'épistémologie et peut-être philosophie tout entière. Le statut et la représentation du vrai sont au cœur de nombreux systèmes philosophiques : platonisme, cartésianisme, ou des critiques du kantisme et de la philosophie Hume. Même si c'est un exercice appauvrissant, il serait instructif de répartir les systèmes philosophiques en deux catégories : ce pour lesquels vrai et faux sont des substances ou des propriétés premières, et ceux pour lesquels le faux n'est, comme le soutient G.E. Moore, que privation ou négation du vrai.

Bien que le problème de la nature de la vérité et la stratégie métaphysique et logique déployée quand on l'aborde soit au vieux que la discipline philosophique elle-même, on peut dire que fin du XIX^e siècle voit s'ouvrir une nouvelle phase, étroitement liée à l'étude du langage. L'orientation de la recherche moderne due à plusieurs causes. C'est en partie une réaction, éthique dans son austérité, contre la métaphysique apparemment idéaliste et scepticiste en même temps qu'innocemment verbeuse qui, de Schelling à Hegel et Nietzsche avait dominé la philosophie européenne. La nouvelle tendance résulte également d'une remise en question des fondements des mathématiques. Si on ne craint pas de schématiser grossièrement, on peut dire que le tournant du siècle a témoin du passage d'une conception « extérieure », réifiée, de vérité comme absolu accessible à l'intuition, à la volonté, à l'inspiration téléologique de l'histoire, à une idée du vrai comme qualité de la forme logique et du langage. Cette transformation traduit l'espoir qu'une formalisation rigoureuse des opérations mathématiques et logiques apparaîtrait comme la transcription, idéalisée peut-être mais cependant fidèle, des mécanismes de l'esprit. C'est pourquoi un idéalisme plutôt élémentaire continue à se manifester dans les recherches logiques et analytiques modernes les plus neutres les plus hostiles à la métaphysique et à la psychologie.

L'histoire du « tournant linguistique » est à elle seule très vaste. Même si l'on s'en tient au débat sur « le vrai », on distingue moins quatre étapes importantes. D'abord les premiers travaux Moore et Russell, puis ceux de Russell et Whitehead tout pénétrés de la logique de Boole, Peano et Frege. Ensuite les essais de définition sémantique de la « vérité » tentés par Tarski, Carnap et positivistes logiques au cours des années 30 et que Wittgenstein un mode très personnel, devait pousser plus loin. Un troisième foyer est « la philosophie d'Oxford » et surtout la controverse 1950 sur « le vrai » menée entre Austin et P.F. Strawson, ainsi que la floraison d'articles qui en est sortie. Aujourd'hui, l'influence dominante est celle de la linguistique structurale et « The Philological Relevance of Linguistic Theory » de Jerrold J. Katz (1957).

est très représentatif de ce fait¹⁰⁶. Ces divisions, même très larges, noient les faits. L'exemple de Frege, de Russell et de Wittgenstein opère une coupe à travers différents postulats et méthodologies. Quine ne s'intègre facilement à aucune classification chronologique mais ses recherches sur la référence et les imputations de l'existence ont marqué l'ensemble du mouvement contemporain. Des figures de premier plan, Wittgenstein en est l'illustration la plus frappante, ont modifié leurs positions en cours de route.

Il est aussi très légitime d'envisager le développement des thèses modernes sur le vrai d'après l'opposition entre un modèle formel du langage et la primauté accordée au langage naturel. C'est, au fond, la distinction sur laquelle j'ai insisté dans cette étude. Dans son inestimable panorama historique, Richard Rorty considère que la ligne de partage se place entre les philosophes du langage idéal et ceux du langage ordinaire¹⁰⁷. En gros, le philosophe du langage idéal soutient que les problèmes philosophiques authentiques sont des embrouillaminis qui proviennent du fait que « la syntaxe historico-grammaticale » (nos modes d'expression réels) et la « syntaxe logique » ne se recourent pas. C'est cette dernière qui « sous-tend » le langage naturel ; on peut la dégager et la concrétiser en un paradigme formel. C'est le point de vue de Russell au début de ses travaux, de Wittgenstein dans le *Tractatus*, de Carnap et d'Ayer. C'est la tâche du philosophe de considérer tous les problèmes philosophiques selon la perspective d'un métalangage rigoureux dans lequel les propositions philosophiques auront quelque chose à dire sur la syntaxe et l'interprétation. Les problèmes autres que syntaxiques et de relation, en s'en tenant à cette acception sans ambiguïté, sont de faux dilemmes ou des cauchemars archaïques. Ils tiennent à ce que la langue courante et l'ontologie traditionnelle ont la regrettable habitude de confondre les mots et d'utiliser ce que Ryle qualifie d'« expressions systématiquement trompeuses ». (On peut démontrer que « Dieu existe » n'est qu'un « soi-disant énoncé existentiel » dans lequel « existe » est le prédicat fantôme de ce que la grammaire estime être un sujet fantôme).

La thèse du langage ordinaire est formulée dans la critique que fait Strawson de Carnap et de ses disciples. Admettons que les dilemmes philosophiques ont pour origine « le jeu insaisissable et trompeur de l'expression linguistique non formalisée ». Mais alors comment élaborer un langage idéal sans une description préalable, complète et précise, des mécanismes et des ratés du discours ordi-

naire ? Si cette description est possible, il se peut qu'elle suffise résoudre les hésitations et les obscurités du langage naturel. Il est possible qu'un modèle méta-linguistique soit de quelque secours et découpant, en faisant ressortir, les zones où règne la confusion mais on ne saurait lui demander de produire une élucidation qui s'ajoute à des normes. Parallèlement, Austin affirme qu'il n'est guère utile de réformer et de restreindre l'usage courant tant qu'on ne sa pas mieux ce qu'il est exactement. Le langage ordinaire n'est peut-être pas « le mot de la fin » mais il apporte déjà de quoi s'occuper.

Ces méthodes opposées et toutes les stratégies intermédiaires déployées par les philosophes de la linguistique conduisent à des tableaux différents du profil et du futur de la philosophie. Qui sait si toute philosophie digne de ce nom ne sera pas, selon l'expression de Wittgenstein, une sorte de « rééducation du langage », veillant sur les faiblesses du langage ordinaire, les redressant, préoccupée de résoudre les conflits sans fondement mais cependant véhéments qu'elles font naître. La philosophie de la linguistique débouche peut-être sur une révolution copernicienne à elle, en substituant à un modèle kantien de la connaissance *a priori* une conception nouvelle des contraintes intériorisées, des organisations abstraites qui ouvrent la voie au langage lui-même. Ce serait réaliser le vieux rêve d'une grammaire philosophique universelle. Il est tout à fait concevable que la linguistique empirique atteigne un point où elle sera capable d'énoncer des formulations valables sur la nature du vrai de la signification (c'est clairement l'ambition de Chomsky et de partisans des structures profondes). Enfin, comme le dit Rorty, se peut que l'analyse linguistique réussisse si bien sa tâche d'exorcisme qu'on « en arrive à considérer la philosophie comme une maladie culturelle maintenant éliminée ».

Deux lignes de force se dégagent. La philosophie de la linguistique représente un secteur important de la philosophie, surtout en Angleterre et aux Etats-Unis. Elle a placé l'analyse des grammair formelles ou empiriques au cœur de la logique, de l'épistémologie et de la psychologie. Mais elle aborde le langage sous un angle bien déterminé : Rorty suggère le terme générique de « nominalisme méthodologique ». Ce faisant, elle a non seulement rejeté le domaine des activités philosophiques respectables plusieurs branches de la philosophie traditionnelle comme l'esthétique, la théologie, philosophie politique dans son ensemble. Elle s'est également opposée avec vigueur aux autres façons de concevoir et de vivre le langage. Cette distinction, doublée de la conviction à peine voilée que l'autre camp est le royaume du vide, s'applique à Husserl, Heidegger, Sartre, Ernst Bloch. C'est pourquoi on est justifié, historiquement et psychologiquement, à séparer « la philosophie de la linguistique » de la « philosophie du langage » (*Sprachphilosophie*). Cette séparation est pernicieuse. Il est peu probable que la célèbre

106. Les articles clés ont été repris dans plusieurs recueils. On retiendra particulièrement *Philosophical Analysis*, éd. Max Black (New Jersey, 1950) ; *The Revolution in Philosophy* de A. J. Ayer. Londres, 1956 ; *Classics of Analytic Philosophy*, éd. R. R. Ammerman (New York, 1965). Dans l'exposé qui suit, je suis particulièrement redevable à deux séries de *Logic and Language*, éd. A. N. Flew (Oxford, 1951 et 1953) et au recueil de Richard Rorty, *The linguistic turn* (University of Chicago Press, 1967).

107. Cf. R. Rorty, *op. cit.*, préface.

prédiction d'Austin se réalise tant que l'écart demeure : « N'est-il pas possible que le siècle à venir assiste à la naissance, grâce au labeur conjugué des philosophes, des grammairiens et d'autres spécialistes du langage, d'une science du langage totale et authentique ? »

« Le vrai » constitue un thème toujours présent et pourtant nettement individualisé de l'analyse linguistique contemporaine¹⁰⁸. Plusieurs systèmes ont été proposés. Ce qu'on trouve chez Moore, dans les premiers enseignements de Russell sur l'atomisme et les propositions logiques, dans le *Tractatus*, est une théorie des correspondances. La langue est, dans une certaine mesure, une image du monde reprise terme à terme, les propositions « sont comme » les objets qu'elles concernent. *Essays on Truth and Reality* de F.H. Bradley (1914), ainsi que les analyses de propositions élaborées par les positivistes logiques comme Schlick et C.G. Hempel, amènent à ce qu'on a appelé « théorie de la cohérence » du vrai. Celle-ci repose sur la cohérence interne et un rapport systématiquement codé entre la perception et l'objet. (Les logiciens répètent qu'aucune théorie de la cohérence n'échappe à la célèbre démonstration de Gödel par laquelle tout système, dès qu'il atteint une certaine complexité doit, pour prouver sa propre cohérence, « importer » des hypothèses extérieures et avoir recours à des principes supplémentaires dont la propre cohérence peut être mise en doute).

Comme son nom le fait pressentir, la « théorie sémanitique » du vrai s'attaque d'emblée à la nature des rapports entre grammairaie et réalité. Cette démarche a pour origine principale « Der Wahrheitsbegriff in den formalisierteren Sprachen » de Tarski, d'abord publié en polonais en 1933, et *Logische Syntax der Sprache* de Carnap, paru à Vienne en 1934 et traduit en anglais trois ans plus tard. *Introduction to Semantics* de Carnap (1942) a vulgarisé la conception sémanitique¹⁰⁹. Les définitions sémanitiques du vrai sont formulées par rapport à des langues idéales et artificielles qui sont, en fait, des généralisations de systèmes déductifs dont le degré de

108. Je m'appuie, dans mon argumentation sur *Truth*, éd. George Pitcher (New Jersey, 1964) et *Truth* d'Alan R. White (Londres, 1970). Je me suis également servi des ouvrages suivants : « On Referring » de P.F. Strawson (*Mind*, LIX, 1950) ; *Semantic Analysis* de Paul Ziff (Cornell University Press, 1960) ; *Foundations of Empirical Knowledge* de A.J. Ayer (Londres, 1963) ; « Truth and Sentences » de Rita Nolan (*Mind*, LXXVIII, 1969) ; « Truth and Assertion » de Ronald Jager (*Mind*, LXXXIX, 1970) ; « Token-Sentences, Translation and Truth-Value » de R.J. et Susan Haack (*Mind*, LXXXIX, 1970).

109. Une très bonne introduction aux travaux de Tarski et Carnap figure dans *Das Wahrheitsproblem und die Idee der Semantik : Eine Einführung in die Theorien von A. Tarski und R. Carnap* de W. Stegmüller (Vienne, 1967). Les critiques suivantes sont particulièrement utiles : « The Semantic Definition of Truth » de Max Black (*Analysis*, VIII, 1948) et « Propositions, Sentences, and the Semantic Definition of Truth » de A. Pan (*Theorie*, XX, 1954).

complexité formelle varie. « Vrai » est un adjectif qu'on peut s'attendre à rencontrer dans certaines catégories particulières phrases (appelées « phrases-objets ») ou « phrases-témoins ». Celles-ci sont engendrées selon les règles rigoureuses et les contraintes formelles du métalangage. La plupart du temps, le métalangage est transcrit selon un certain code de logique symbolique, et retrouve ici des liens explicites avec *Principia Mathematica* de Russell et Whitehead et, en dernier ressort, avec Leibniz. Tarski sem définir « le vrai » comme la possibilité, pour un énoncé donné d'être accepté ou admis à l'intérieur d'une langue formelle déterminée gouvernée par une logique bivalente (vrai/faux) et non polyvalente. Le concept et l'analyse qui en est faite sont, techniquement parlant, très obscurs, mais me paraissent utiles à la compréhension des problèmes de polysémie et d'ambiguïté auxquels on se heurte dans la traduction. La méthode de Carnap est moins évidente et plus suggestive, soutenue comme elle l'est tout au long par l'hypothèse qu'on peut passer des langages artificiels au langage naturel et à la classification des différentes sciences.

Chacune de ces théories a reçu son lot de critiques sévères. Celles qui ont mené à de nouvelles tentatives. S'inspirant F. P. Ramsey et de son astuce du « superflu logique » (« on peut dire que p » n'est qu'une façon redondante de dire « c'est un fait que p ») Strawson rejette l'idée que les propositions sont « comme » le monde. Il analyse de nombreuses phrases, intelligibles et qui ont un sens, mais qui n'expriment rien qui soit vrai ou faux. Il ne man pas, souligne Strawson, de prédicats grammaticaux satisfaisants eux-mêmes, qui n'ont pas d'application *hic et nunc*. Le rapport en cause est celui qui existe entre « tous les enfants de Jean sont français » et l'éventualité, peut-être étrangère au sujet parlant, Jean n'ait pas d'enfants.

D'autres conceptions de la « vérité » ont suivi. On distingue tradition pragmatique associée aux doctrines de Peirce, William James et F.C.S. Schiller. Elle déborde de bon sens, comme montre le titre de l'article le plus connu de Schiller : « Faut-il les philosophes se chamaillent ? » publié en 1933, dans *Proceedings of the Aristotelian Society*. Des éléments empruntés à cette veine et le génie de l'exemple déconcertant définissent la linguistique de Quine. Il y a encore l'empirisme linguistique ou le matérialisme des marxistes qui fait porter l'accent sur « ce qui se passe dans la tête ». Mais tout comme dans les autres branches de la recherche philosophique contemporaine, ce sont les thèses analytiques qui provoquent le plus d'intérêt et attirent le plus l'attention. Le

110. Cf. « On the Conception of Truth » de I.S. Narski (*Mind*, LXXIV, 1965) comporte des références à Lévine et la conclusion optimiste que « la vérité est en progression ».

blème du vrai concerne plus souvent les relations de « mots à mots » que de « mots à objets ».

Cela fait plus de cinquante ans qu'on discute ainsi. Le non-spécialiste, si tant est qu'il puisse dégager même les grandes lignes d'une querelle où de multiples chapelles s'affrontent à l'aide d'un jargon méta-mathématique, est frappé par plusieurs choses. Les publications regorgent d'analyses poussées sur la grammaire. Quel que soit le futur de la philosophie linguistique anglo-américaine en tant que philosophie, les techniques « d'écoute du langage » attentive sur lesquelles elle se fonde et les modèles de comportement linguistique qu'elle a élaborés tiendront. Les exemples de signification imprécise, de logique absconse, de contenu obscur relevés ou fabriqués, à partir du langage naturel, par Moore, Wittgenstein et Austin composent une poésie perverse. Wittgenstein appartient, au même titre que Hölderlin et Lichtenberg, à la veine hermétique et aphoristique de la littérature allemande. L'oreille d'Austin, tellement sensible aux nuances du discours, sa faculté de saisir le côté quasi surréaliste des bizarreries spontanées du parler courant auraient fait de lui, pour peu qu'il l'ait voulu, un critique littéraire ou un philologue avisé. A maintes reprises l'analyse du « vrai » a déclenché de nouvelles intuitions quant au langage aux dernières extrémités, quant aux modalités de l'expression poussée dans les derniers retranchements de la syntaxe. Toute cette activité philosophique devrait avoir affiné et renforcé les distinctions reconnues entre « phrase », « énoncé », « proposition », « référence », « postulat », « prédicat », « accord », « affirmation » et autres composantes essentielles de la description linguistique.

Parallèlement, néanmoins, le débat sur la vérité fait preuve de l'étroitesse inhérente à la discipline linguistico-analytique. On ne s'y préoccupe jamais de psychologie expérimentale et de ce qu'on peut appeler, au sens large, théorie de l'information. Bien qu'on affirme hautement s'y attacher aux conventions ou nécessités qui régissent les rapports entre le langage et « ce qui est », l'analyse linguistique ne tient que très peu compte des progrès réalisés dans la compréhension de la perception et de la connaissance. Personne ne semble s'apercevoir que le problème du « vrai » et du prédicat est, en grande partie, conditionné par les mécanismes de la perception. Mécanismes qui font eux-mêmes entrer en jeu des facteurs neuro-psychologiques, écologiques et socio-culturels¹¹¹. Cette indifférence

111. Cf. *Toward a Theory of Instruction* de Jerome S. Bruner (Harvard University Press, 1966) et cet ouvrage précurseur qu'est *The Senses Considered as Perceptual Systems* de J.J. Gibson (New York, 1966), en particulier pp. 91-96. L'éventualité selon laquelle les perceptions sensorielles seraient déterminées par la culture et exigeraient d'être « traduites » est envisagée par W. Hudson in « The Study of the Problem of Pictorial Perception among Unacculturated Groups » (*International Journal of Psychology*, II, 1967) et Jan B. Derogowski dans « Responses Mediating Pictorial Recognition » (*Journal of Social Psychology*, LXXXIV, 1971).

est d'autant plus criante qu'il existe de nombreux centres d'intérêt communs. Les questions que se pose Wittgenstein quant à la vocalisation de la « douleur » et autres sensations intériorisées renvoient aux problèmes de la douleur et de données somatique variées soulevés par les psychologues et les spécialistes de la physiologie. Un théoricien du langage et de la vérité qui perd de vue la distinction entre le lien d'un stimulus à sa cause et celui d'un symbole à son référent — ce dernier inséparable d'une communauté linguistique et d'un code social — une telle théorie, donc, risque fort d'être artificielle et tendancieuse. Exactement comme dans le cas des modèles de structure profonde avancés par les grammaires génératives et transformationnelles, les critères analytiques du vrai sont susceptibles de créer la confusion et de laisser un schéma purement idéologique et la réalité empirique l'un sur l'autre. Les objections qu'élève Michael Black aux thèses de Tarski dépassent le champ de la sémantique :

Le caractère « ouvert » d'une langue naturelle, tel qu'il se manifeste dans les fluctuations de son vocabulaire, interdit de définir le vrai à l'aide d'une énumération d'exemples simples. C'est là une tentative aussi désempérée que celle qui consisterait à cerner la notion de « nom propre » grâce à la liste de tous les noms jamais employés¹¹².

On peut pousser plus avant. Il ne fait aucun doute que le démenti apporté par l'analyse à toutes les naïves théories de la correspondance mot-objet a été fécond pour la philosophie. Cependant il est psychologiquement assez faux de prétendre arriver à un modèle de travail plus efficace ou même, avec davantage de bien-fondé, de tarquer d'exploiter un modèle philosophiquement plus satisfaisant Michael Dummett n'en fait pas mystère :

Bien qu'ayant dépassé la théorie de la correspondance, nous demeurons au fond, réalistes ; notre pensée abrite encore une conception du vrai essentiellement réaliste. Le réalisme, c'est de croire que, pour tout énoncé il existe une raison en vertu de laquelle l'énoncé lui-même ou sa négation est vrai ; ce n'est que sur la foi de cette croyance qu'on peut justifier l'idée que le vrai et le faux jouent un rôle essentiel dans le concept de signification d'un énoncé, que l'explication emprunte la forme générale des critères du vrai¹¹³.

On n'échappe pas à cette « duplicité » tant que l'analyse des affirmations, énoncés, propositions, credos par rapport au « vrai » néglige délibérément la psychologie et la sociologie de la connaissance. Ce n'est que lorsqu'on voudra bien s'y intéresser qu'on pourra, pour satisfaire aux exigences légitimes de Strawson, poser la question : « Comment emploie-t-on le mot " vrai " ? »

112. « The Semantic Definition of Truth » de Max Black, p. 58.

113. « Truth » de Michael Dummett, repris dans *Truth*, éd. G. Pitcher (New York, 1971), p. 102-103.

Le côté appauvrissant de la linguistique analytique a peut-être des origines plus profondes. « Toute théorie satisfaisante du vrai », déclare Austin se servant d'un terme qu'il traite avec plus de circonspection dans d'autres contextes (qu'est, en fait, une « théorie du vrai » ?) « se doit de maîtriser également le faux ¹¹⁴. » Il me semble qu'aucun des systèmes du vrai proposés par la philosophie contemporaine de la linguistique ne remplit cette condition. Pourtant je suis persuadé que la question de la nature et de l'histoire du faux détermine en grande partie la compréhension du langage et de la culture. Le faux ne se réduit pas, en dehors d'une acception strictement formelle ou purement systématique, au manque d'adéquation à un fait. Il est agent dynamique et créateur. La faculté humaine d'énoncer des choses fausses, de mentir, de nier « les faits tels qu'ils sont » est au cœur du langage et du contrepoint entre les mots et le monde. Il se peut que le vrai soit, des deux, le cas le plus limité et le plus spécial. L'homme est un mammifère capable de porter de faux témoignages. Comment ce don s'est-il développé, à quel impératif de l'adaptation correspond-il ?

La gamme de processus linguistiques et de volonté qui sépare les absolus théoriques du « vrai » et du « faux » est tellement variée et riche en nuances qu'aucune logique, aucune psychologie, aucune sémantique ne la décrit entièrement, même sur un mode provisoire. On a, par l'analyse et l'observation du comportement, sondé certains secteurs cruciaux dans des zones aussi primordiales, aux points de vue formel et culturel, que l'induction, le raisonnement par hypothèse, le doute philosophique. La grammaire a exploré l'optatif et le subjonctif. Le développement des logiques modale et plurivalente a étendu, par-delà les catégories exclusives du faux et du vrai, l'étude des propositions. Les articles techniques sur la condition sont légion ¹¹⁵. L'hypothétique a donné lieu à maintes controverses ¹¹⁶. Certains logiciens estiment que les affirmations contraires aux faits, du genre « Napoléon n'est pas mort à Sainte-Hélène » ne soulevaient aucun problème particulier et qu'on ne doit surtout pas les confondre avec des conditionnels. Le seul test est la vérification, un à un de tous les énoncés conditionnels ¹¹⁷. D'autres inclinent à penser que les phrases conditionnelles telles que

114. « Truth » de J.L. Austin, repris dans G. Pichet, pp. 27-28.

115. J'ai trouvé les suivants particulièrement utiles : « Subjunctive Conditionals » de Stuart Hampshire (*Analysis*, IX, 1948) ; « Counterfactuals and Subjunctive Conditionals » de M.R. Ayers (*Mind*, LXXIV, 1965) ; « Cans Without Ifs » de K. Lehrer (*Analysis*, XXIX, 1969) ; « A New Approach to Conditionals » de Bernard Mayo (*Analysis*, XXX, 1970).

116. Cf. « Hypotheticals » de D. Pears (*Analysis*, X, 1950) ; « The meaning of "Is Going to Be" » de Charles Hartshorne (*Mind*, LXXIV, 1965), « The Possibly-True and the Possible » d'A.N. Prior (*Mind*, LXXVIII, 1969).

117. C'est la thèse de M.R. Ayers dans « Counterfactuals and Subjunctive Conditionals ».

« si Napoléon l'avait emporté à Waterloo il serait demeuré empereur » créent un problème qu'on ne saurait négliger. Comment traiter au mieux un type d'énoncés manifestement intelligibles mais dont on ne peut dire qu'ils sont vérifiables ou susceptibles d'être falsifiés par nature ?

Cependant, dans l'ensemble, il n'est guère d'autre courant de la recherche logique et philosophique à la fois aussi prolix et stérile. Peut-être le logicien se sent-il d'emblée en porte-à-faux. La recommandation de Hume, au premier livre du *Traité sur la nature humaine*, lui coupe tous ses moyens : tous les raisonnements par *hypothèse* « fondés sur une supposition » se trouvent irrévocablement infirmés par le manque « d'existence réelle reconnue ». Ils sont donc « chimériques et sans fondements ». C'est le règne de la pagaille. « Les *si* et les *peut-être* sont des mots protéiformes qui embarrassent la grammaire et la philosophie », écrit Austin dans son article bien connu « Ifs and Cans » (1956). Ils « engendrent la confusion ».

Abordés sous un autre angle, on peut juger qu'ils engendrent la vie, que les forces primaires grâce auxquelles le langage et les existences humaines s'adaptent les uns aux autres habitent précisément cette zone rebelle à la logique. L'hypothétique, « l'imaginaire », l'conditionnel, la syntaxe de l'anti-fait et de la contingence sont peut-être les centres producteurs du langage. Ils lestent la notion d'« organisation » du poids de l'organique. Il est inévitable que l'concept qui régit le rapport entre ces deux termes soit obscur comment dominer une « stabilité protéiforme », une qualité d'ouverture systématique ? Une fois encore il faut savoir s'étonner : se sensibiliser à la pensée, le poète le fait bien, pourquoi pas le logicien, que les choses auraient pu être différentes, qu'une clarté parfaite aurait restreint le champ. Il est tout de même remarquable soit dit sans exagération, que nous sachions conceptualiser et traduire dans la langue la catégorie insondable de « l'impossible » que ni *flying azure pigs* ni *colorless green ideas sleep furiously* n'éleve de barrières sémantiques ou conceptuelles insurmontable « L'impossible » s'estompe peu à peu en une espèce de buée : on le droit de dire, mais pas celui de concevoir raisonnablement qu'« a n'est pas a ». Pourtant on a envie d'en savoir telleme plus, à ce point zéro apparemment sans mystère où les lois système sont en défaut, quant à la somme d'artifice et de légèreté verbale parfaitement cohérente. La grammaire de tout le monde comporte pas de garde-fou qui empêche de dire des absurdités plus correctement du monde. Pourquoi faut-il qu'il en soit ainsi ?

118. Exemples repris de Chomsky. (N. du T.) : « des cochons d'azur volants d'incolores idées vertes dorment furtivement ».

Quelle faiblesse ou, au contraire quelle liberté de remodeler, d'alléger l'entrave des frontières détermine cette absence de contraintes ?

Les conditionnels contraires aux faits : « si Napoléon était maintenant sur le champ de bataille, cette affaire du Vietnam tournerait autrement », ne se contentent pas de laisser perplexes le philosophe et le grammairien. Tout autant que les futurs, auxquels on les devine apparentés, et auxquels on devrait les adjoindre en un ensemble plus vaste de la « supposition » ou de l'« alternative », ces propositions en « si » sont un des ressorts essentiels de notre affectivité. C'est grâce à elles que l'esprit peut se retourner, elles lui apportent, littéralement, l'espace vital. La différence entre un langage artificiel comme le *FORTRAN*, programmé par des spécialistes de l'informatique et de la théorie de l'information, et le langage humain, réside dans tout un potentiel chimérique, une série d'ambiguïtés vitales et de choix impossibles. A partir d'un vocabulaire donné et d'un ensemble de règles de fonctionnement, tous deux susceptibles de modifications, en tenant compte des possibilités de compréhension et de certaines limites au niveau de la performance (pas de phrases sans fin), on peut *tout dire*. Cette universalité latente a quelque chose d'effrayant, on ne devrait jamais l'oublier. Elle n'est pas loin d'exclure la logique appliquée : les paramètres sont trop nombreux, les ordres acceptables trop fluctuants et sporadiques (« *Es ist menschenunmöglich* », il n'est pas humainement possible, affirme Wittgenstein dans le *Tractatus*, de faire dériver une logique du langage, « *Sprachlogik* », du langage naturel). Qui sait si cette instabilité n'est pas le plus révélateur des phénomènes d'adaptation de l'évolution, si ce n'est pas la main tendue vers l'extérieur qui nous rend humains.

Ernst Bloch est le plus grand métaphysicien et historien de ce processus. A ses yeux, l'essence de l'homme tient dans ce « rêve tourné vers l'avant », cette faculté obsédante d'interpréter « ce qui est maintenant » comme « ce qui n'est pas encore ». La conscience découvre dans l'existant une marge constante d'inachevé, de potentiel suspendu qui défie l'accomplissement. A la différence de toutes les autres espèces vivantes, l'homme a le sens du « devenir » et le don d'envisager l'histoire du futur. Cet appel de l'utopie est le levier de sa politique. Les chefs-d'œuvre abritent les fibres d'une réalité latente. L'art est, selon le mot de Malraux, un « anti-desin ». On projette hypothèses, pensées et imagination dans « le royaume des si », dans les conditions sans bornes de l'inconnu. Et ce n'est pas sous l'effet d'une déroutée de la logique ou d'une déviation de l'induction. C'est beaucoup plus que le jeu d'une convention de probabilité. C'est là qu'est le nerf de l'action humaine. Les conditionnels et les énoncés qui prennent les faits à contre-pied, soutient Bloch, établissent une grammaire du renouvellement incessant. Ils obligent à repartir d'attaque chaque matin, à aban-

donner derrière soi les échecs de l'histoire. Sans eux, pas d'avance possible et les rêves déçus restent en travers de la gorge. Bloch est un marxiste de l'espèce messianique, il découvre les éléments les plus avancés du futur dans le matérialisme dialectique et la vision hégélo-marxiste du progrès social. Mais sa sémantique d'une apocalypse de la raison a des conséquences philosophiques et linguistiques plus générales. Plus que toute autre philosophie, il revient sur le fait que « le raisonnement à partir d'une supposition » n'est pas comme le décrète Hume engagé dans le doute systématique, « chimerique et sans fondements ». Il se révèle, au contraire, facteur de survie et mécanisme spécifique d'évolution personnelle et sociale. C'est comme si la sélection naturelle avait avantagé le subjonctif.

Au sein d'une grammaire philosophique, d'une science du langage authentique, *Geist der Utopie* et *Prinzip Hoffnung* d'Ernst Bloch rejoindraient « Ifs and Cans » d'Austin. Les démarches ontologiques et analytico-linguistiques pourraient coexister dans un respect mutuel et, en dernier ressort, s'épauler. Mais on est encore loin de voir fusionner ces deux types d'intuition.

Je suis persuadé qu'on ne peut guère progresser dans la compréhension de l'évolution du langage et le rapport entre la langue et l'activité humaine tant qu'on considère le « faux » comme négatif par essence, l'anti-fait, la contradiction et les nuances de la condition comme des modes spécialisés, à la logique souvent abâtardie. *Le langage est l'instrument privilégié grâce auquel l'homme refuse d'accepter le monde tel qu'il est*. Sans ce refus, si l'esprit cessait d'élaborer sans répit des « contre-mondes » selon des modalités qu'on ne peut séparer de la grammaire des formes optatives et subjonctives, on serait condamné à faire éternellement tourner la roue du présent. La réalité serait, pour reprendre en la gauchissant l'expression de Wittgenstein « tous les faits tels qu'ils sont » et rien de plus. L'homme a la faculté, le besoin, de contredire ou de dire le monde, de le dessiner ou le parler autrement. Cette capacité et la façon dont elle a évolué sur les plans biologique et social reculent peut-être quelques indices quant aux origines du langage et à multiplicité des langues. Qui dira si, plutôt qu'une « théorie de l'information », ce n'est pas une « théorie de la déformation » qui aidera le plus à élucider la nature du langage.

Il faut n'avancer qu'avec précaution. Les termes clés sont non seulement malaisés à définir, mais ils plient encore sous le poids d'une double inculpation, morale et pragmatique, augustinienne cartésienne. « *Mendacium est enuntiatio cum voluntate falsu enuntiandi* », affirme saint Augustin dans *De mendacio*. Remarque l'accent porté sur « énonciation », sur le point où le fait prend vie dans la langue. Il est quasi impossible d'adopter un terme neutre quand on emploie des mots comme « mé-dit », « tromperie », « fausseté », « méconnaissance », « manque de clarté »,

dernier plus directement soumis à la critique cartésienne. Le confus, l'ambigu, l'obscur sont des atteintes portées à la conscience et à la raison. La description que donne Swift des Houyhnhms réunit tous les aspects d'une condamnation à la fois éthique, pragmatique et philosophique :

J'ai le souvenir d'avoir parlé maintes fois avec mon maître de la nature humaine dans les autres parties du monde et, occasionnellement du mensonge. Bien que son intelligence fût très vive par ailleurs, il éprouvait la plus grande difficulté à comprendre ce que je voulais dire. Il raisonnait en effet ainsi : l'usage de la parole nous a été donné pour nous permettre de nous comprendre les uns les autres et de nous communiquer ce que nous savons évidemment être vrai. Si donc quelqu'un se permettait de dire une chose-qui-n'est-pas, il trahissait les fonctions du langage, car il devenait proprement impossible de le comprendre ; ce qu'il communiquait alors était pire que de l'ignorance, puisqu'il amenait à considérer comme blanc ce qui était noir, et court ce qui était long. C'était là tout ce qu'il pouvait saisir du mensonge, si parfaitement compris et si universellement pratiqué par toute créature humaine ¹¹⁹.

Une fois de plus on est devant l'articulation étroite entre le langage et la vérité, la notion de la langue comme comptable du vrai. Le faux, le manque d'adéquation à la situation réelle, proviennent de ce qu'a été dite « la chose-qui-n'était-pas ». « L'impropre » — la terminologie de Swift est, tout à la fois, sans profondeur psychologique et d'une étendue habile — est autant moral que sémantique. Un mensonge « est proprement impossible à comprendre ». Bien sûr, il peut y avoir « erreur », effet de daltonisme, les verres peuvent être brouillés. Il faut tolérer des nuances selon l'intention, les circonstances favorables ou adverses. Néanmoins, bien qu'erreur et mensonge délibéré ne soient pas confondus, tous deux apparaissent d'emblée comme des privations, des quantités ontologiquement négatives. Toute la gamme qui s'étend du mensonge le plus noir à l'innocente erreur se place à gauche du langage, dans la zone d'ombre.

Mais comme cette zone est étendue et, n'en déplaise à Swift et à son ironie, mal comprise ! La rigueur de la condamnation morale et épistémologique chez saint Augustin, chez Swift dont le raisonnement est voisin de celui de Hume sur les chimères, est d'inspiration historique. La conception grecque est beaucoup plus nuancée que celle des Pères de l'Eglise. Il suffit de se remémorer les propos enchanteurs qu'échangent Athéna et Ulysse au chant XIII de l'*Odyssée* pour se rendre compte que le va-et-vient de mensonges ou le contrepoint rapide de « choses-qui-ne-sont-pas » n'est pas nécessairement d'essence mauvaise ou stratégique. Les dieux et les

mortels privilégiés sont parfois virtuoses du mensonge, orfèvres de la contre-vérité raffinée pour le plaisir de l'art verbal (que le terme est fuyant !) et de la vivacité intellectuelle requis. Le monde classique était toujours prêt à apporter la preuve que les Grecs appréciaient le côté sportif ou esthétique du mensonge. Il y a beau temps que la vitalité du « mé-dit » et du « mé-pris », les affinités fondamentales entre langue et sens douteux paraissent implicites dans le style inimitable des oracles grecs. Socrate, dans *Hippias minor*, fait valoir une opinion qui est précisément l'inverse de celle de saint Augustin. « Les menteurs sont forts et prudents, avisés et sages pour tout ce qui touche à leurs mensonges. » Le dialogue ne s'insère que bien mal à l'ensemble de la doctrine et il se peut qu'il ne soit là que pour les besoins de la démonstration ou de l'ironie à *contrario*. Il n'en est pas moins vrai que la position de Socrate est défendable : on doit préférer celui qui ment délibérément à celui qui le fait involontairement ou par inadvertance. Dans *Hippias minor* le thème s'applique à ce qui était probablement un lieu commun allégorique, la comparaison entre Achille et Ulysse. L'effet est, au mieux, ambivalent. « Je hais comme les portes des Enfers celui dont le cœur n'est pas d'accord avec la bouche ¹²⁰, déclare Achille au chant IX de l'*Illiade*. Face à lui, Ulysse, « grand imposteur parmi les mortels ». Le mythe penche en faveur d'Ulysse ; ni l'intelligence ni l'invention n'estompent la naïveté fanfaronne d'Achille.

En résumé, une intuition profonde, féconde, du pouvoir créateur du mensonge, la conscience des attaches organiques entre le génie du langage et celui de l'artifice, de « dire une chose-qui-n'est-pas » parcourt différents aspects de la mythologie, l'éthique et la poétique grecques. Gulliver, lorsqu'il identifie la fonction du langage à la réception de « ce que nous savons évidemment être vrai », fait preuve, selon les critères socratiques, d'arbitraire et de naïveté. Cette écoute « polysémique » survit dans la rhétorique de Byzance et dans les allusions, dont fourmille la théologie byzantine, à la duplicité du langage humain, ce « prisme déformant » en quête de la « vraie lumière ». Mais, depuis le stoïcisme et les débuts du christianisme, « feindre », dont l'étymologie remonte à *ingere*, n'a jamais été en odeur de sainteté.

C'est peut-être la raison du parti pris écrasant de la logique et de l'organisation linguistique des phrases. Pour dire les choses brutalement et de façon frappante, un énorme pourcentage des actes de parole, tous ces mots prononcés et entendus, n'a rien à voir avec le « factuel » et le vrai. Le concept même de vérité intégrale, « toute la vérité et rien que la vérité », est un idéal fictif qui règne dans les prétoires ou les séminaires de logique. D'un point de vue

bien tenue. Mais j'y vois cependant une différence radicale. Chez les animaux les non-vérités relèvent de l'instinct, ce sont des réflexes d'évasion ou de dévouement. Celles de l'homme sont délibérées, elles peuvent être totalement gratuites, sans utilité pratique et pleines d'invention. A la question « où est la source ? », « où se trouve le nectar ? » l'animal répondra par le son ou le mouvement. La réponse sera vraie, c'est la réaction strictement automatique à un « stimulus d'information ». Bien qu'ils se servent de mots, les Houyhnhnms font de même : ils ne peuvent que donner ou interdire « ce qu'ils savent évidemment être vrai ». Le symbole de Swift ne dépasse pas les centaures primitifs, l'éthique instinctive en deçà des frontières de l'humain. Il est possible que la rubrique « camouflages » recouvre aussi le silence, le refus de répondre. A un degré plus avancé d'évolution, chez les primates peut-être, l'animal fait la sourde oreille (après tout le mutisme plein de piété filiale de Cordelia a quelque chose de pas tout à fait humain). Mais on reste au niveau du réflexe complexe. L'humanité pleine et entière ne commence que lorsque l'interlocuteur présente « la chose-qui-n'est-pas », par exemple « la source est à cent mètres sur ma gauche » quand elle est en fait cinquante mètres à droite, « il n'y a pas de source par ici », « elle est tarie », « il y a un scorpion dedans ». Les réponses mensongères, les « altérités » imaginées ou proférées composent une série ouverte, qui n'a de fin ni continue ni formelle, et ce caractère illimité de l'imposture est déterminant pour la liberté de l'homme et le génie du langage.

Quand le faux a-t-il vu le jour, quand l'homme a-t-il cerné cette faculté du langage de jouer sur la réalité, de « dire autrement » ? Il n'existe, c'est évident, aucun témoignage, aucun vestige concret du moment ou du lieu où s'accomplit la transition, peut-être la plus importante dans l'histoire de l'espèce, du code étroit stimuli-réponses de la vérité à la liberté de l'artifice. On a la preuve expérimentale, établie à partir des dimensions de crânes fossiles, que l'appareil phonatoire de l'homme de Néanderthal n'était, pas plus que celui du nourrisson, à même d'émettre les sons complexes requis par une langue¹²⁴. Il n'est donc pas exclu que l'évolution de l'« altérité » vocale et conceptuelle soit récente. Elle a sans doute été à la fois la cause et le résultat d'un rapport dynamique entre les fonctions neuves d'un langage affranchi et fait pour la fiction et le développement des zones linguistiques des lobes frontaux et temporaux. Il y a peut-être corrélation entre l'innervation et le volume « excessifs » du cortex et le don qu'a l'homme de concevoir et d'exprimer des réalités « qui ne sont pas ». Il transporte dans sa tête, dans les convolutions et les aires du cerveau, des mondes

qui ne sont pas dans le monde et dont la substance est essentielle, sinon exclusivement ou uniformément, verbale. Le pas décisif entre d'une part, le simple fait de nommer, et la tautologie qui est, en un sens ce que je fais en affirmant que la source se trouve où elle est réellement, et l'invention, l'« altérité » se rattache sans doute à la mise au point de l'outil et à l'élaboration des structures sociales qui en découlent. Quelle qu'en soit l'origine sociobiologique, l'emploi de la langue pour l'altérité, le faux-semblant, l'illusion, le jeu, est de loin l'instrument le plus parfait dont l'homme dispose. C'est le bâton qu'il passe à travers les barreaux de la cage de son instinct pour attraper les confins de l'univers et du temps¹²⁵.

A l'origine c'était probablement un banal moyen de survie. Qui n'était pas encore débarrassé de l'instinct de dissimulation. L'artifice avait pour but d'échapper, grâce au déguisement, à ceux qui cherchaient la même source, la même proie trop maigre, le même rare partenaire sexuel. Induire en erreur, propager des demi-vérités permettaient de s'assurer une marge vitale d'espace ou de nourriture. La sélection naturelle allait avantager le falsificateur. Les légendes, la mythologie ont sauvé le souvenir estompé des bienfaits, pour l'évolution, du travesti et de l'indication erronée. Loki, Ulysse sont des figures littéraires tardives où se condense le motif omniprésent du menteur, du fabulateur aussi fuyant que le feu et l'eau et qui s'en tire. Cependant on ne peut s'empêcher de penser que les fonctions d'adaptation de l'« altérité » vont plus loin, que les modalités de l'artifice, de l'affirmation fausse se sont

124. Au moment où je relis les épreuves de ce chapitre, je tombe sur le passage suivant, également sous forme d'épreuves, d'un article de Sir Karl Popper (« Karl Popper, Replies to my Critics » in *The Philosophy of Karl Popper*, éd. Paul Arthur Schilpp, La Salle, Illinois, 1974, pp. 1112-1113) :

« Le développement du langage humain joue un rôle complexe dans ce processus d'adaptation. Il semble s'être développé à partir de signaux émis par les animaux à organisation sociale ; mais j'avance la thèse que la possibilité de raconter des histoires est ce qui caractérise vraiment le langage humain. Il se peut que cette capacité ait existé dans le monde animal. Mais je maintiens que le moment où le langage est devenu humain se rattache étroitement à celui où un homme a inventé une histoire, un mythe, afin d'excuser une faute commise en envoyant, par exemple, un signal de détresse alors qu'il n'en était pas besoin ; et j'estime que l'évolution du langage spécifiquement humain, avec ses méthodes caractéristiques de négation, ses moyens de dire qu'un signal n'est pas vrai, provient en grande partie de la découverte de techniques systématiques permettant de nier une information fautive, une fautive alarme peut-être, et d'une autre découverte très proche, celle des histoires fausses, des mensonges utilisés en guise d'excuse ou par jeu.

« Si l'on étudie de ce point de vue le rapport du langage à l'expérience subjective, on ne peut nier que tout compte rendu vrai comporte un élément de décision, celle de dire la vérité. Les expériences mentées avec les détecteurs de mensonge révèlent que, sur le plan biologique, dire ce que le sujet croit être la vérité diffère profondément du mensonge. J'y vois l'indication que le mensonge est une invention tardive, spécifiquement humaine ; qu'il a en réalité, fait du langage humain ce qu'il est : un instrument qui détecte presque aussi bien qu'il relie ».

confondues avec la définition lente, mal assurée du moi. Presque toutes les langues et tous les cycles de légendes possèdent un mythe de l'affrontement de deux individus : duel, lutte corps à corps, énigme, dont l'enjeu est la vie du perdant. Deux hommes se rencontrent en un lieu de passage étroit, gué, pont précaire, au coucher du soleil et chacun s'applique, tour à tour, à se frayer par la force un passage ou à couper celui de l'adversaire. Ils luttent jusqu'au matin sans qu'aucun l'emporte. L'issue se produit dès qu'un nom est prononcé. L'un des combattants nomme l'autre : « Tu es Israël », dit l'ange à Jacob ; ou chacun révèle à l'autre sa propre identité : « Je suis Roland », « Je suis Olivier, frère de la belle Aude » ; « Je suis Robin de la forêt de Sherwood », « Je suis Petit-Jean ». Tout un faisceau de thèmes originels et de rites d'initiation s'inscrit en filigrane. Parmi lesquels le rôle capital de l'identité, le don périlleux que fait un homme qui confie à un autre son vrai nom. Déguiser ou dissimuler son nom, dans l'énigme posée à Turandot et une foule d'autres héros de contes de fées et de sagas, revêt de l'étranger. Se prendre autre, à soi-même ou devant le monde, c'est exploiter la fonction « alternisante » du langage de la façon la plus achevée et la plus ontologiquement libératrice. Les Houyhnhnms se meuvent dans une tautologie du moi sans faille : ils ne sont que ce qu'ils sont.

Grâce au « fard » du langage l'homme parvient, en partie du moins, à sortir de son propre épiderme et, quand le besoin d'« altérité » devient pathologique, à faire éclater son identité en voix indépendantes ou antagonistes. Le discours de la schizophrénie est celui de l'« altérité » la plus poussée.

Toutes ces fonctions de travesti sont bien connues de la rhétorique et du dialogue social conventionnel. La maxime de Talleyrand : « La parole a été donnée à l'homme pour déguiser sa pensée », est un lieu commun judiciaire. Tout comme la croyance philosophique, présentée sans fioritures dans l'essai d'Ortega y Gasset sur la traduction, qu'il existe une brèche impossible à colmater, un décalage entre la pensée et les mots. Les mensonges, affirme Vladimir Jankélévitch dans son article « Le Mensonge », reflètent « l'impuissance du langage devant la suprême richesse de la pensée ». C'est un dualisme frustré qui se donne libre cours ici, on vous assène le concept d'une « pensée » distincte de l'expression verbale ou antérieure à elle. Le même argument, celui d'une langue qui dérobe les vraies formes de la « pensée », est présenté dans le *Tractatus* de Wittgenstein (4 002) : *Die Sprache verkleidet den Gedanken. Und zwar so, dass man nach der äusseren Form des Kleides, nicht auf die Form des bekleideten Gedankens schliessen kann ; weil die äussere Form des Kleides nach ganz anderen Zwecken gebildet ist als danach, die Form des Körpers erkennen zu*

*lassen*¹²⁶. La comparaison n'est pas seulement trompeuse sur le plan épistémologique et linguistique ; elle traduit une condamnation morale bien caractéristique : la langue se livre à un larcin en dissimulant la pensée ; l'idéal est une équivalence absolue empiriquement vérifiable (cf. les Houyhnhnms). On en dit toujours trop ou pas assez, et c'est faire preuve de naïveté d'exiger qu'on se dénude en chacun de ses mots, observe Nietzsche dans *La Volonté de puissance*. On se heurte encore une fois à l'image péjorative du déguisement, des hardes mensongères recouvrant l'épiderme authentique. Il ne fait aucun doute que les ressources linguistiques de la dissimulation sont d'importance vitale. On a peine à imaginer, sans elles, « l'humanisation » de l'espèce ou le maintien d'une vie sociale. Mais elles ne sont, en dernier ressort, que mécanismes de défense, barriolages appliqués sur le corps, faculté de certains insectes de se fondre dans la teinte du milieu ambiant.

La dialectique de l'« altérité », le génie du langage à renverser délibérément les faits sont eux, à un degré écrasant, positifs et féconds. Ils tiennent bien aux mécanismes de défense. Mais le mot prend alors un autre sens, une autre densité. Quand on va au cœur des choses, l'ennemi n'est pas celui qui s'abreuve à la même source, le tortionnaire qui veut vous faire avouer votre nom, le négociateur assis de l'autre côté de la table ou le raseur patenté. Le langage est artificiel par essence parce que c'est la « réalité » qui est l'ennemi, parce que l'homme, au contraire des Houyhnhnms, n'est pas prêt à se soumettre à « la chose-qui-est ».

Peut-on illustrer la remarque, faite par T. S. Eliot, que l'homme n'absorbe la réalité qu'à petites doses ? L'anthropologie, le mythe, la psychanalyse sont hantés de souvenirs flous du bouleversement mémoriel de l'humanité découvrant l'universalité et la banalité de la mort. Parmi toutes les espèces animales, les hommes sont seuls à bercer, conceptualiser, représenter à l'avance la terreur mystérieuse qu'engendre leur fin. Ce n'est que de façon imparfaite, à grand renfort d'inattention systématique, que se tolère l'idée du grand finale. J'ai avancé que les grammaires du futur, du conditionnel, d'un imaginaire non fini sont indispensables au fonctionnement normal de la conscience et à l'intuition d'une progression qui fait tourner l'histoire. On peut aller plus loin. Il est peu probable que l'homme, tel qu'il est aujourd'hui, aurait survécu privé des techniques de l'artifice, de l'anti-fait, de l'anti-déterminisme du langage et sans le pouvoir sémantique, engendré et tenu à disposition dans les zones « superflues » du cortex, d'imaginer et d'organiser

126. « Le langage travestit la pensée. Et notamment de telle sorte que d'après la forme extérieure du vêtement l'on ne peut conclure à la forme de la pensée travestie ; pour la raison que la forme extérieure du vêtement vise à tout autre chose qu'à permettre de reconnaître la forme du corps ». *Tractatus logico-philosophicus*, trad. Pierre Klossowski (Paris, 1972), p. 71.

des possibles qui échappent au cercle de la décomposition organique et de la mort. C'est dans ce sens que les langues et leur bouillie de subjonctif, de futur, d'optatif constituent pour l'évolution un atout capital. Grâce à elles, on avance au milieu d'une solide illusion de liberté. La sensibilité tient bon et transcende la brièveté, les cataclysmes aveugles et les impératifs physiologiques de la vie individuelle parce que les réactions de l'esprit, dans leur code sémantique, sont à tout instant plus étendues, plus libres, plus riches d'invention que les exigences et les stimuli des faits concrets. Nietzsche clame bien haut, dans *La Volonté de puissance*, qu'il n'existe qu'un seul monde, un monde faux, cruel, contradictoire, trompeur, vide de sens ; qu'on a besoin de mensonges pour vaincre la réalité, la « vérité » ; qu'on ne peut se passer de mensonges pour vivre ; que mentir en tant que nécessité de la vie est un aspect du caractère terrifiant et problématique de l'existence. Au moyen de la contre-vérité, de l'antifait, l'homme viole (*vergewaltigt*) une réalité absurde qui le ligote ; et ce faisant, il se révèle en tout point artiste et créateur (*ein Künstler-Vermögen*). Chacun élabore, au plus profond de lui-même, la grammaire, la mythologie de l'espoir, du phantasme, de l'illusion berceuse sans lesquelles l'espèce humaine n'aurait pas dépassé le comportement des primates et se serait, depuis longtemps, supprimée. C'est la syntaxe qui est chargée de lendemains, pas la physiologie du corps humain ou la thermodynamique du système planétaire. En fait, c'est peut-être la seule zone de « libre arbitre », d'affirmation dégagée de la causalité et des programmes neuro-chimiques. On se libère du piège organique par la parole et le rêve. L'expression d'Ibsen met en place toutes les pièces du puzzle de l'évolution : l'homme vit et progresse avec le secours du « mensonge vital ».

Les conséquences linguistiques sont les suivantes : les langues ne se contentent pas d'innover au sens où l'entendent les grammairistes génératives et transformationnelles, elles créent littéralement. Tout acte de parole possède un potentiel d'invention, le pouvoir de faire jaillir, d'ébaucher ou de construire une anti-matière : la terminologie de la physique nucléaire et de la cosmographie, leurs allusions à « d'autres mondes » rendent avec la plus grande justesse le concept d'« altérité » dans son ensemble. En fait, cette création ou dialectique du contre-énoncé est encore plus complexe car la réalité qu'on écarte ou repousse est elle-même, en grande partie, le produit de la langue. Elle se compose des métonymies, métaphores, classifications que les hommes ont, dès les origines, tissées autour du devenir brouillon des perceptions et des phénomènes. Mais le point essentiel est celui-ci : le « fouillis » du langage, son opposition radicalement au système ordonné et clos des mathématiques ou de la logique formelle, la polysémie de chaque mot, ne sont ni une faiblesse ni un trait de surface dont puisse venir à bout l'analyse des structu-

res profondes. La trame lâche du langage naturel conditionne les fonctions créatrices du monologue intérieur ou de la langue parlée. Une syntaxe « close », une sémantique qui puisse être entièrement systématisée constitueraient un univers fermé. « La métaphysique, la religion, l'éthique, le savoir proviennent tous du goût de l'homme pour l'art, le mensonge, de sa fuite devant la vérité, de sa dénégation de la vérité », disait Nietzsche. Ce recul devant « le fait donné », cette manière de contredire, sont au cœur de la structure combinatoire de la grammaire, du manque de précision des mots, du caractère fluctuant de l'usage et de la correction grammaticale. Des mondes nouveaux voient le jour entre les lignes.

Bien entendu il existe un élément de défaite dans cette dépendance à l'égard du langage et de l'imaginaire. Il est des vérités existentielles, des particularités de la substance qui passent au travers des mailles du filet, que les mots amenuisent et pour lesquelles le concept mental n'est qu'un substitut. Le jeu de métronome entre perception et création adverse, entre saisie et altérité, est ambivalent. Personne, autant que Mallarmé, ne s'est trouvé aussi près de cerner le balancement alternatif de perte et de création qui anime tout énoncé, toute conscience verbale. Qu'on pense à cette phrase d'une densité rare qui figure dans sa préface au *Traité du Verbe* de René Ghil (1886) : « Je dis : une fleur ! et, hors de l'oubli où ma voix relègue aucun contour, en tant que quelque chose d'autre que les calices sus, musicalement se lève, idée même et suave, l'absence de tous bouquets. » Mais comme il le relève lui-même dans une phrase précédente, c'est cette absence qui fournit au vouloir humain son espace vital, qui permet à l'esprit de concevoir l'essence et la généralité — *la notion pure*¹²⁷ — par-delà les goûts et les horizons bouchés de la condition matérielle.

Contre-vérité et semi-vérité sont, on l'a vu, des techniques de base dans la fonction créatrice du langage. Le système est totalement étranger à toute référence morale, il s'agit de survie. À quelque niveau que ce soit, du camouflage le plus élémentaire à la vision poétique, la faculté linguistique de dissimuler, égarer, laisser vague, conjecturer, inventer est indispensable à l'équilibre de la conscience et à l'épanouissement de l'homme social. Seul un pourcentage restreint du discours peut se targuer, sans restrictions, de véacité ou de contenu informatif pur. Le schéma de propositions claires, d'énoncés qui renvoient directement à ceux qui les précèdent ou leur répondent point à point, et qu'avancent les grammaires formelles et l'application de la théorie de l'information à l'étude des langues, est une pure abstraction. Qui n'a de contrepartie dans le langage humain qu'en de très rares occasions, dans des domaines bien spécialisés. Dans la langue quotidienne, il n'y a que

127. En français dans le texte. (N. du T.)

deux classes de phrases non teintées par l'intention ou la réticence individuelle : les définitions et les réactions irréfléchies à un stimulus. La parole n'est presque jamais ce qu'elle dit. C'est pourquoi il est à la fois inexact et injustifiable sur le plan théorique de représenter le langage en termes d'« information » ou de l'identifier, qu'il s'agisse de la variété intérieure ou audible, à la « communication ». Ce dernier terme n'est admissible que s'il inclut et place au premier plan ce qui n'est pas dit dans le dire, ou ce qui n'est dit qu'en partie, au travers d'allusions ou avec l'intention de cacher quelque chose. La parole conserve bien plus qu'elle ne confie ; elle estompe plus souvent qu'elle ne défrigit ; elle éloigne plus qu'elle ne relie. Le sol est, entre le locuteur et l'auditeur, mouvant, plein de chausse-trapes et parcouru de mirages, même quand on a affaire au discours intérieur, quand « je » parle à « moi » dans une dualité qui est un artifice d'altérité. « Les seules pensées vraies, déclare Adorno dans *Minima Moralia*, sont celles qui ne saisissent pas elles-mêmes leur propre signification. »

Peut-être a-t-on abordé l'affaire par le mauvais bout en impuntant au développement du langage des visées essentielles d'information et de communication directe. Il est possible qu'on ait eu là la première impulsion, pendant un stade préliminaire, tandis que s'élaborerait petit à petit et se vocalisait le système de signaux calqués sur le vrai des espèces animales supérieures. Il est facile d'imaginer la phase transitoire, « proto-linguistique », d'un « langage » totalement sincère, conditionné par des stimuli, du type enseigné à un chimpanzé au cours d'une expérience récente¹²⁸. Puis, vers la fin de la dernière période glaciaire, retentit un coup de tonnerre : on avait découvert que le langage peut faire et re-faire, que les énoncés savent se libérer du factuel et de l'utilitaire. Dans *Einführung in die Metaphysik* (1953), Heidegger assimile cet événement au point de départ réel de l'existence humaine. Il n'est rien qui prouve que cette révélation, qui est à l'origine du langage tel qu'on le connaît maintenant, ait été brutale. Mais la conjonction de l'augmentation du volume de la boîte crânienne, des perfectionnements dans la fabrication de l'outil et, tant qu'on puisse en juger, dans les ramifications de la structure sociale, laisse supposer un bond d'ampleur inégalée. Les affinités symboliques entre les mots et le feu, entre la torsion vibrante de la flamme et la langue acérée remontent à

l'époque la plus archaïque et s'enracinent au plus profond du subconscient. C'est ainsi que le mythe de Prométhée recèle peut-être une composante linguistique, et la maîtrise du feu pourrait bien s'associer à la nouvelle conception du langage. Prométhée est le premier à tenir Némésis en échec par son silence, par son refus de révéler à son tout-puissant bourreau les mots qui vibrent et s'embranchent dans son esprit visionnaire. Dans *Prométhée délivré* de Shelley, la Terre célèbre la victoire paradoxale qu'est la fusion, dans le silence, des énergies du mot et de l'image :

Through the cold mass

Of marble and colour his dreams pass ;

Bright threads whence mothers weave the robes their children wear ;

Language is a perpetual Orphic song,

Which rules with Daedal harmony a throng

*Of thoughts and forms, which else senseless and shapeless were*¹²⁹.

Si l'on pose, comme je crois qu'il faut le faire, que le langage s'est perfectionné surtout grâce à ses fonctions d'hermétisme et de création, que l'évolution de son génie ne fait qu'un avec l'instinct de dissimulation et d'artifice, on est peut-être sur la voie de l'énigme de Babel. Toute langue élaborée à un autre impénétrable. Selon Velimir Khlebnikov, futuriste russe qui, mieux qu'aucun autre grand poète a exploré les frontières du langage : « Les mots sont les yeux vivants du secret. » Ils encodent, protègent et transmettent le savoir, les souvenirs communs, les spéculations métaphoriques et pragmatiques sur la vie d'une collectivité restreinte : famille, clan, tribu. La langue se fait adulte dans le secret partagé, les alluvions déposées au centre du tourbillon, la connaissance mutuelle d'un petit nombre d'individus. Au commencement, le verbe était avant tout mot de passe qui permettrait de s'intégrer à un noyau d'interlocuteurs de même type. « L'exogamie linguistique » n'est venue que plus tard, imposée par les rencontres, nées de l'hostilité ou du désir de coopérer, avec d'autres petits groupes. On se parle d'abord à soi-même, puis à ceux qui sont tout proches, par la parenté ou la géographie. Ce n'est que peu à peu qu'on se tourne vers l'étranger, avec toutes les précautions de l'approche détournée, la réserve, les conventions les plus plates ou la tromperie pure et simple. En son centre intime, dans la zone de proximité familiale ou totemique, la langue est avare d'explications, lourde d'intentions et de sous-

128. Cf. « Primate Vocalizations and Human Linguistic Ability » de Philip H. Lieberman (*Journal of the Acoustical Society of America*, XLIV, 1968) ; « Primate Communication Systems and the Emergence of Human Language » de J.B. Lancaster in *Primates*, éd. P. C. Jay (New York, 1968) ; « Teaching Sign Language to a Chimpanzee » de Allen R. et Béatrice T. Gardner (*Science*, CLXV, 1969). Tous les témoignages connus et une thèse du plus haut intérêt sur l'évolution du langage grâce à l'emploi de l'outil sont résumés dans « An Explicit Formulation of the Relationship between Tool-Using Tool-Making and the Emergence of Language » (*Visible Language*, VII, 1973).

129. *Prométhée délivré*, trad. Louis Cazamian (Paris, 1968), p. 165. « Au travers de la froide matière du marbre et des couleurs, ses rêves s'expriment, fils brillants, dont les mètres tissent les robes que leurs enfants portent, le langage est un hymne orphique perpétuel, régnant de son harmonie savante une foule de pensées et de formes, qui sans lui n'auraient ni figure ni sens. » IV, 412-417.

entendus condensés. A s'écouler vers l'extérieur elle se délaie, perd sa force et son ressort tandis qu'elle atteint l'interlocuteur étranger.

Les contacts avec l'extérieur ont dû donner lieu à un pidgin, une interlangue aussi malléable que possible face aux exigences quotidiennes, prévisibles, des échanges économiques, des fluctuations territoriales ou des réalisations communes. Dans certaines conditions de fusion salutaire et d'homogénéisation sociale, cet « amalgame présent aux frontières » a pris rang de langue majeure. Mais souvent ailleurs, le rapprochement aura tourné court et le fossé linguistique entre deux communautés linguistiques, même voisines, se sera encore creusé. On ne peut guère, autrement, rendre compte de la prolifération de langues incompréhensibles entre elles sur des aires géographiques minuscules. En deux mots, je prétends que la percée extérieure du langage, guidée par le désir de communication, n'est que secondaire et peut très bien n'avoir été qu'une manifestation tardive, d'ordre socio-historique. A la base, l'élan est intérieur et n'empiète pas sur le territoire des autres.

En chaque langue se déposent les nuances de la conscience du clan et l'image que celui-ci se fait du monde. Pour en revenir à une comparaison encore profondément enracinée dans l'esprit de la langue chinoise, toute langue édifie une muraille autour du « royaume moyen » de l'identité du groupe. Elle se fait secrète vis-à-vis de l'étranger et créatrice de son propre univers. Chacune sélectionne, combine et « répudie » un certain nombre d'éléments empruntés à la somme potentielle des données de la perception. C'est au travers de cette sélection que se maintiennent les représentations distinctes du monde qu'a étudiées Whorf. Si le langage est un « chant orphique toujours recommencé », c'est qu'en lui dominent les aspects hermétiques et créateurs. Il a existé tant de milliers de langues, elles subsistent encore, du fait qu'il y a eu, surtout aux époques archaïques de l'histoire, tant de groupuscules différenciés, préoccupés avant tout de soustraire aux autres les ressorts ataviques, et secrets de leur identité et de mettre au point leurs paysages sémantiques, leurs « altérités ». Nietzsche est bien près d'avoir débrouillé l'énigme dans une remarque sibylline d'un de ses premiers articles, assez mal connu « *Über Wahrheit und Lüge im aussermoralischen Sinne* » : « Une comparaison entre les langues démontre que le problème posé par les mots n'est ni celui de leur vérité, ni celui de leur justesse : sinon, il n'y aurait pas autant de langues. » Ou, tout simplement il s'établit un rapport direct, essentiel entre le génie d'artifice et de contre-vérité du langage et l'importante multiplicité des langues.

Il est probable que tous les énoncés reposent, à l'échelle moléculaire, sur une biologie et une neurophysiologie communes. Selon toute vraisemblance, toutes les langues sont gouvernées par des contraintes et des similarités dictées par l'organisation du cerveau

l'appareil phonatoire de l'espèce et aussi certains dispositifs, très généraux et purement abstraits, liés à la logique, à l'efficacité de la forme et à la relation. Mais l'humanité du langage parvenu à l'âge adulte, sa vigueur en tant qu'outil de conservation et de création, tiennent à l'étonnante diversité des langues, à la profusion folle et à l'excentricité (bien que le centre manque) de leurs modalités. Le psychisme est mû par une telle exigence de spécificité, d'incorporation, d'invention qu'il a, tout au long de l'histoire et jusqu'à tout récemment, laissé au second plan les avantages matériels impressionnants de la compréhension mutuelle et de l'unité linguistique. En ce sens, le mythe de Babel constitue un exemple supplémentaire d'inversion symbolique : le genre humain n'a pas été anéanti par son éparpillement linguistique, il a, tout au contraire, sauvégardé sa vitalité et son pouvoir créateur. Par là même, toute traduction, surtout quand elle est réussie, comporte une part de trahison. On fait passer la frontière à des rêves choyés, aux brevets qui définissent la vie.

Il s'ensuit que le poème, au sens le plus large du terme, n'est pas une manifestation contingente ou marginale de la langue. Un poème ramasse, déploie, sans se préoccuper de routine ou de clarté conventionnelle, les forces d'invention ou de silence qui sont le nerf du langage. C'est du langage suractivé. « Au contraire d'une fonction de numéraire facile et représentatif, comme le traite d'abord la fable », écrit Mallarmé dans la préface au *Traité du verbe* de René Ghil, « le Dire, avant tout rêve et chant, retrouve chez le poète, par nécessité constitutive d'un art consacré aux fictions, sa virtualité. » On ne peut rêver formule plus dense de la dynamique de la langue : un *Dire*¹³⁰ qui est, avant tout, rêve et chant, souvenir et création. C'est avec une telle conception que doit se réconcilier une linguistique philosophique.

A travers l'examen des couples fondamentaux qui définissent le langage naturel : physique et mental, soumis au temps et générateur de temps, privé et public, vrai et faux, j'ai tenté de faire comprendre qu'une linguistique authentique ne saurait être ni totale ni rigoureusement formelle. Il se peut, si l'on se fonde sur la comparaison à un document olographe, que les mécanismes de rappel, identification, sélection grâce au balayage systématique qu'impliquent les actes les plus élémentaires de structuration verbale constituent une « fonction » des dispositions d'ensemble du cerveau à un moment donné. S'il en est ainsi, le degré d'enchevêtrement, le nombre de « synapses » et de « champs » d'attraction mutuelle à situer et évaluer statistiquement risquent d'être si élevé qu'on ne puisse espérer dépasser l'approximation métaphorique ou, au mieux, pronostique et même thérapeutique. En résumé, on ne pos-

130. En français dans le texte. (N. du T.)

sède pas à ce jour de théorie générale en mesure de systématiser, sans parler d'évaluer numériquement, un système ouvert et dynamique de complexité comparable à celle du langage humain. Et je compte bien signaler, dans le chapitre suivant, que l'idée même d'une théorie aussi universelle a des chances d'être illusoire.

Les « profondeurs » manigancées par les grammairès génératives et transformationnelles sont déjà, elles aussi, et à un degré non négligeable, une comparaison déguisée ou une convention d'écriture. Les modalités du diagnostic tendent à tout réduire à l'état de squelette. C'est ce que prouvent les exemples proposés : les phrases que les grammairiens des « structures profondes »

utilisent comme spécimens dans leurs exposés sont telles qu'il est peu vraisemblable qu'on les interprète faussement. Et quand ils se situent aux frontières de l'ambiguïté, les exemples trahissent en général un côté artificiel et excentrique qui pourrait bien être symptomatique. Les imprévus véritables de la langue brillent par leur absence. Des échantillons empruntés aux discours politique, moral, religieux, méthodologique et même linguistique produiraient une impression tout autre. On est justifié à qualifier de superficielles les études du langage qui laissent de côté les traits les plus rebelles aux tentatives d'éluclardation de nos besoins profonds¹³¹.

Ces analyses apparaissent encore superficielles et appauvrissantes d'un autre point de vue. « Les disciples de Chomsky », écrit Roman Jakobson, « ne connaissent bien souvent qu'une seule langue, l'anglais, dont ils tirent tous leurs exemples. Ils affirment, par exemple, que *beautiful girl* est une transformation de *girl who is beautiful* et pourtant il est des langues qui n'ont pas de proposition subordonnée du type *who is*¹³². » Il se trouve que Jakobson s'appuie sur une déformation des règles de réécriture, mais l'accusation qu'il profère n'est pas sans fondements. Un très grand parti pris en faveur du « monolinguisme » colore les théories génératives et transformationnelles et leur postulat d'universalité. Aussi raffînées que soient les techniques, et il est facile de les surestimer, l'ensemble de la démarche demeure à la fois « rudimentaire » et *a priori*. Les désordres qu'elle évacue, les éléments qu'elle décrète « non acceptables » figurent parmi les ressorts de l'altérité et de la non-communication qui placent le langage au premier plan de la vie individuelle et de l'évolution de l'espèce.

C'est là mon argument essentiel. L'homme « s'est dégagé par la parole » de la contrainte absolue de l'organique. Le langage est la création incessante de mondes parallèles. La puissance plastique des mots est illimitée, proclame le poète. « Regardez, le soleil se plie à ma syntaxe », s'exclame Khlebnikov, cet orfèvre de l'extrême, dans « Décrets à l'usage de la planète ». Le flou de la signification est

poésie à l'état naissant. Toute définition figée abrite un raté ou un momie de l'intuition. Le grouillement des langues concrétise les fonctions psychiques du langage, son génie fondamental de la création et de l'anti-fait. Il matérialise le rejet de l'unisson, de l'acceptation, ces homophonies grégoriennes, au profit de la polyphonie de l'envoûtement rayonnant du feuilleté spécifique. Chaque langue s'accompagne d'un refus du déterminisme qui lui est propre. Toutes affirment que le monde peut être autre. Ambiguïté, polysémie, obscurité, manquement aux enchaînements logiques et grammaticaux, incompréhension réciproque, faculté de mentir ne sont pas des maladies du langage mais la source de son génie. Sans eux, l'individu et l'espèce tout entière auraient dégénéré.

Dans la traduction, la dialectique de l'unique et du multiple se fait sentir de façon éclatante. Sous un certain angle, toute traduction s'efforce d'abolir la multiplicité et d'amener à superposer des vues différentes du monde. En un autre sens, c'est une tentative de doter la signification d'une nouvelle forme, de découvrir et justifier un autre énoncé possible. L'art du traducteur est, nous le verrons profondément ambivalent : il s'inscrit au centre de tiraillement contraires entre le besoin de reproduire et celui de recréer soi-même. Sur un mode bien spécifique, le traducteur « repasse » par tous les stades du langage, il re-sent les rapports ambigus entre langage et monde, entre langues et mondes. A travers chaque traduction la nature féconde, peut-être fictive, de ces rapports est mise à l'épreuve. Ce qui veut dire que la traduction n'est pas une activité secondaire, étroitement spécialisée, localisée à la « charnière » des langues. C'est la démonstration nécessaire et infatigable de la qualité dialectique d'un langage qui soude et divise à la fois.

En abordant maintenant les transferts interlinguistiques proprement dits, le travail concret de passage d'une langue à une autre, je ne m'éloigne pas du centre de gravité du langage. Je l'aborde seulement sous un angle particulièrement révélateur et riche. Et l'encore, il est bien certain que les problèmes sont beaucoup trop complexes et variés pour laisser espérer autre chose qu'une méthode intuitive et personnelle. Notre siècle, notre subjectivité, écrit Octavio Paz, « sont plongés jusqu'au cou dans le monde de la traduction ou, plus exactement dans un monde qui est lui-même la traduction d'autres mondes, d'autres systèmes¹³³ ». Comment ce monde de la traduction fonctionne-t-il, quels mots se sont criés et murmurés les hommes par-dessus l'inquiétante liberté des décombres de Babel ?

critique de Jakobson
à Chomsky

131. So Much Nearer de I. A. Richards (New York, 1968), p. 95.
132. Cité dans le *New Yorker* du 8 mai 1971, pp. 79-80.

133. Renga d'Octavio Paz, Jacques Roubaud, Edoardo Sanguineti et Charles Tor